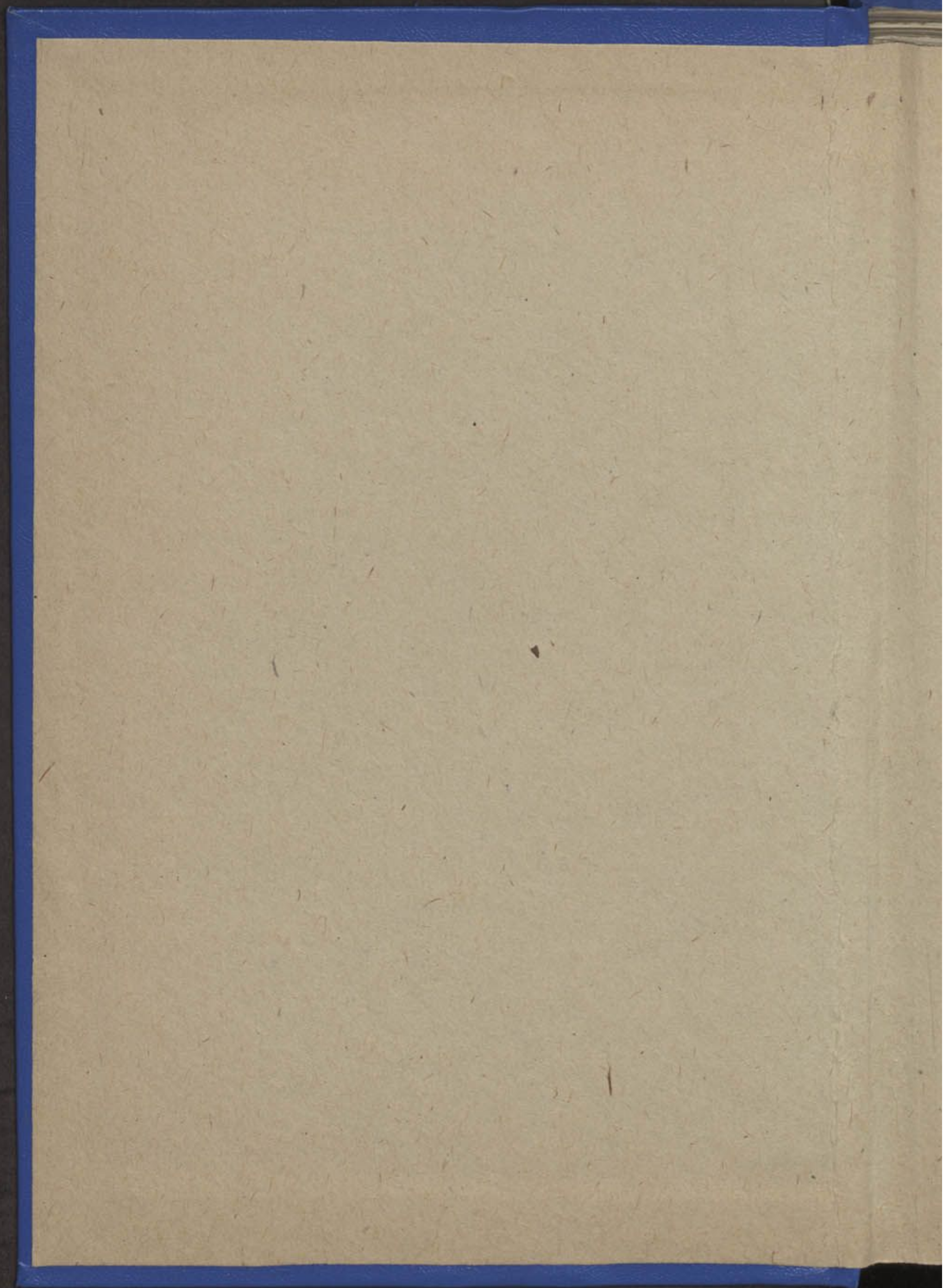
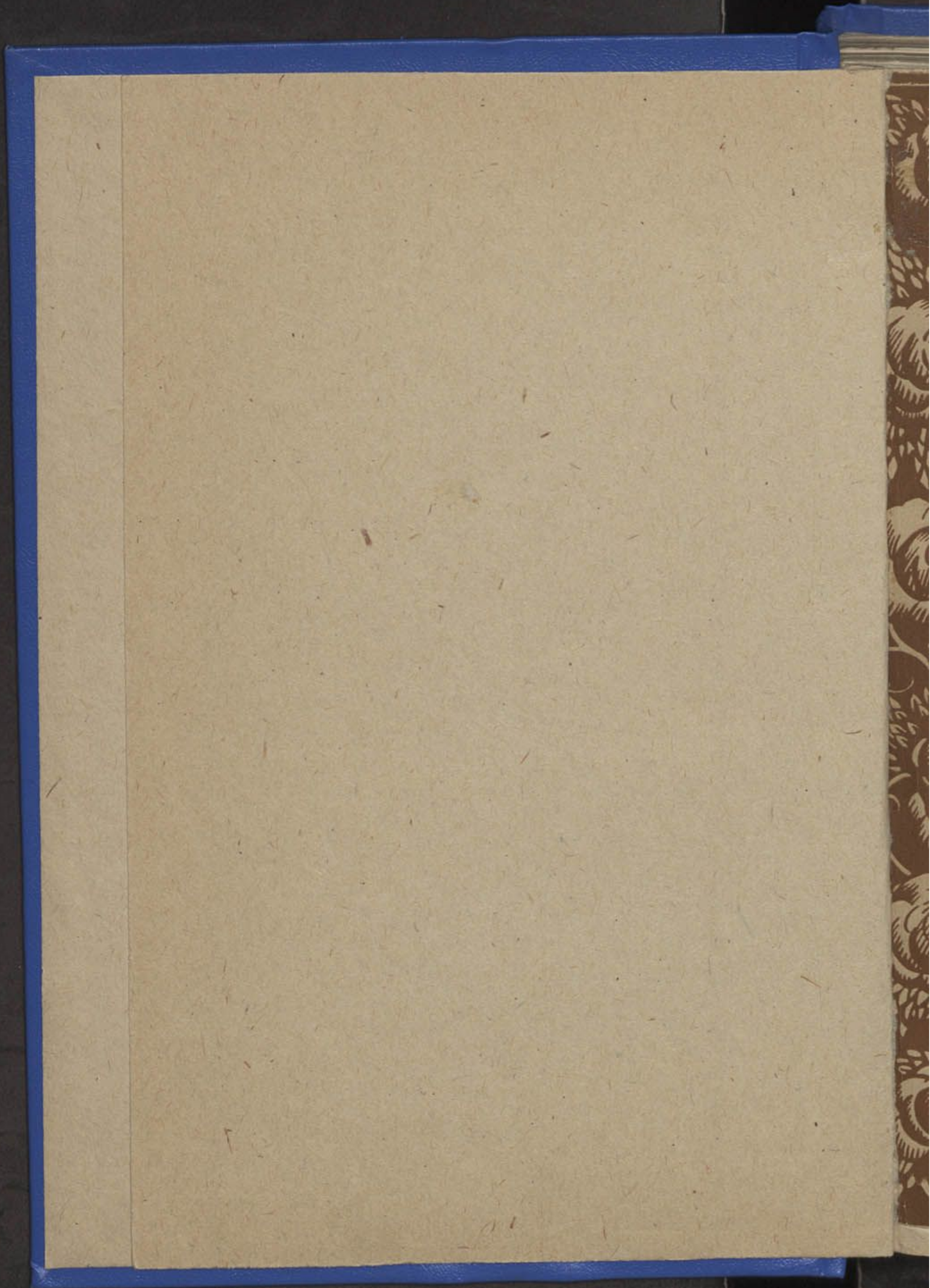


7
H 8.266





H ⁷ 82 66

41 46 1331

Ferdynand
Ruszczyk

LIŚC
WAWRZYNU
i PIĄTEK
RÓŻY

wydanie pośmiertne

WIENO
1937.



TŁOCZONO W DRUKARNI ARTYSTYCZNEJ
„GRAFIKA” STANISŁAWA TURSKIEGO
W WILNIE * DRUK CAŁOŚCI POD KIERUN-
KIEM ARTYSTYCZNYM STANISŁAWA TUR-
SKIEGO WYKONAŁ BERNARD USELIS
OKŁADKĘ PROJEKTOWAŁ E. KUCZYŃSKI
KLISZE Z CYNKOGRAFI F. ZANIEWSKIEGO

17/9-80 - waw

H #
8266

LIŚĆ WAWRZYNU
I PŁATEK RÓŻY

Щастливому і Кращаному Пану
Мар'янові Берномцеві
з wyrazami naszej sympatii

J. S. Suthau

Pr. Hw. 2. VII. 38.

FERDINAND RUSZCZYC

LAURIERS ET ROSES

CONFÉRENCES ET DISCOURS
EN FRANÇAIS ET EN POLONAIS

ÉDITION POSTHUME
RÉDIGÉE ET ILLUSTRÉE PAR
J E A N B U Ł H A K

DES S I N S D E
FERDINAND RUSZCZYC

W I L N O 1 9 3 7
LIBRAIRIE ŚW. WOJCIECH
RUE DOMINIKAŃSKA 4

95015

10001111

H ⁷
8266

FERDYNAND RUSZCZYC

LIŚĆ WAWRZYNU I PŁATEK RÓŻY

PRZEMÓWIENIA, WYKŁADY
ODCZYTY, ARTYKUŁY
W JĘZYKU POLSKIM I FRANCUSKIM

WYDANIE POŚMIERTNE
POD REDAKCJĄ I Z ILUSTRACJAMI
JANA BUŁHAKA

1968 r.

R Y S U N K I
FERDYNANDA RUSZCZYCA

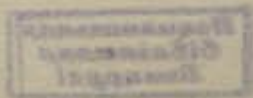


W I L N O 1 9 3 7

NAKŁADEM STANISŁAWA TURSKIEGO
SKŁAD GŁÓWNY W KSIĘGARNI ŚW. WOJCIECHA
WILNO - POZNAŃ - WARSZAWA - LUBLIN

04858

2981



WILNO, Tatarska 22, TEL. 13-69

WILNO, Tatarska 22, TEL. 13-69

WILNO, Tatarska 22, TEL. 13-69

1008

Б С С Р
«Бібліотечна»
В. І. Ленін
№ 10062

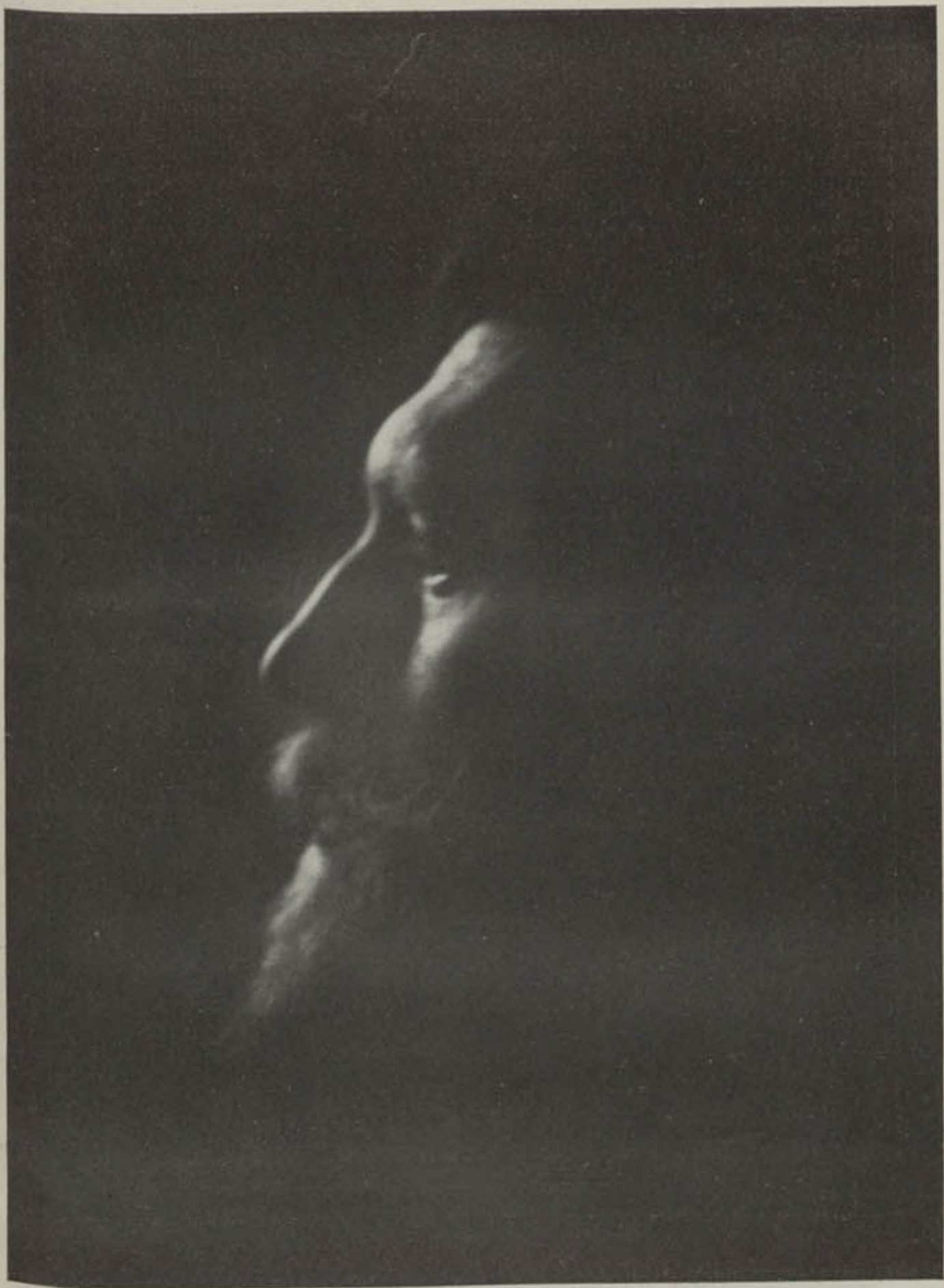


WILNO, Tatarska 22, TEL. 13-69

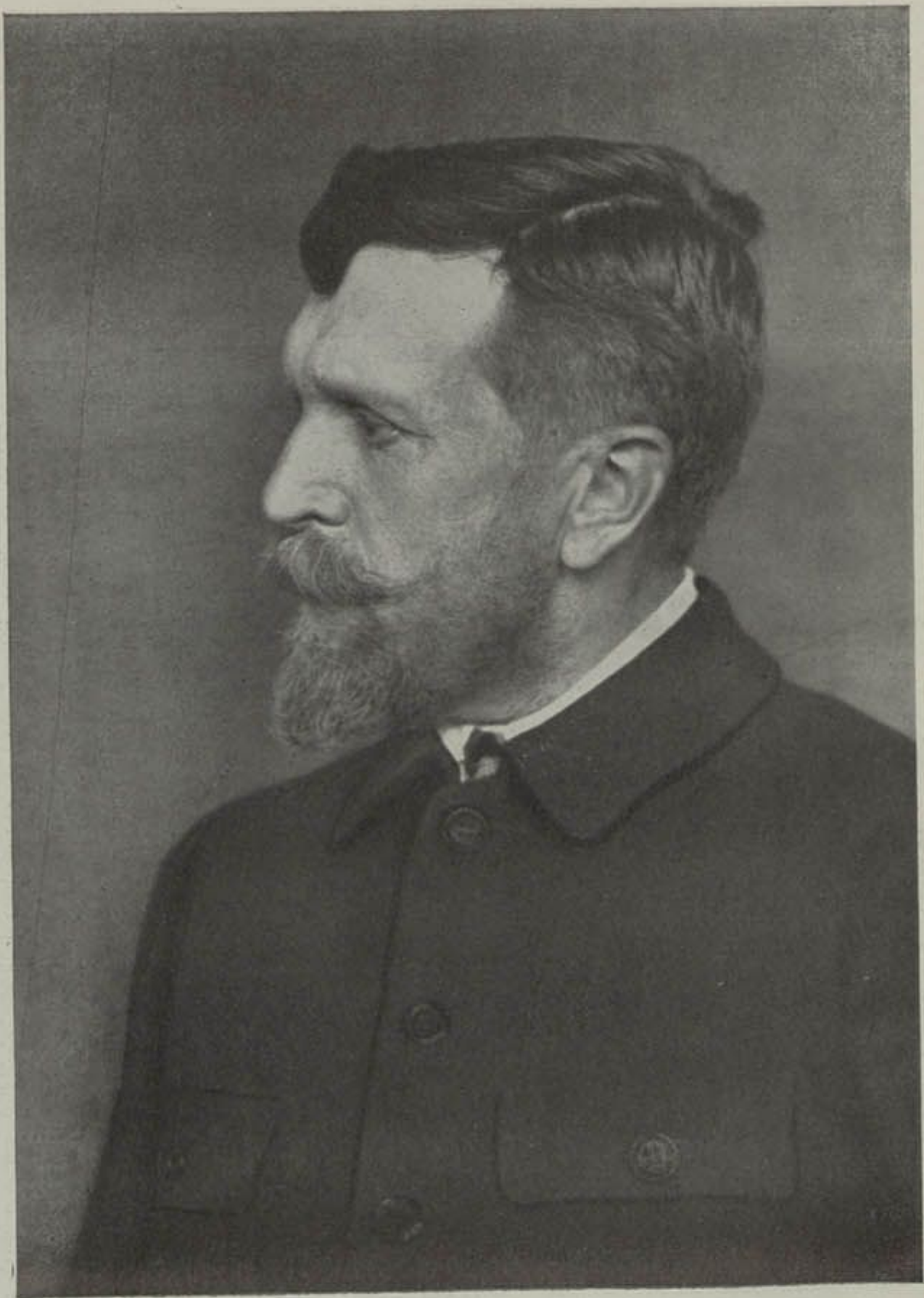
DRUKARNIA ARTYSTYCZNA «GRAFIKA», WILNO, Tatarska 22, TEL. 13-69

Національна
Бібліотека
Варшави

13PK 27849



FERDYNAND RUSZCZYK
w roku 1911 w Bohdanowie



FERDYNAND RUSZCZYK
20 kwietnia 1919 r. w Wilnie

AVANT - PROPOS

Le livre que nous présentons au lecteur contient les conférences et les discours de Ferdinand Ruszczyc, un des premiers peintres de la Pologne de son temps, organisateur et doyen de la Faculté des Beaux Arts de l'Université Étienne Batory de Wilno depuis 1919, décédé le 30 octobre 1936. Né dans les biens de sa famille à Bohdanów (gouvernement de Wilno) — Ruszczyc attira l'attention publique vers ses toiles de paysagiste éminent depuis 1900. Organisateur d'une exposition d'art polonais à Paris en 1921, dont il a pu voir le succès retentissant — Ruszczyc fut hautement apprécié par la critique française pour sa propre activité artistique. L'une de ses toiles décore à Paris le Musée de l'art moderne au Palais de Luxembourg.

Meis c'était en même temps un citoyen patriote au coeur ardent, fuyant la renommée personnelle. Il voyait trop bien, à quel point l'oppression russe durant plus d'un siècle rabaissait le niveau de la vie intellectuelle et artistique, si florissante en son temps dans sa ville chérie de Wilno. Il vint s'y établir depuis 1908 non pas tant pour continuer son oeuvre de paysagiste, mais surtout pour y relever la vie nationale. Il y procéda d'une façon remarquable, quoique hors des affaires politiques, en organisant une haute vie d'art, qui animait toute la ville et lui faisait réapparaître les qualités supérieures de la civilisation polonaise. Choyé de tout le monde il s'occupait en même temps et du théâtre et des cercles littéraires et d'artisanat d'art. Il introduisait partout des conceptions d'art nouvelles — tel un William Morris de la Pologne, il donnait l'exemple comment faire le mettre en page d'un beau livre, — comment relever la joaillerie, — les arts graphiques, l'affiche, les décors du théâtre, qu'il composait lui-même pour attirer le public vers les pièces des plus grands poètes dramatiques de sa



patrie. Cette action, qui lui a valu les coeurs non seulement de l'élite vilnoise, mais aussi des ouvriers de tout genre, — fut menée d'une façon si adroite et elle était imbue d'un si haut niveau dans le sens le plus européen du mot, que l'administration russe du pays n'a pu réussir de la combattre.

La Pologne une fois ressuscitée, Ruszczyc continua depuis 1919 son activité, soutenue par le Maréchal Piłsudski, en organisant la Faculté des Beaux Arts et en contribuant beaucoup à la réouverture de l'Université de Wilno, supprimée après l'insurrection polonaise de 1831.

„La parole n'était pas son langage". Et pourtant son coeur ardent, son erudition remarquable, sa haute culture générale, son sens exquis de la forme lui ont permis de s'exprimer maintes fois d'une manière très suggestive non seulement par le crayon et le pinceau, mais aussi par la vive parole, dont nous publions ici quelques specimens pleins d'éloquence.

Le rédacteur.



I.

DISCOURS

PRONONCÉ AU SYNDICAT DE LA PRESSE ARTISTIQUE
À PARIS LE 18 MAI 1921

(pendant l'Exposition d'Art Polonais 1921).

Messieurs,
C'est au nom des artistes polonais, dont j'ai l'honneur d'être le délégué, et surtout au nom de mes confrères absents, que je me permets de dire quelques mots. Je ne veux pas abuser de votre patience. Toute parole est contraire à notre art. Cet art — l'art plastique — est muet. C'est même son privilège de pouvoir se servir de moyens qui, en dehors des langues, sont internationaux. Nous devons à la Société des Beaux Arts l'avantage de nous faire connaître, de nous faire comprendre de cette sorte.

A vous Messieurs, qui avez bien voulu être les initiateurs de cette soirée, au Syndicat de la Presse Artistique, si estimé et de si grands mérites, nous devons l'occasion d'un rapprochement personnel et de quelques commentaires. Presque tous nos artistes, dont les oeuvres sont exposées à notre exposition, ont séjourné à Paris. Ce qui les attirait de tout temps — nous le comprenons tous. Paris était le lieu préféré de leurs études. Paris fut pour chacun d'eux la ville dont ils se souvenaient ensuite toute leur vie, avec une reconnaissance, un attachement, qu'on pourrait nommer filial, ainsi qu'un élève se souvient de son maître.

Mais justement ce sentiment de reconnaissance approfondissait en nous la conviction, que nous vous sommes redevables des aveux plus précis. Bien de fois il a été déjà question d'une exposition



spéciale polonaise à Paris — elle n'a pu être réalisée qu'à l'instant. Il a fallu bien de faits d'importance historique, pour que fut possible une exposition sous les auspices d'un gouvernement polonais. Nous sommes donc venus cette fois non pas avec des plaintes, non pas pour vous redire ce que nous avons enduré pendant un siècle et demi — nous vous n'apportons que de la peinture, que de la sculpture, espérant de vous démontrer, que l'art polonais était non seulement une preuve de notre vitalité durant un siècle d'oppression, mais que les artistes polonais sont restés fidèles aux traditions de l'art, aux principes du niveau, à l'idéal du Beau proprement dit. Libres maintenant, nous voulons travailler, chercher, nous voulons cultiver ce qui nous est propre.

Toute plante est enracinée dans un sol, qui la nourrit, et c'est la qualité de ce sol qui décide de sa floraison, de son aspect. Le même phénomène se produit dans l'art de chaque nation. Mais les plantes vivent aussi de l'air et ses vagues ne connaissent pas de frontières; les plantes exposent leur fleurs au rayons du soleil. Il en est de même de l'atmosphère qui réunit tous les artistes, tous les hommes, adorant la Beauté pure, sublime et éternelle.

Au nom des artistes polonais, présents ou absents, séparés de nous dans le temps et dans l'espace, je rends hommage à cette Ville - Lumière, qui attirait toujours nos yeux et nos coeurs. Hommages à cette Métropole de l'art, hommages à la France éternelle.



II.

W I L N O

(Le Messenger Polonais. Varsovie 1930).

Le voyageur, qui vient de l'Europe occidentale et se dirige vers Wilno après avoir visité Poznań et Varsovie et traversé les plaines monotones de l'ouest et du centre, est agréablement surpris lorsque, d'habitude le matin, il voit des collines par les fenêtres du wagon; un tunnel surgit tout-à-coup et, à la sortie le paysage devient de plus en plus accidenté et varié. On voit parmi des collines pittoresques et boisées se profiler à l'horizon les tours de la ville située dans une large vallée. C'est Wilno.

Quelques instants après avoir quitté la gare, le voyageur arrive à une porte de l'ancienne enceinte de la ville, couronnée d'une attique de style renaissance et ornée de armoiries de l'Aigle Blanc et du Cavalier. Ici, se conformant à la coutume locale, le voyageur descend de sa voiture et traverse la porte à pied, son chapeau à la main, car il voit devant lui, dans une rue étroite, une foule de gens soit debout, soit agenouillés, les yeux levés vers la chapelle qui surmonte la porte. Un prêtre officie devant l'autel resplendissant de cierges et la voix de l'orgue l'accompagne, se mêlant aux voix humaines. Une image de la Madone revêtue d'or regarde la rue et la foule en prières. C'est le trésor sacré de la ville et du pays, la Vierge d'Ostra Brama vénérée dans toute la Pologne à l'égal de la Vierge de Częstochowa.

Ces sensations visuelles et auditives, nées dans une atmosphère de sentiment religieux, constituent les premiers accords des impressions postérieures que nous donne la ville qui, dès lors, com-



mence à attirer, à envoûter le voyageur venu de loin et à lui révéler des secrets inconnus.

A partir de ce moment, le voyageur se voit obligé de concilier des impressions discordantes: les unes exotiques, de caractère oriental, les autres de plus en plus dominantes, qui reflètent les influences de l'art occidental dans la progression des styles incarnés dans les monuments de l'architecture, encadrés par des collines charmantes. Après s'être avec peine familiarisé avec les pavés atroces, qui commencent à disparaître au fur et à mesure du progrès des travaux de canalisation, après avoir reconnu tout ce qu'il faut mettre au compte de la misère, de l'atroce désolation de la guerre et des difficultés d'après guerre, le voyageur commence à considérer d'un autre oeil tout ce qui lui semble dominer et être essentiel. Il commence à comprendre la voix de l'histoire, il reconnaît les sédiments successifs des époques dont chacune a laissé sa trace.

En passant à côté du bloc énorme de l'église universitaire St. Jean, flanquée d'un clocher majestueux, par la rue du Château—ainsi nommée car conduisant à l'ancien Château Royal—le voyageur arrive à la place, comme on arrive à la mer en suivant un cours d'eau jusqu'à son embouchure. C'est alors qu'à travers un bouquet d'arbres apparaît la Cathédrale, une basilique aux colonnes classiques et au campanile élancé se dressant sur une base fortifiée. Point n'est besoin de connaître l'histoire du lieu pour se rendre compte, que cette place, où confluent les artères des rues, n'est pas seulement le centre de la ville, mais que c'est le lieu même où a commencé son histoire. La colline fortifiée dominant la rivière et le guét était le point d'intersection des routes qui convergaient ici de l'ouest, du sud et de l'est. Elle les surveillait et elle les défendait. C'est à son pied que se trouve l'emplacement du principal lieu du culte, païen d'abord, chrétien ensuite. Aujourd'hui ces routes que suivaient jadis des caravanes se frayant avec peine le chemin à travers les forêts, sont éclairées à l'électricité et parcourues par des autos, mais la silencieuse Colline du Château n'a pas changé; elle domine toujours le paysage et verdoie, couronnée d'arbres, comme si les siècles l'avaient patinée.

Montons la Colline. En suivant des sentiers commodes nous arrivons à un plateau spacieux. Voici des ruines nous donnant l'idée de la partie habitée du château-fort. Et voici entre des peupliers élancés, une croix de bois et au pied de celle-ci, un parterre de fleurs en croix. Il indique la place où reposent les dépouilles des insurgés fusillés dont les oppresseurs voulaient effacer jusqu'aux noms de notre mémoire.

Arrêtons-nous au flanc de la colline. Par delà un large ravin, que parcourt un cours d'eau rapide, nous voyons une longue chaîne de collines couvertes d'une riche végétation. Elles embrassent d'un côté le panorama de la ville couchée à nos pieds. C'est à peine de ce point de vue que nous nous rendons compte de l'étendue de la ville; les vieux toits à tuiles en masse compacte indiquent l'emplacement des plus anciens quartiers de la cité. Tout le panorama est orné de tours d'églises. Leur nombre et la diversité de leurs formes donnent à la ville un charme particulier. C'est une ville de tours élancées.

Si nous suivons le flanc de la colline pour contempler le panorama par vues successives, nous arrivons à une place où tout-à-coup le ruban du fleuve traverse l'échiquier des maisons. Pareille aux rues qui serpentent parmi les sinuosités du sol, la rivière s'infléchit en larges courbes. Plus loin encore, en suivant du regard une des rues en rayon, on arrive jusqu'au fond lointain des collines qui encerclent l'horizon et la ville.

Du lieu, où s'élevait le Château supérieur, nous descendons vers la place, où se trouvait l'ancienne demeure royale, le Château inférieur. Vers la place, disons nous, car rien n'est resté des murs et des salles de style renaissance, transporté d'Italie au Nord lointain, rien sauf une vision pour l'oeil qui sait voir. Voici le lieu „ubi Troja fuit”. Deux invasions de l'Est, une barbare vers la moitié du XVII-ème siècle, l'autre un siècle plus tard cynique, car employant la voie d'alliances et de complots avec d'autres voisins de la Pologne afin de la partager en morceaux, ces deux invasions ruinèrent et écrasèrent le joyau royal de la ville.

Quittons ces lieux du crime que la Nature, pansant les blessures, a recouvert d'un manteau de riche verdure. Allons là, où



nous trouvons les emblèmes royaux sauvés de la tourmente, l'Aigle Blanc et le Cavalier se détachant du fond noir. Entrons dans l'ancienne chapelle des Rois dont les statues argentées se dressent silencieuses dans le calme de leurs niches de marbre. Recueillons-nous pendant quelques instants devant le sarcophage d'argent et devant les noms en lettres d'or de ceux qui dorment là du sommeil éternel. Ils sont passés, de même que les siècles écoulés. Seule reste l'idée éternelle. Reste la chose qu'on eût cru la plus éphémère, la moins solide: la pensée et le geste. Nous les voyons aujourd'hui, après les cataclysmes et la nuit de l'esclavage, vivants dans leur réalité et dans leur beauté resplendissante.

La grande pensée du monarque, qui en implanta la semence dans le sol de Wilno, brille dans les murs de l'Université restaurée et dans l'inscription qu'on y lit de loin: „hinc itur ad astra”.

Le grand geste du hetman-mécène, magnat orgueilleux et humble pénitent à la fois, s'incarne dans une oeuvre de beauté éternelle dans l'église qu'il a fondé et rempli de milliers d'anges, de saints et de figures humaines. (Je parle de l'église St. Pierre et St. Paul d'Antokol).

C'est ainsi qu'au cours de notre déambulation à travers la ville nous entendons la voix des murs. Ils nous parlent par ce qui les orne, par ce qu'ils recèlent. Nous marchions en plein jour éclairés par le soleil, nous ne voulions que jouir des impressions visuelles et cependant des pensées surgissaient, qui nous obligeaient parfois à baisser les yeux pour nous concentrer. En passant par les rues, les collines et les vallées de la ville, nous avons en même temps repassé son histoire. Car c'est ici même, que se sont déroulés les événements qui ont décidé de notre sort.

A travers ce pays et cette ville, à travers cette partie de l'Europe non défendue par des chaînes de montagnes, non isolée par les mers, le char pesant de l'histoire a souvent passé. Ses roues ont tourné et ont broyé en détruisant les résultats du travail des hommes, dont les générations successives ont dû à grand-peine reconstruire et recréer à nouveau. Des couches pareilles aux couches géologiques se sont succédé où les traces de ruines indiquent les époques. Et c'est pourquoi Wilno est semblable à un de ces par-



chemins palimpsestes où, à travers les colonnes de lettres, apparaissent d'autres, plus anciennes, jaunies, difficiles à déchiffrer, presque effacées. Les murs de cette ville détruite et reconstruite tour-à-tour vivaient, mouraient, et ressuscitaient de nouveau. Et c'est ainsi qu'ils ont gardé des échos du passé dont nous pouvons entendre la polyphonie.

Tout cela a créé le „spiritus loci” qui a engendré les hommes de ce pays et les a inspirés. Il a fallu l'existence de tous les éléments composant cette glèbe, de toute cette multitude d'expériences pour que les gens de ce pays flambassent de ce feu de résistance qui les aida à durer, de cette ardeur d'amour qui leur permit de rompre les liens de l'esclavage. Et c'est pour cela entre autres que cette terre a produit nos plus grands hommes.

Si des sommets des collines boisées nous dirigeons notre regard par-dessus la ville vers l'horizon lointain de son histoire, nous remarquerons le contraste que présentent ses périodes successives, la lutte des ombres et des lumières. Et les personnages qui surgissent du fond du passé sont si pleins d'individualité, leurs noms ont tant de retentissement dans l'histoire, qu'il suffit des les prononcer pour évoquer des époques entières.

Dans les espaces illimités, dans le passé lointain, mythique et générateur de légendes, dans les luttes incessantes contre le turbulent et rapace voisin teuton, nous voyons deux figures dont les noms n'ont rien perdu de leur éclat au cours de 500 ans mais, au contraire, semblent en gagner toujours davantage, jusqu'à nos jours: Ladislas Jagellon et Witold. Le premier, de qui date l'ère chrétienne de ce pays, a uni par son mariage deux nations et son nom symbolise cette noble idée de leur vie en commun. L'autre, grand-duc, fut guerrier et homme d'État de grand style. Couronnés du même laurier de la victoire de Grunwald, les deux frères reposent aux extrémités lointaines de la Pologne, l'un à la Cathédrale de Wawel à Cracovie, l'autre dans celle de Wilno. À partir de ce jour, les deux villes, résidences royales, sont unies par la dynastie la plus brillante de la Pologne. Et pour qu'à côté des rois-chevaliers, des rois-restaurateurs de l'Etat ne manque point une jeune âme éprise de l'au-delà, la dynastie voit



naître un jeune homme dont la mitre est couronnée d'une auréole de saint. C'est saint Casimir, le prince royal, le patron de ce pays. Enfin, l'âge d'or des Sigismond fait entendre à Wilno ses derniers accords. C'est dans cette ville que le dernier des Jagellons avait sa résidence favorite. Il ornait la ville et son palais; il propageait la culture et voulait garder l'esprit de la Renaissance non seulement dans les arts mais encore dans la consolidation de l'État. C'est ici sur les bords de la Wilja qu'il rêva son roman d'amour et lorsqu'il perdit, dans la Cracovie lointaine, celle qu'il aimait, il fit un pèlerinage à travers la Pologne entière afin de déposer à Wilno la dépouille royale de celle dont le nom—Barbe Radziwiłł—resplendit à côté du nom de son royal époux—Sigismond Auguste.

Des nuages commençaient à s'amonceler au-dessus de notre pays et des bruits sinistres se faisaient entendre au loin, mais voici un grand homme de nouveau, un grand homme d'État et guerrier intrépide qui veille à notre sécurité. Il fraie la „route de Batory” vers l'Est, il délimite les frontières par son glaive et, pensant à l'avenir de la nation, il crée ici un foyer des sciences afin qu'il projette vers l'Est la lumière de l'Occident.

Nous avons oublié les noms et les dates des villes conquises par le grand roi, mais son nom est toujours porté religieusement par l'Université qu'il a créée.

A l'époque des luttes religieuses du catholicisme et du protestantisme dont le premier sortit vainqueur, Wilno est le terrain où se déroule une compétition très vive des deux cultes. Des juifs s'établissent dans la ville où ils obtiennent le droit de cité et se propagent dans la région. Après la scission qui a eu lieu dans l'Eglise orthodoxe de l'État moscovite, les adversaires des réformes du patriarche Nikon ou les Vieux-Croyants, trouvent chez nous un refuge. Des Tartares musulmans et des Caraïmes, établis depuis les campagnes de Witold, portent à huit le nombre des religions qui forment une mosaïque pittoresque de cultes et témoignent de la tolérance polonaise, dont l'Europe d'alors n'offrait pas d'exemples.

Cependant, les prophéties tragiques de Pierre Skarga, notre

sublime prédicateur d'environ 1600 et premier recteur de l'Académie de Wilno, devaient se réaliser. L'éclat ancien commença à se ternir, l'antique valeur commença à décroître et même des efforts héroïques ne purent préserver le pays du déclanchement du „fer et du feu” ni conserver les digues arrêtant les flots du „déluge”. Wilno perd vers 1660 son rang ancien sur les pages de l'histoire et vient enfin le moment où les oppresseurs s'efforcent de supprimer même ces pages où le nom de Wilno se trouve inscrit. La déchéance semble définitive. Et malgré cela, nous revoyons ici le processus du renouveau. Des sources souterraines commencent à revivre et enfin, de la „Cellule de Conrad” jaillit le geyser de l'esprit national dans toute sa force et dans toute son ampleur. C'est ici, à Wilno, dans une cellule de prison que le Gênie prisonnier a pu prononcer ces paroles:

„J'aime toute la nation. J'embrasse
„toutes les générations passées et celles à venir...
„...Je m'appelle Million car pour des millions
„j'aime et je souffre la torture...”

C'est Adam Mickiewicz, le plus grand fils de ce pays et de la nation polonaise qui a prévu que seule une Guerre des Nations rendrait la liberté à la patrie, car même le „dieu de la guerre” qui traversa Wilno lors de la campagne de Moscou avait déçu ses espérances.

Mais aux temps de Mickiewicz ce n'est plus le crépuscule, c'est la nuit noire qui règne. La tentative de secouer les liens n'a fait que meurtrir nos membres; le foyer diffusant la lumière de la science fut éteint, et son emplacement foulé aux pieds. Une nouvelle tentative d'insurrection n'a fait que resserrer les chaînes. Mais l'esprit qu'on voulait tuer ne cessait pas de durer et de vivre.

Cependant, la pâle figure de la Nation subjuguée s'illuminait parfois d'une rougeur prouvant que le sang n'a pas cessé de circuler dans le corps qu'on croyait mort. Et la ville martyre murmurait: „Contra spem spero...”

Et voici que l'orage se déchaîne. Des nuages épais couvrent le pays. Des éclairs et des foudres de la Guerre frappaient et cou-



vraient de cendres les habitations des campagnes et de villes en détruisant les biens amassés par le travail.

Et lorsque, après avoir été affaiblies par de longues luttes, les armées étrangères ont quitté le pays, il devint la proie des hyènes du nihilisme oriental. La ville et la région devaient subir cette épreuve encore. Heureusement pas longue du tout.

Et voila qu'advint le miracle de la Résurrection. Le jour de la Fête des Pâques, les armées polonaises conduites par leur chef, fils de Wilno, entrèrent dans la ville par l' „Ostra Brama”.

Dans la joie enivrante du printemps et de la libération une vie nouvelle commença à s'épanouir et se développer dans un rythme accéléré.

Libérés des chaines de l'esclavage nous nous empressames de supprimer tout ce qui put nous rappeler cette période douloureuse. Le foyer de l'Université fut rallumé. Des jeunes voix, des pas allégres retentirent dans les cours des vieux batiments.

Et puis une fois encore, des brumes asphyxiantes s'amoncelèrent sur la ville et une fois de plus, Wilno fêta les Polonais libérateurs.

C'est aujourd'hui dix ans que cela s'est passé. Dix années de travail inlassable.

Le pays et sa capitale proclamèrent leur volonté inflexible d'être unis à jamais à la Patrie - Mère.

Après un long cauchemar de souffrances la région de Wilno revient à la santé, et son organisme fait preuve de force. Et la beauté, la divine beauté de cette ville merveilleuse luit de nouveau de tout son ancien éclat.

Et telle une jeune vierge, elle a de nombreux soupirants. Mais la jeune fille consciente de ses charmes à déjà fait son choix et elle reste fidèle à son amour.



III.

LA BEAUTÉ DE WILNO

(„Les Amis de la Pologne" № 1, Janvier 1934, Paris).

Comment s'explique la force d'attraction de Wilno? Quel est son charme? Qu'est-ce qui caractérise sa beauté?

Avant tout, Wilno est une ville qui donne l'impression d'un organisme vivant. On sent qu'elle a sa structure intérieure propre et sa physionomie. Sa naissance n'est certainement pas due au hasard et elle a trouvé en elle-même la principe de son développement.

Lorsque la vie naquit en elle, elle s'est mise à croître selon des lois naturelles. Les rues commencèrent à courir comme courent les ruisseaux, les maisons et les murs s'élevèrent comme poussent sur les terrains les plus arides les brins d'herbe et les arbustes. Peu à peu cet emplacement est devenu une ville. Puis les rues se sont étendues comme des branches d'arbres, les maisons ont augmenté en nombre, suivant la nature du terrain, et non selon un schéma sans âme, dessiné arbitrairement. Les rues et les ruelles ont serpenté, comme serpentent la Wilja et la capricieuse Wilejka qui trace des courbes inattendues, qui se cache, qui disparaît Dieu sait où...

Wilno ne peut s'enorgueillir d'une large rivière. Les collines qui l'avoisinent atteignent à des hauteurs modestes; l'une des plus hautes est la „colline du Château", avec les ruines d'une très ancienne forteresse, presque légendaire. Mais la rivière traverse le centre même de la ville; elle passe aux pieds du temple central. Une autre colline s'élève immédiatement à côté d'elle, ce qui change les dimensions et transforme les aspects; sortant de cette colline,



et semblant la prolonger, une ligne de hauteurs forme une sorte d'encadrement verdoyant aux rues qui s'enchevêtrent et d'où émergent par endroits les tours des églises. On dirait le résultat d'une mise en scène préméditée, composée, dans laquelle, comme dans toute scène, les dimensions ne jouent pas un rôle décisif, car elles sont relatives, mais où seules les adaptations mutuelles créent les impressions. C'est pourquoi, quand nous regardons le panorama de la ville du haut de la Colline du Château, nous éprouvons une jouissance indéfinie. Semblables à des hommes qui, du sommet d'une île, s'abîment dans la contemplation de la mer qui les entoure et dans le bruissement rythmé des vagues, nous nous laissons prendre au jeu des pentes et des collines, à leurs vagues paisibles et nous écoutons le vent souffler dans la verdure des crêtes.

Mais si le temps et le lieu ont été les facteurs primordiaux du charme de Wilno, il en est cependant un troisième qui a patiné et ennobli Wilno à sa manière, qui l'a sculptée et qui l'a ciselée—c'est l'art, la main et le génie de l'homme.

A Wilno, l'art n'a jamais tenu compte des difficultés matérielles. Dans la ville des longs hivers on construisit des arcades, comme si les habitants, incommodés par l'étouffante chaleur du midi, recherchaient l'ombre. Avec de simples briques on tissa le voile d'azur de la petite église Ste Anne, on éleva la voûte de cristal des Bernardins. Et dans le passage le plus étroit, au-dessus du tumulte de la rue, on plaça le bijou de paix et de grâce, le joyau divin de Celle qui rayonne dans la „Porte Aigue”.

Ces chefs d'oeuvre de la beauté, surgis ici, sur cette terre de Wilno, témoignent du génie de leurs créateurs, mais aussi de quelque chose qui tient à ce lieu, du „génie du lieu”, *genius loci*.

Semblable à Wilno est la région de Wilno; Wilno n'est que sa synthèse. C'est la même beauté.

Ceux qui la connaissent, ceux qui font connaissance avec elle, ne peuvent résister à son charme.

En quoi consiste sa beauté?

D'abord, le „caractère naturel” du paysage nous frappe. Bien que cette région fût habitée depuis des temps immémoriaux, les hommes n'ont pu changer son visage, ils n'ont pu lui imposer un



aspect artificiel. Au contraire, ils se sont confondus avec cette terre, ils naissent d'elle et ils meurent sur elle. Elle les domine.

„Notre paysage est primitif, non asservi — dit Jean Bulhak dans la monographie „Wilno et la région de Wilno”. Il existe pour lui-même, surface immense aux horizons lointains, sculpté, plein de charme et d'expression, recouvert de forêts, de taillis et de champs cultivés. Il a la grandeur, le silence et la puissance réveuse de la substance élémentaire et de l'éternité. Il a sa force illimitée, originelle, en présence de laquelle l'homme et les affaires humaines ne sont qu'un superflu éphémère, qui disparaît comme une poussière dans son immensité et qui est toléré précisément à cause de son caractère périssable. Ailleurs les gens ont réussi à dominer la nature et à transformer le paysage suivant leur mode d'une valeur esthétique douteuse. Chez nous — non seulement l'homme n'a pas pu accomplir une telle tâche, mais il n'a même pas voulu entreprendre une lutte inégale avec une puissance invincible et il a préféré se rendre volontairement”.

A Wilno, le tracé des rues n'a pas été imposé au terrain, il s'y est adapté au contraire; de même à travers tout le pays les routes, les plus petits chemins des champs et des bois constituent un véritable réseau imposé par la nature, un ensemble de lignes tracées sur les collines et les coteaux, qui ne supportent pas l'égalité mathématique. Ils s'élèvent ou s'abaissent, dessinent des vagues, se profilent comme les humides rubans d'argent de nos rivières et de nos ruisseaux.

Les larges étendues des champs dorés sont parsemées d'îlots de verdure et ceintes de forêts qui semblent les protéger.

Regardons les arbres poussés dans l'épaisseur du bois ou dressés isolés sur le bord d'une route. Rien n'a arrêté leur croissance. Ils étendent paisiblement leurs branches, ils agitent au vent leur haute tignasse, avec insouciance, assurés que jamais la main de l'homme ne viendra les blesser.

Dans ce paysage, nous perdons conscience de nous-même.

Au-dessus de nous un dôme illimité, tout autour des espaces immenses. Le ciel et la terre. Ce qui se passe en haut se



réfléchit en bas à la surface des lacs immobiles. La lumière riante ou la triste grisaille, tout se réfléchit fidèlement en eux.

Rien n'est surveillé; tout est abandonné à sa propre rêverie, tout vit uniquement pour soi.

Quand les hommes veulent prendre possession de la terre, veulent l'asservir, elle se défend. Entaillée de sillons, découpée en rectangles, la terre efface la trace des doigts humains avides par une poussière d'herbes, de plantes inutiles, et elle cache les sentiers sous les taches sombres des genévriers.

Le deuxième caractère du pays de Wilno est sa diversité. Le ciel ne reste pas le même au cours de l'année. Depuis le bleu paisible de l'azur, les brumes légères comme des toiles d'araignée, les nuages qui montent en tourbillons, jusqu'aux gros nuages noirs de l'orage, il existe dans le ciel de Wilno toute une gamme d'un lyrisme émouvant, qui va de l'épopée héroïque au drame violent.

Sous ce ciel changeant, changeante est la terre; toujours différente, comme sont différentes les saisons de l'année, elle est tantôt revêtue d'un manteau gris-brun, et tantôt elle présente des dessins verts ou dorés, comme un beau „kilim”; en hiver elle est toute blanche.

La région de Wilno a encore un troisième caractère.

Les habitations, les demeures humaines, semblent fondues avec la terre. Ces chaumières recouvertes de chaume semblent avoir pris racine dans la glèbe, semblent être issues d'elle. La couleur grisâtre des murs en bois et des chaumes est parente de la couleur de cette terre, seule leur intensité est différente.

Les palissades, les haies constituent seulement une partie du dessin, composé de lignes légères dont aucune ne veut s'imposer.

Lorsque un bouquet d'arbres aux troncs élevés indique qu'il y a ici un „dwor” ancien, le „dwor” se cache discrètement lui aussi, large et solidement placé sur cette terre.

Ici l'homme ne pousse pas de cris; il chante seulement pour lui-même une douce et émouvante mélodie.

De même qu'il se signe avant de travailler, il signe cette terre avec les croix qu'il élève au bord des chemins. Et par leurs



coups mesurés sur le bronze, les clochers silencieux pendant tout le jour, enveloppés dans un taillis d'arbres, confient à la protection de la nuit toutes les affaires du jour.

Telle est, multiple, la beauté de notre terre.

De „la nôtre”... Il y a dans ce mot plus que n'en peut expliquer toute traduction.

Ce mot est la clef de toute sympathie et de toute compréhension mutuelle.



PRZEDMOWA REDAKTORA

„Sztuka rozkłada dary swe — kwiecie barwne i pełne
grona owoców—i cicho odchodzi... Wyrazem jej — nie słowa,
a pismem—nie zgłoski-litera”...

(Z przemówienia F. Ruszczyca p.t. „Tradycje Sztuki w Wilnie”).

Tytuł niniejszej książki wynika z jej treści, gdyż został za-
pożyczony z wykładu Ruszczyca „O Pięknie powszech-
nem”, znajdującego się w rozdziale siódmym. Mówi w nim
Ruszczyca, że „kiedy słyszymy o bohaterskim czynie, pierwszym
słowem, które *zrywa się i pada jak liść wawrzynu lub jak płatek
róży, jest wyraz: Piękno!*”

To porównanie maluje wiernie dwa naczelne rysy ducha
Ruszczyckiego, jego męską moc i jego młodzieńczą tkliwość
i wydaje mi się, że powinno być zachowane w pamięci. Niechaj
wawrzyny i róże—te najpiękniejsze symbole żywota i dzieła czło-
wieczego — okryją grobowiec Zmarłego i uwieńczą pośmiertny
zbiór jego myśli.

Wydanie tego zbioru nie ma celu literackiego. Malarz nigdy
prawie nie bywa literatem i Ruszczyca całkowicie podlegał temu
prawu. Nie był nawet mówcą. Był nieśmiały i nie miał daru kraso-
mówstwa. Publicznie potrafił wypowiedzieć z pewnym trudem
i wytężeniem tylko to, co uważał za bardzo ważne i konieczne
do wyjawienia innym. Czynił to z uczuciem skrępowania, głosem
niepewnym i ściszym, nieinaczej jak pod nakazem obowiązku.
Słowo było dla niego zaledwie uzupełnieniem barwy i tonu, bryły
i kresy, i tylko temi wypowiadał się on chętnie i skończenie. A do



słowa swego nie przykładał innej miary, jak tylko do narzędzia w pełnieniu dobrowolnie wziętej na siebie służby. Więc przeznaczenie tego słowa było ściśle użytkowe, miało na celu: pokazać swoim i obcym, czym jest Wilno i Litwa nasza w wielkiej polskiej ojczyźnie, udostępnić wszystkim przejawy piękna, z niemi związane, nauczyć swoich, by to piękno znali, kochali i pomnażali; nauczyć obcych, by je poznawali i szanowali. Gdyby nie ta służba — nie byłby wyrzekł ani jednego słowa, a zamiast słów dawałby kolory i kształty.

Jestem przekonany, że Ruszczyca za życia byłby daleki od zamiaru ogłaszania swoich wykładów i przemówień w osobnej książce. Był na to zbyt skromny i zbyt przeświadczony o niedoskonałości mowy ludzkiej. Ponad twierdzenia przekładał—sugestje. W rozdziale trzynastym powiedział: *„Nie lubię formułować, bo słowo jest brutalne i tak się jego nadużywa”*. Sam nie nadużywał słowa nigdy: oszczędne wiązania swych gmachów myślowych pozostawia rozmyślnie luźnymi i niezapełnionymi, by przez ich ażurowość tem snadniej przeświecały dale fantazji i błękity niedopowiedzeń; porywy uczucia spina cugłami zdań prostych, krótkich i niemalą jest radością odgadywać i odmierzać niewidzialne obszary i głębie, ukryte pod widomymi znakami słownymi. Radości tej doświadczy każdy, kto zbliży się do świata myśli Ruszczyrowskiej z dostateczną uwagą intelektu i serca. Nie wolno pozbawiać ludzi tej radości i trzeba ją rozmnożyć; to też niezależnie od tego, coby uczynił ze swymi pracami sam autor, wydanie ich w osobnej książce obowiązuje tych, których osierocił.

Tylko nieliczne prace Ruszczyca były drukowane przygodnie po wydawnictwach periodycznych. Reszta pozostałaby nieznana, gdyby nie pedantyczny porządek, z jakim przechowywał każdą notatkę, każdy rzut ołówka, gdyby nie zamięłowanie i skrzętność, z jaką gromadził swoje obfite i różnorodne archiwa. Szczęśliwa ta okoliczność pozwala dzisiaj zebrać, odtworzyć i uprzystępnąć innym spuściznę myślową Ruszczyca i ukazać go w tej nowej postaci, niemniej charakterystycznej od wizerunku, kreślonego przez dzieła plastyczne.

Wykłady i przemówienia Ruszczyca—to wierne zwierciadło



jego duszy, wierny obraz jego istoty. Widnieje w nich artysta, tworzący i szerzący piękno, zapalony miłośnik rodzimej kultury i tradycji, mądry nauczyciel, niosący wszędzie wiedzę o Polsce, głoszący o jej „niewidzialnych bogactwach”, tak niewspółmiernie przerastających jej granice i zasoby materialne. W słowach Ruszczyca—w tych listkach bohaterskiego wawrzynu, w tych zwiewnych płatkach białych róż—znajdziemy cały jego życiorys, szczególnie wymowny dla tych, co nie umieją lub nie mogą odczytywać jego myśli z płócien i rysunków. Słowo maluje *całego, pełnego człowieka* niemniej obrazowo i dokładnie, niż dorobek plastyczny, i bez tego słowa charakterystyka artysty i człowieka nie byłaby zupełna.

Nie należy sądzić, że niniejsza książka powstaje litylko z powodu pietyzmu dla pamięci Zmarłego. Jest ona sama w sobie cenna i ważna i zapoznanie się z nią przyniesie niejednemu chwile duchowego wzniesienia. Niech każdy przekona się, czy można czytać obojętnie te przemówienia i wykłady, czy można nie widzieć w nich na każdym kroku tego pełnienia „służby” artystyczno-kulturalnej, tego oddania się bezgranicznego „Sprawie”, z powodu której Ruszczyc miał rzekomo „przestać malować”, jak to mylnie i krótkowzrocznie rozumieli liczni współcześni? Czy można nie dostrzegać, że w trafności obrazowania i w sugestywności przenośni przemawia poeta o duszy wrażliwej, czujnej i subtelnej? Że w tematyce metafor i paraboli ujawnia się wielki miłośnik ziemi i jej płodów, entuzjasta ich wyrastania, kwitnienia i owocowania, mistrz krajobrazu rodzimego, niezrównany plastyk i kolorysta? Czy można nie odczuwać, że w akcentowaniu i częstoci używania słowa „nasz”, w sposobie wymawiania „naszego Wilna”, „naszej ziemi” tonem, jakim się mówi tylko o własnej matce, objawia się prawdziwy „regjonalista” z tych dobrych czasów, gdy sam wyraz nie był jeszcze znany i nadużywany?

Wskutek tego wszystkiego książka Ruszczyca stanowi cenny dokument „Starego Wilna”, odchodzącego w przeszłość, tego Wilna, które żyło hasłami epoki Mickiewiczowskiej. W odbiciu zaś nowszych dziejów Wilna wyzwolonego — jest ona „arką przymierza między staremi i nowymi laty”, harfą wielostrunną, śpiewającą

o tem, czem żyło, wzruszało się i radowało Wilno ostatniego dwudziestolecia.

Ale to nie wszystko. W słowie Ruszczyca, choć tak mało dbającym o kunsztowność, obok Prawdy przebłyska Piękno. Ten gorący patriota nawet w tematach najbardziej doraźnych nie przestaje być cudownym artystą. Słowo jego od nakazu pouczenia nawraca wciąż do obrazu, od wydarzeń konkretnych ucieka do do ich żywego i plastycznego symbolu, a pomiędzy sprawozdania o rzeczach ścisłych wplata świeże kwiaty metafory poetyckiej, kwiaty rosiste, pachnące sadem i miodem, iskrzące się kolorem i słonecznością.

Jest przytem rzeczą znamionną, jak poczucie obowiązku i wewnętrzna konieczność przewyciężają właściwości wysłowienia człowieka, którego wyrazem nie było słowo. Dopełnienie uznanej powinności przynosi wzruszającą nagrodę: tchnienie czystej poezji zwalcza szkopuły formy słownej, krystalizuje ją, uszlachetnia i podnosi do wyżyn wieszczzenia. Słowo Ruszczyca w takim serdecznym trudzie wykrzesane, osiąga szczytność wyznawcy, a zarazem promienieje *prawdziwą, nieliteracką poetycznością*. Przez wagę treści dochodzi do godności formy, przez szukanie i zgłębianie prawdy, dopracowuje się do jej najdoskonalszego wyrazu — do Piękna. I wzlatuje tam, gdzie wszystko jest już wieczną, nierozdzieloną jednością.

Czytając wykłady Ruszczyca należy szukać w nich czegoś innego, niż ozdobnej beletrystyki. Ruszczyca stać na to, by w pogoni za treścią lekceważyć formę, by ją rozpierać ogromem myśli, by ją deptać pośpiesznie, jak ścieżkę, prowadzącą do dalekiego celu. Nie obawia się on mówić nieraz poprostu, tak, jak mu się układają myśli i powtarzać po wielekroć to, co uważa za przykazania dla siebie i dla innych, a niekiedy nagromadza i miota wyrazy surowe i ciężkie, jak kamienne tablice Mojżeszowego dekalogu. Nie miałby jednak słuszności ten, ktoby chciał poddawać krytyce te cechy jego stylu, lub przymierzać je do współczesnych wymagań literackich. Ruszczyca ma styl niedzisiejszy, ale własny, zgodny ze swoim obliczem, bo niedzisiejsza była jego dusza, tkwiąca głęboko w polskiej odwieczności. Jest to styl, idący z samego dna



ducha, przeświadczonego o wielkości przedmiotu swych umiłowań
styl szlachetnie uroczysty, przepojony dostojnością moralnem,
a nieraz tchnący prostotą apostolską.

Skłońmy głowę przed słowem i przed człowiekiem.

*

*

*

W tekście książki niniejszej czcionki rozstawione oznaczają
podkreślenia autora, kursywa zaś — podkreślenia redaktora. Trzy
prace w języku francuskim są umieszczone na wstępie książki
w celu zaznajomienia cudzoziemców z jej treścią.



PRACE POWOJENNE
Z LAT 1919 — 1932



IV.

WSPOMNIENIA ŚWIADKA

(„Tygodnik Ilustrowany” Nr. 20 z 17 maja 1919 roku. Warszawa).

P...Jechałem do Wilna. o czteromiesięcznem nieruszaniu się z miejsca, po ciągłem wyczekiwaniu wybawienia z udręki bolszewickiej, wybrałem czas świąteczny, kiedy koń w gospodarstwie jest mniej potrzebny, by pojechać do miasta. Pojęcie „jazdy” w obecnych naszych warunkach — względne. Radykalne rekwizycje niemieckie, a po nich doszczętne rabunki bolszewickie pozostawiły z inwentarza, co było najslabszego. To też ładowną furmanką jedzie się albo krokiem, albo idzie się — w towarzystwie konia.

Wybrałem drogę nie na Oszmianę, gdzie koń mój łatwo mógł trafić do obozu, a to, com z żywności dzieciom moim wiozł, dogadzałoby zawsze czujnym apetytom bolszewickim. Jechałem więc drogą boczną, właściwie drogami polnemi, przez zapomniany kąt powiatu, przez bezbrzeżne morze smutnych pasiek. Pierwsza burza wiosenna z dróg gliniastych wytworzyła jakąś kaszę nie do przebycia. Konik co chwila staje, zdaje się, że dalej kilku wiorst nie dojdzie. Woźnica mój stęka i klnie i czule wspomina tamten „gościniec”.

Jedyna rada — jak z balonu — zacząć wyrzucać balast. Zostawiam w Graużyszkach, w gościnem probostwie, to co mam najcięższego, a w dzisiejszych czasach też najcenniejszego — duży worek z żytem. Konik mój różnicę odczuwa i świta mi nadzieja dobrnięcia do miasta.

Na wyjeździe przypatruję się ciekawym szczegółom, rzeźbom starożytnego, dziwnie obszerne i jasnego drewnianego kościoła



graużyskiego, szczęśliwie zachowanego. *U nas wyprawa każda — to droga rozmyślań o tem, co było ongi, co w przemożnej części w proch przetarte, co zmarnowane.*

Popas w Taboryszkach. Zimny wieczór. Trzeba konia gdzieś uchronić, tymczasem nigdzie przytułku. Przyjeżdżały tu w dzień dwie furmanki bolszewickie z Wilna szukać żywności, boją się więc ludzie nowego najścia. Zresztą kradzieże... Niema innego wyjścia — dwór pusty — pukam znowu do plebanji.

Rano — w Wielki Piątek — oglądam stary drewniany kościółek, niezmiernie malowniczy, taki skrzypiący i z tą nutą dziejów naszych — z portretami i nagrobkami fundatorów, Skarbek-Ważyńskich.

Wtem — wiadomość, że w Turgielach, stąd o sześć kilometrów — „legjony”.

Tyle razy dochodziła ta wieść, tyle razy przeobrażał się człowiek w jedno wyczekiwanie, że teraz trudno uwierzyć. Chyba podjazd jaki, który tor kolejowy przeciął i na wywiad się puścił?

Jadę.

Mijam dwór taboryski, na wielką skalę założony, z zabudowaniami gospodarskimi o wielkim zakresie. Znać, że było to niegdyś centrum rozległych dóbr.

Duży staw. Potem fale wzgórz.

Pogoda cudowna. Jest nastrój przedświąteczny nawet w naturze.

I jest we mnie jakieś niecierpliwe wyczekiwanie, czego się dowiem, co ujrzę.

— Jadą — odzywa się mój woźnica — bolszewicy.

Widzę i ja ukazujący się z poza pagórka, pędzący ku nam szerokim, a wyprostowanym jak strzała gościńcem — oddział konny.

Nie — to nasi!

Przez chwilę zdaje się, że wszystko stanęło: i ci pędzący i my jadący im na spotkanie i serce w nas. Zmrużyło się oczy, by przez sekundę sobie uświadomić, że przyszła ta chwila...

Ale już są.

Jadący na czele „starszy” zapytuje mnie, czym nie spotkał



dwóch furmanek bolszewickich. (Zapewne tych, co wczoraj były w Taboryszkach). Nie. Musiały zboczyć.

Przelecieli. A my posuwamy się dalej. I pogoda jaśniejsza jeszcze i wydaje się, żeśmy z mgły duszącej wyjrżeli w jasną jasną jakąś krainę.

A więc po to wyjechałem tą drogą! Postanowienie każde wychodzi z tak splątanej sieci czynników i wydarzeń, dążeń, może przeczuć, że tyleż się jest kierowanym, co kierującym. Podczas zaś wojny tembardziej, gdy w ruchu wszystkie sprężyny, a najwięcej ta jedna, najważniejsza, niewiadoma.

Tak też i jam *nie wiedział*.

.

Przed nami Turgiele.

Słysząc śpiewy na rynku, a za chwilę zaczyna się wysuwać i miarowo spadać wzdłuż wzgórza wstęga konnicy. Boże, jakie to śliczne!

Zaczynam zdzierać z siebie powłokę, która miała stępić drażniący drażliwe oko bolszewickie wygląd „burżuja” — kożuch i czapkę włóczkową. Czuję się cały lżejszy. Jest tak, jak dziś z pogodą. Wiosenna.

Przechodzień jakiś, dźwigający worek z prowizją, po którą z Wilna przywędrował, zwraca się do mnie: — Toż oni biedaczyny w Wilnie jeść zapomną!

.

Na dziedzińcu przed plebanją turgielską ruch, ten ruch na popasie w czasie przemarszu kawalerji, jaki się znało z tylu opisów. Co chwila nadjeżdżają jeźdźcy, konie ustawiane koło stajen, a na ganku grupy witających o promiennych twarzach.

Sztab. Za chwilę poznaję podpułkownika Belinę, — Belinę, o którym w odosobnieniu mojem czytałem w broszurach legjonowych.

A oto Dreszer-Orlicz. Tylu typowych, rasowych. I te konie, pomimo forsownego marszu, tak świetne, jakby pieszczone. Oczywiście mogą się dosyć napawać po hołocie mongolskiej.



A więc na Wilno. Wprost idą od Lidy. Ominęli Lidę. Lida zdobyta przez inną grupę onegdaj, o godzinie, kiedym z domu wyjeżdżał, kiedym strzały dalekie — o siedmdziesiąt kilometrów — słyszał, nie przypuszczając, że są decydujące.

Czy się Wilno spodziewa? czy rozsiane po kraju całym elementy nam nieżyczliwe zdążyły donieść dusicielom?

Tymczasem drobne epizody.

Przyprowadzono trzech „komitetowych”, którzy w pobliskim majątku wprost znęcali się nad właścicielem, doktorem R. Będą sądzeni.

Zjawiają się też pod strażą te wozy z bolszewikami, za którymi spotkany oddział pędził. Zdobyczy swojej nie dowieźli.

A w domu również gwarno. Większość pokoiów zajęta przez sztabowców, naradzających się, wydających rozkazy. W jadalnym pokoju brzęk sztućców i talerzy. W obszernej sieni grupy osób. Jedni dopiero się poznali, drudzy po latach oto tu się spotkali.

Witam kilku wilnian, cywilnych, jadących razem z obozem. A wśród wojskowych — sympatycznego porucznika Jędrzejewicza. Wspomnienia ostatniego widzenia się i wymiana wrażeń i przeżyć z długich lat wojny.

Snem mi się wydaje, że słyszę tu o Krakowie, o kolegach, o otwieranych w dalszym ciągu wystawach, o ostatnich insceniacjach warszawskich. Przez cztery lata wyławiało się czasem jakieś nazwisko, szczególnie jakiś najwyżej z korespondencji w pismach niemieckich lub bolszewickich, *jakby za pomocą logarytmów odtwarzało się sobie życie dzielnicy, w innych żyjącej warunkach.*

A rozmowa toczy się przy naleśnikach z — mąki amerykańskiej, z tej mąki bielutkiej, o której się wciąż opowiadało powieśnikom, by ich, obrzękłych z głodu, żywionych jakąś masą upieczoną z wrzosu i opiłków, tą daleką fata-morganą przynajmniej na duchu podtrzymać.

.

Wymarsz. Sztab już w południe przeniósł się do Pawłowa. Teraz — o zmroku — ustawia się do dalszej drogi obóz. Do kilkunastu wozów jednokonnych, ładowanych lekkim bagażem, wolno

mi mój wóz przyłączyć. Jakaś dziecięca ogarnia mnie radość, że mogę w tej wyprawie uczestniczyć, że los mnie tu wykierował i, jak nić do uszka igły, wprowadził.

Ostatnie rozkazy kapitana Sławka, pod którego komendą jesteśmy. Nakazuje zachowanie w drodze ciszy i pilnowanie porządku wozów.

Mam jedno pragnienie, by się przy zdezolowanej uprzęży konia mego nic nie stało, bym powodem jakiegoś zatrzymania nie był. Poprzedzani eskortą, strzeżeni z boku przez pędzących co chwila w jedną lub w drugą stronę szwoleżerów naszych, wysuwamy się za miasteczko.

Ciemno. Jakaś wielka tajemnica nad krajem. Raz tylko błyski. To Pawłów, gdzie Belina ze sztabem żegna nas sznurem oświetlonych okien.

Dalej cisza i mrok zupełny.

Wśród nieznanej okolicy w napięciu wszystkich pragnień stara się oko dostrzec... A widzi tylko sylwety mijających szeregów koni i jeźdźców. Po trzech w rząd. Wszyscy jednacy, mijają jak fale, z lekkim tętentem koni, ze szmerem lanc i zrzadka brzękiem szabel.

Czas mierzy się tym rytmem.

Dalej, po lewej stronie, czarna ława Puszczy Rudnickiej. Jedziemy długo wzdłuż jej ściany.

I jakoś jeszcze ciszej.

Znowu konni, a po nich wyprzedzają nas armaty, później jakieś furgony, kuchnie polowe.

Myśmy więc ostatni.

Popas. Owies dla koni. *Chmury, które noc otulały, ręka jakaś z nieba jak obrus zdarła.* Gwiazdy. I księżyc niski, wschodzący.

Chłód poranku. Poimy konie, przejeżdżając jakiś strumyk. A potem — długie, długie czekanie.

.

Jesteśmy w Rudominie.

Tam — za widnokregiem — Wilno.



Przysłuchujemy się, wpatrujemy się — nic. Miasta, leżącego w dolinach, nie widzimy. Z dźwięków dochodzi nas tylko kilka gwizdnięć lokomotywy.

Co to? Pierwsze strzały. Strzały karabinowe. Karabiny maszynowe. W kilku miejscach. Wreszcie nasze armaty.

Wilno zdobywane.

Na drodze ukazują się ludzie, wracający z miasta. Niektórych już do miasta nie wpuszczono. Dowiadujemy się, że bolszewicy zostali zaskoczeni. Prosto z łóżek powyskakiwali. W koszarach wchodzących żołnierzy naszych brali za swoich. Dworzec i most zajęte.

Bolszewicy zaczynają stawiać opór. Główna zaś strzelanina — z okien. Żydzi. Trzeba zdobywać każdą ulicę, zaułek.

Czasem strzały ustają. Czasem wzmagają się i jednocześnie dochodzą z różnych części miasta. Tu, — w odległości, na wzgórze — dochodzi nas odgłos każdego wystrzału.

Kapitan Sławek każe nam pozostać, sam zaś z łącznikiem wyrusza do miasta.

Zatracamy poczucie czasu.

Chodzimy, jak automaty. Myśli nas opuściły, są tam.

By być bliżej, posuwamy się trochę jeszcze, aż do dawnej karczmy przydrożnej.

Spotykamy pierwszego rannego. W dorożce wileńskiej pod opieką konnego jedzie na punkt opatrunkowy oficer, ranny w rękę.

.

Wraca kapitan. Możemy ruszyć.

Przyłącza się do nas jeszcze kilka osób, mieszkańców miasta lub podmiejskich folwarków. Niecierpliwi idziemy pieszo, wyprzedzając wozy.

Dochodzimy do przedmieścia Lipówki. Tu cały zastęp bolszewików — jeńców. Jest ich aż za dużo, bo trzeba ich strzec, a każdy żołnierz potrzebny w mieście.

Tu ustawione i czynne dwie armaty. A na pagórku nad nami, w rezerwie, dwa kulomioty.

Sytuacja jeszcze nie wyjaśniona. Miasto rozległe, z wązkiemi,



krętymi ulicami i zaułkami, zdobywane przez—kawalerję. Piechota jeszcze nie nadszła. Belina wysłał po nią pociąg na stację Bieniałkonie—w pół drogi do Lidy. Jakbym się ucieszył, gdybym tu teraz piechotę zobaczył! Szwadron, wysłany na stację Wilejkę dla przecięcia kolei, również jeszcze nie wrócił.

A jak będzie, gdy nadejdzie wieczór? Wraz zmrok. Tak nam się zdaje. Ktoś spojrział na zegarek. Dopiero pół do trzeciej, a myśmy pewni byli, że na tej drodze do Wilna cały dzień przeczekali!

I znowu my, cywilni, beczynni, snujemy się wzdłuż domostw przedmieścia, zmuszając siebie do uwagi, do przypatrywania się rzeczom bliższym.

Oto kasę przywieźli z jakiegoś urzędu bolszewickiego. Zdaje ją sam kasjer. A tam zbliża się dziwna grupa. Wślad za żołnierzem maszeruje pięciu jegomościów o specyficznym wyglądzie, z rękoma podniesionymi do góry, każdy z czapką w prawej, jakby zastygłej. Za nimi milicjant - ochotnik z lampasami dawnego jeńca. Ten to z przekonaniem wymyśla „po wileńsku”. Wie też dlaczego. Złapani poplecznicy bolszewicy, przechodząc przez Ostrą Bramę, czapek nie zdjęli. Za to teraz słyszą o „ciężkiej cholery” i inne epitety. Gdy po krótkim badaniu przez oficera wszyscy pięciu, jako obciążający tylko balast, są zwolnieni, wileński anioł-stróż odchodzi rozczarowany.

Grzechocze samochód. To Belina wyrusza na dworzec spotykać piechotę. Cała ulica zda się odżyła. Lecz za pół godziny znowu stan dawny. Wiadomość o nadejściu pociągu była mylna...

Tymczasem w mieście nie ustaje strzelanina. W jednym miejscu trzeba zwinąć koło.

Jakie te godziny długie! Ale co to? Śpiewy i gwizdnięcie lokomotywy. Tym razem prawda — przyszła piechota.

Szala się przechyliła!

Jesteśmy znowu wszyscy i przypomnieli sobie każdy dopiero teraz, że i o posiłek postarać się należy. Jeden z przyjaznych wilnian chce nas zaprowadzić do znajomych w pobliżu. Idziemy



w tym kierunku, lecz musimy się cofnąć, gdyż z jednego z domów gęste strzały. Boczną ulicą dochodzimy.

Tam też — w mieście — w gościnnym, do wczoraj jeszcze nieznanym domu nocuję.

Mam ciągle przed oczyma to dzisiejsze popołudnie na Lipówce. „Warszawianka”. Jak genialnie Wyspiański to wyczuł — tę pozorną beczynność w kwaterze podczas akcji i to złączenie wszystkimi fibrami z tem, co się dzieje na miejscu.

I jeszcze wspominam ten dzień tak dziwny. Po schematycznej, szyfrowanej wojnie pozycyjnej — powrót do dawnych wypraw. Nie oskrzydlenie miasta, nie bombardowanie, lecz — szarża, zaskoczenie, wychwytanie jakby żywcem wszystkich jego arteryj. I to nasze stanie, jak w dawnych wiekach, przed bramami grodu.

* * *

Wielkanoc. Pierwszy dzień rano.

Na ulicy i w samym przejściu Ostrej Bramy tłok. Przejeżdżających żołnierzy tłum zatrzymuje i ten i ów dzieli się z żołnierzem jajkiem.

Z współtowarzyszem wyprawy idziemy do naszych, by złożyć im prawdziwie świąteczne życzenia. Dokonali cudu: dwustu osiemdziesięciu zdobyło miasto — stolicę! Fortes fortuna adjuvat. Właśnie ten plan — niby szalony — może jedyny był pewny, gdyż nie dał przemocy przygotować się, użyć swej liczebnej siły. Ale czem jest to Alleluja dla nas, dla kraju i dla Wilna, wie tylko ten, kto przeszedł przez męki wschodniej negacji życia.

* * *

Biorę jeden tylko tłumoczek, by pieszo dojść do krewnych swoich. Po drodze trzeba się wypytywać kędy, bo z różnych domów strzelają, a tamte dzielnice: Pohulanka, Łukiszki, Śnipiszki jeszcze w rękach bolszewickich. Na Raduńskiej żołnierzy naszych jeszcze nie widać, milicjantów również, panuje tu Wschód. Ostatnie jego placówki. Z poprzecznych ulic padają krótkie odgłosy strzałów.

Na jednej z tych opustoszałych ulic staje przed zamkniętą
bramą i dzwonię. Za chwilę — tulę do siebie swoją gromadkę.
Chociaż nieświadome zgrozy, słyszą, odkąd istnieją, ciągle pomruki
burzy. Lecz te główki jasnowłose zdają się być jej zaprzeczeniem.

* * *

Ku wieczorowi szarego dnia. Strzały prawie ustały. Jest drugi
dzień Świąt. Z różnych krańców miasta schodzą się wilnianie.
Nie sposób jeszcze wrażeń ująć w całość. Jak wychodzący przez
bramę więzienną, patrzą przed siebie.

— Powiew majowy — mówi rzewnie jakaś kobiecina.

A do tej Bramy, kędy szły przez wiek cały rzesze, ciężarem
życia znękane, wkraczają prowadzone przez Naczelnika szare, lecz
jakże mocne i młode zastępy. W tych junakach, zrosłych z temi
końmi, jest i siła i sprężystość.

A nad nimi i z nimi zlatuje do ciemni bramy chorągiewek
rój, jak rój barwnych motyli.



V.

T A B L I C E H I S T O R J I

„Tygodnik Ilustrowany” Nr. 40/41 z r. 1919-go. Warszawa.

Są rękopisy — rzadkie, cenione bardzo — pergaminy, na których przez liter szeregi przeświecają inne, pożółkłe, nie od razu czytelne, dawno spisane, pierwotne. I widzi się jedno pismo wyraźne, bliższe, a za niem drugie — dalekie. P a l i m p s e s t y.

Są mury dziwne, złożone z uwarstwień, mury, co rosły wiekami, przechodziły czasu koleje, niszczone i odnawiane, przerabiane wedle upodobania pokoleń. Zmienne było ich przeznaczenie, żyły i gasły i znowu wracały do życia. Tablice dziejów.

Na rozlewnych i bezkresnych jak morze, ongi strojnych w bujne stepowe kwiecie, potem zaś wypalonych huraganem najazdów przestworach ziemi naszej niedużo pozostało pomników — znaków dawnej pełni życia. Twierdze siły mocarnej kruszyły się, a twierdze potęgi ducha tonęły w zalewie Potopu. Zrzadka i w części tylko ocalałe, *jak maszty zatopionych okrętów wystają ponad równinę*, wskazując miejsca dawnych zmagania się, znacząc miejsca wygasłych ognisk.

Strażnice na szanćcach, broniących kultury od Wschodu i przy okopach — granicach Plemienia na Zachód, murów tych ostatki stoją, jak słupy przydrożne długiego po przez wieki pochodzenia naszego. Wymowne na nich zgłoski-rocznice. Po cztery znaki — a w nich surmy zwycięstwa lub tłumione westchnienie bólu.

Takim słupem-pomnikiem, przyczółkiem Zachodu, wysuniętym w mroczną próżnię wschodniej nicości, wystaje ponad poziomy równinny twierdza Batorowej Wszechnicy Wileńskiej.

„Academia et Universitas”...



Tablica, wyrwana ze swego miejsca przez dzikich niszczycieli i tylko dzięki ich rozleniwieniu nie potrzaskana, w gruzach ocalała, a przed dwoma miesiącami na jaw wydobyta. Dolny wiersz: „Societatis Jesu” kiedyś — zapewne po kasacie Zakonu, — zamalowany, natomiast górne dwa pozostały były niezmiennie, a jako wyraz Wszechnicy odrodzonej więcej jeszcze mówiły.

Dziś tablica ta wróci na miejsce swoje.

Dziś też wraca życie do arkad krużganków, w zaciszne podwórza. Odżyje, zaludni się ten świat, i mury o szronie wieków będą państwem Młodości. Odwykłym od wczytywania się w poźółkę, zatarte zgłoski przypomnimy Ojców mowę, a tym szczęśliwym, do których przyszłość należy i którzy o przyszłości stanowić będą, przekażemy straż czystości wymowy tej.

1578 — 1803 — 1919

„Za panowania Jego Królewskiej Miłości Króla Stephana.....”
narodziny, zapoczątkowanie.

Roku 1803 — odnowiona, przekształcona na modłę rozbudzonej i nowemi hasłami kroczącej Europy Wszechnica — widok w historii jedyny, bo współzawodnictwo w zasługach i sławie Nauczycieli i Uczniów, Kierowników i Następców.

A potem — po ćwierci wieku gorejącego blasku — popioły....

A potem — w wiek prawie potem — z popiołów użyzionych krwią bratnią, cud i tryumf życia.

Szczęśliwe pokolenie nasze.

Spragnieni, drżący ze wzruszenia i niecierpliwego wyczekiwania, przypadamy do murów tych i piszemy, tworząc dla Przyszłości legendę:

Rok 1919 — Prawdzie i Pięknu.



VI.

TRADYCJE SZTUKI W WILNIE

Wykład wstępny, wygłoszony w Sali Śniadeckich Uniwersytetu Stefana Batorego
w dniu 20 listopada 1919 roku

(Wstęp i fragmenty).

W kultach religijnych wszystkich epok i ludów powtarza się pewien zwyczaj. Do świątyni w jednym z dni roku, najczęściej w jesieni, pracownicy pól i łąk znoszą plony, zioła, owoce, by złożyć je na ołtarzu.

Od kilku tygodni w tych oto uświęconych murach trwa ten obrządek. Badacze różnych dziedzin składają tu, w tem miejscu, plony doświadczeń i dociekań swoich. Święto, o którym się tyle lat marzyło.

Po Nauce staje z kolei Sztuka. Jakież jej dary? Obok ważkich snopów o pełnych kłosach, jakie złożyła złotousta Siostrzyca-Nauka, co składa na wspólnym ofiarniku z bliźniaczych Sióstr druga?

Sztuka jest niema.

Rozkłada dary swe — kwiecie barwne i pełne grona owoców — i cicho odchodzi.

Wyrazem jej — nie słowo, a pismem — nie zgłoski-literę.

Kto poznać i wnikać chce, przyjrzy się tym kwiatom, nasyci się ich barwą, upoi się ich wonią. Gdy nadchodzi Święto, Sztuka wspólny dom wiankami zdobi, szyje i wdziewa szaty godowe. A poprzez czasy powszednie trudzi się w sadzie, by nie zabrakło kwiatów, by drzewa zakwitły i owoc wydały. Trudzi się w pasiece, by był воск i miód.

Taką jest Sztuka.

Ona gwiazd nie nazywa, lecz je zrywa i jako klejnoty opra-



wia. Z szafiru obłok biały zgarnia i na ziemię opuszcza, tęczę znikomą wstrzymuje i kosmate głaska wierzchołki wzgórz. Ona na chuście płóciennej przyszłym przekazuje pokoleniom ukochanego oblicza piękno. Ona się schyla i poziomą, ciężką glinę ulepia, a w zlepkach tych uwidocznia to, co wydawało się nieważkiem, nieuchwytnem. Ona z kostek tejże gliny, z kamieni, ze stosów pni ciosanych tworzy zręby dla rodzimego ogniska, a dla duszy ludzkiej miotanej wznosi warownie - świątynie i w nich przechowuje echa szeptów pokoleń minionych i prośb ich tajemnych.

W ekstazie lub bólu rodzi się ta mowa i nie słuch, a wzrok ją wbiera. Przez soczewkę oka wpada słowo-milczenie w głąb naszej ciemni, na czułą płytę czucia naszego i tam dopiero głoski swe kreśli.

Taką jest Sztuka i taką jest mowa jej.

Ta mowa linii i kształtów, formy i barwy powinna być mową naszą i tej niełatwej mowy uczyć będziemy.

Lecz jak ludzie wędrowni, dążący do dalekiej krainy, przystają, by porozumieć się co do drogi, tak też my zniewoleni jesteśmy od czasu do czasu słowem się posługiwać, by ustalić, gdzie jesteśmy, dokąd zmierzamy.

* * *

U progu pierwszego roku nowego współżycia Wiedzy i Sztuki musimy powiedzieć, skąd przychodzimy. Musimy rozejrzeć się w tem miejscu, poznać i zgłębić tę glebę naszą, warstwy wieków, które się na nią złożyły.

Zacniemy od Wilna naszego, tego miasta o dziwnej, tajemnej sile pociągającej i o niezniszczalnym pięknie.

Lecz nie o pięknie jego przyrodzonym będę mówił i nie o konspekt historii Sztuki w Wilnie mi chodzi, nie o życiorysy i charakterystykę poszczególnych artystów wileńskich. Chcę uwydatnić objawy twórcze, upodobania epok i ludzi, momenty kolejnych odmian Sztuki wileńskiej, ten jakby płodozmian stylów na gruncie naszym z tak częstymi wskutek wstrząśnień dziejowych i długimi okresami ugoru.

.



[Dalej w 60 przeźroczach ze zdjęć Jana Bułhaka zostały zademonstrowane pomniki budownictwa wileńskiego, były komentowane fragmenty świątyń z epoki gotyku (kościół Bernardynów i św. Anny, św. Jana, Franciszkanów), odgłosy czasu Odrodzenia, zachowane w widokach dawnego zamku królewskiego oraz w ornamentyce ówczesnej, jedyny w swoim rodzaju barok wileński w architekturze i rzeźbie (kaplica św. Kazimierza, św. Piotr, kość. św. Teresy), rokoko (kościół Dominikanów, kość. Misjonarzy), styl Stanisławowski (dziedziniec Obserwatorium, Sala Biała i inne w Uniwersytecie), wreszcie dominujący za czasów rozkwitu „Aten Polskich” klasycyzm (przeróbki Katedry i Ratusza przez Gucewicza, pałac pobiskupi). W fragmentach z prywatnych domów i pałaców, w reprodukcjach zdobnictwa książkowego, drobiazgów graficznych, imionników i laurek, dekoracji teatralnych zostało uwydatnione bogactwo kultury tego czasu. — Wreszcie przechodząc do kwitnącego wówczas malarstwa wileńskiego słuchacze zapoznali się poza przeźroczami jeszcze z oryginalnymi pracami malarzy wileńskich — użyczonemi na odczyt przez Towarzystwo Przyjaciół Nauk z jego zbiorów — z obrazami i rysunkami: Czechowicza (kartki ze szkicownika), Smuglewicza (portret pani Gronowskiej), Rustema (sceny rodzajowe), Kanuta i Bolesława Rusieckich (autoportrety), Szemesza (portret Syrokomli), Wincentego Śleńdzińskiego („Bal”)].

Malarzy tych, znanych nam z życiorysów lub z kilku większych prac, poznajemy najlepiej z ich szkiców, studjów, notatek, poznajemy ich wtedy nie na koturnach, lecz w zaciszu pracowni lub na wycieczce, poznajemy ich jakby żywych.

Malarstwo wileńskie, w końcu wieku XVIII-go i na początku XIX-go stojące na poziomie europejskim, dalej zgodnie z opadem kultury w całym uciśnionym kraju powoli się obniża i chociaż zawsze rzetelne, często wykazuje nieudolność. Jednak do r. 1863 malarstwo wileńskie płynie jeszcze szerokim łozyskiem. „Album Wileńskie” — via Paryż — utrwaliło nam to Wilno.

Rok 1863 spadł na tradycje wileńskie, jak kurtyna żelazna. Wilno szczytne opada, obniża się, jak te strome dachy domów — skalpowane i poprzekrywane bezduszną rosyjską blachą.



Po tym roku mówić już można tylko o poszczególnych jednostkach (Romerowie, Czurlanis, Wiwulski).

Obok dzieł wybitnych indywidualności, artystów, posiadamy jeszcze inną Sztukę wileńską, sztukę anonimową, sztukę szerokich mas — Sztukę ludową.

Lud wileński, zamknięty w sobie, nieskory do wypowiedzenia się, uzewnętrznia swe poczucie dekoracyjności i ładu oddawna w tradycyjnych pochodach, swe zdolności sceniczne ongi w misterjach, a do dziś dnia w wędrujących rok rocznie po mieście grupkach „Trzech Króli” z satelitami. Lud wileński wyróżnia się dziwnie subtelnym poczuciem harmonji barw. Może wskutek licznych krzyżowań posiada paletę złożoną o głębokim tonie. Dowodem — wyroby tkackie i owe przepiękne z nieśmiertelników i mchów wyrabiane palmy wielkanocne. Są to akordy, w jakie dotychczas za mało się wsłuchiowano.

.

W czymże leży odrębność Sztuki w Wilnie? co ją charakteryzuje?

A więc przedewszystkiem — wybujałość.

Następnie — siła, nigdy szorstka, przeciwnie pełna wdzięku, a wdzięku tego nieświadoma. I w tej właśnie naturalności urok.

Nie posiadamy licznych dzieł sztuki, lecz możemy się szczycić ich jakością.

* * *

Taka jest spuścizna, jakąśmy odziedziczyli.

Musimy ją zachować i pomnożyć.

Tradycje obowiązują.

Przy odbudowywaniu Wszechnicy naszej dwie nam przyświecały nagrody: pierwsza, że zjadą się z Polski całej Wysłannicy Światła, co Wilno poznają, umiejętność swoją przyłożą, by to miasto nasze i kraj nasz zbadać i podnieść, a gdy je poznają — pokochają.



Druga — że wyrastać tu będzie Młódzież, że z ziemi tej powstaną zastępy, którym nieliczne *przekażemy pochodnie, jakimi w latach najcięższych sililiśmy się w imię Sztuki mroki rozproszyc. Oby pochodnie te — pomnożone — w jeden się kiedyś skupiły Pochód Światła.*

Niech życie będzie oporne. Co wybuchnąć ma, ciasnych wymaga ścian.

Tem wyżej wytryskać będzie wodotrysk Sztuki, im wyżej leży źródło, z którego czerpać będzie. Potrzeba tylko, by woda była kryniczna, wśród skwaru życia — ożywcza i czysta.



VII.

O PIĘKNIE POWSZECHNEM

(Wykład, wygłoszony w Auli Śniadeckich w dniu 7 grudnia 1919 roku)

(Z cyklu Powszechnych Wykładów Uniwersyteckich).

Z lat studenckich wspominam nieraz pewną rozmowę, jaką miałem z jednym z kolegów moich. Był to człowiek ideowy, czysty, chęci i postanowień najlepszych, tylko pod wpływem naleciałości wschodnich łatwo ulegający doktrynom. Pamiętam z nich dyskusję na temat „czy sztuka jest potrzebna”. Twierdził, że wobec ogromu nędzy, jaki jest na świecie, wobec najpierwszych potrzeb niezaspokojonych, nie wolno tracić energii na uprawianie sztuki, na budzenie „potrzeby piękna”. Bronilem się jak mogłem. Dotykał tego, co było mi najistotniejszym. Pamiętam, że wskazywałem mu na Naturę, gdzie wszystko istnieje, funkcjonuje jednocześnie, nieustannie, wskazywałem na organizm człowieka, gdzie wszystkie części składowe również zasilane są i działają równomiernie. Pamiętam, że każdy z nas pozostał przy zdaniu swoim. Rozmowa taka była jeszcze możliwa w latach 90-tych. Przypuszczam, że gdybym się z kolegą tym widział później, byłby mnie spotkał z innym zdaniem. Niechybnie musiał poznać i zrozumieć, czym jest sztuka, co dla człowieka stanowi piękno.

A jak sztuka, piękno nierozłączone są z życiem, z potrzebami człowieka, dowodem tego fakt, że o pięknie mówi się właśnie dziś, w czasie największej nędzy, po wstrząśnieniu najgłębszym, jakiego doznał świat, wśród ruin po światowej wojnie. Bo o czymże marzyli ludzie w przeciągu tych lat udręczeń? O czym marzyli



żołnierze wszystkich stref i na wszystkich frontach? Na posterunkach, w obozach, narażeni każdej chwili na śmiertelne syknięcie celnej lub błędnej kuli, stali wpatrzeni w nocne gwiazdy i marzyli o rodzinie lub o swoim zakątku, o tem, co było dla każdego jakby zaciszem piękna. Nie o odbudowie zniszczonego warsztatu marzyła większość — znużeni, marzyli o tem, czego się nie ceniło u siebie, co było takie same przez się zrozumiałe, a co tu wśród okropieństw szarpania wydawało się czemś nieprawdopodobnem, marzeniem nierealnem.

I dzisiaj też, wyczerpani wśród zwiększonych trosk dnia powszedniego i w trudzie odbudowywania, szukamy zaspokojenia dalekich od głodu fizycznego potrzeb, garniemy się, schodzimy pod hasłem — Piękna.

Dlaczego tak jest? *Bo jest coś, o czem świat był zapominał.* Coś, co było w życiu tępione, a co się zemściło, i gdy w wyniku wszystkich anomalij i kaleczeń ducha wybuchła wojna światowa, tamto, nieważkie, a wieczne i niezniszczalne — zażądało przynależnego sobie miejsca.

Ludzkość była utraciła *pewien ton*, który był własnością wszystkich w czasach, gdy duch ludzki wznosił się na wyżyny i ogarniał całokształt życia — w Grecji starożytnej, a potem we Włoszech czasów Odrodzenia.

Donośniejszym od głosu monstrualnych maszyn śmierci okazał się głos gwałconej duszy ludzkiej, lekceważonej i oskarżanej o dziwactwo. Wraca do praw swoich nigdy nieprzedawnionych. To, co — jedyne — z pochodzenia wieków pozostaje po zmaganiach pokoleń. Co pozostało z kultur lat tysięcy, z przebogatego i potężnego Egiptu? W piasku zamulone szczątki dawnej sztuki, ale z nich jak z lśniących barwnych klejnotów bije cała potęga ducha — ówczesnego piękna. Co z życia swego u schyłku wspominają ludzie? *Kilka chwil, o których mówią, że były piękne.* Tylko to.

A gdybyśmy mieli komuś — jakiejś istocie żyjącej z innej planety — opowiedzieć o swojej, cobyśmy jej opowiedzieli? Czy o ilości hektolitrów wody w oceanach, czy w metrach o przestrzeni mórz lub w miliardach centnarów o wadze gór Himalajów?

Nie. — Opowiedzielibyśmy o kilku punktach tej ziemi naszej. O tem, co się nam wydaje osobliwością a co jest drobnym pyłkiem w porównaniu do obszarów, o którychbyśmy zamilczeli.

To też ludzie, posłuszni jakiemuś nakazowi wewnętrznemu, gonią jak w gorączce po powierzchni tej naszej kuli ziemskiej w poszukiwaniu czegoś, co się im wydaje niezbędnem dla życia, a co jest prawdziwem lub tylko domniemanem pięknem.

A więc istnieje potrzeba piękna. Jakże ten głód zaspokoić? Czem, skąd? Gdzie jest to piękno? Wszędzie. Ludzie szukają go, jakby było za jakimś murem. *Przystawiają drabinę rozumowań, by się przez ten mur przedostać, a tymczasem brama na roścież otwarta.* A czemże ono jest? Pięknem nazywamy to, co w doskonałości swej zgodne jest z istniejącem w nas i w naturze prawem harmonji. Gdy w południe z gór patrzymy na roztaczający się krajobraz, skąpany w świetle, gdy nad morzem widzimy słońce zachodzące, gdy wchodzimy w noc księżycową — szeptem mówimy do siebie „jakie to piękne”! Gdy podziwiamy dzieło artysty — symfonię muzyczną lub kompozycję w kamieniu, malowidło lub strofy sonetu, ujmujemy nasz zachwyt w to jedno słowo: piękno. I gdy słyszymy o bohaterskim czynie, nie myślimy o korzyści, o skutkach zbawiennych tego poświęcenia. *Pierwszem słowem, jakie zrywa się i pada, jak liść wawrzynu lub jak płatek róży, jest znowu ten jeden wyraz. Widzimy w czynie tym — piękno.* I nie może być dotkliwszego zarzutu, jak gdy się komuś wyzna, że postąpił niepięknie.

Szukamy więc i znajdujemy piękno w naturze i w tem, co najwyższego stworzyć może człowiek, w jego arcydziele i w jego czynie. Jest więc piękno poza nami, i w nas: piękno zewnętrzne, dostępne naszym zmysłom i piękno wewnętrzne — moralne.

Lecz gdy mówimy dziś o pięknie, o pięknie powszechnem, nie ma to być traktatem filozoficznym. Nie chcemy drzew mierzyć, obdzierać pni lasu, w którym żyjemy, którego żywicznem powietrzem oddychamy. Chcemy mówić o tym lesie i wszystkich namawiać, by w lasu tego kojącą i głęboką ciszę się zanurzyli, by język gajów tych, szmery i pienia jego ptaków poznali lub przysłuchali się powadze jego milczenia.

Nie o estetyzowanie nam chodzi, nie o to, by się lubowano w teoretycznych roztrząsaniach i rozprawach. *To byłoby tak, jakgdyby ktoś, mając morze przed sobą i chcąc je poznać, zadowolnił się miejscem w wydmach piaszczystych.*

Nie chcemy „schöngestów”, nie chcemy ludzi, wpatrzonych w polerowane lustro, odbijające tylko własną twarz. Nam chodzi o co innego. O nawiązanie stosunku pomiędzy człowiekiem, a tem, co go otacza, by w nim odbił się świat Boży i by człowiek rozumiał jego całokształt. *Chodzi nam o to, by człowiek nie był samotnym, by nie staczał się, nie pędził przez życie, jak oderwany od niebotycznej skały drobny kamyczek.*

A czy to jest potrzebne?

Potrzebne — skoro widok piękna w naturze lub wycucie jego w dziele sztuki wzbudza w nas jedno przedewszystkiem uczucie: — *wdzięczność. A poczuwanie się do wdzięczności jest najlepszym probierzem wewnętrznego wzbogacenia naszego.* I jeżeli, sumując życie, wspominamy pożegnalnie to, co było piękne, to ostatniem naszym życzeniem jest, by móc raz jeszcze komuś podziękować. Musimy zdać sobie sprawę, że życie jest naczyniem, którem człowiek czerpie i które do ust niesie, że to życie dane nam raz tylko, że tylko przez ten krótki okres widzimy i poznajemy. Zrozumiemy, że na drogę, którą idziemy, nie wrócimy już nigdy, że ją przejdziemy tylko raz bezpowrotnie. *I pomyślny o tem, ile piękna ginie marnie, niepostrzeżenie, ile przemija koło nas dlatego, żeśmy nie nastawieni, że nie wbieramy go w siebie.*

Wówczas — gdy to zrozumiemy, oglądać się i przyglądać będziemy. „Bo cały świat, — jak mówi Staff — to jedna cudowna przygoda”. Lecz by do tego okrzyku dojść, trzeba krwawo przedzierać się przez krzewy kolczaste i chwasty.

A może tylko dla wybranych istnieje ten świat piękna, może dla artystów tylko?

Tak jak modlitwa nie jest wyłącznym przywilejem kapłanów, a poczucie sprawiedliwości — sędziów, tak też piękno jest dobrem powszechnem. Jakżeż je czerpać, jak przyswajać?

Ażeby przez okno mieszkania naszego wpadło jaknajwięcej

światło, potrzeba, by szkło szyb było jasne, czyste. By w głąb nas trafiało piękno, potrzeba, byśmy się dawali szczerze — z prostotą.

„Najpiękniej bowiem jest, kiedy
piękna nie czuje się zgoła,
i tylko jest się poprostu,
tak, jak jest wszystko dokoła”...

I raz jeszcze mówi tenże Staff, potrzeba

„By każdy, patrząc na trawę
Duszą jak trawa był prosty...”

„Zaiste, kto nie stanie się jak dziecko, — nie wnijdzie do królestwa Piękna”.

Dziecko wstępuje w świat spragnione czar, bajki, krasy. Skąd to pragnienie? Czy mu je natura dała na drogę, jako sól zachowawczą? Czy wessało ono z mlekiem matki gorzkie minionych światów? Czy może zapadł tak głęboko urok pierwszego utworu sztuki mimowolnej, jaki człowieka dotyka, a którym to utworem jest — matczyne kołysanka? I czy to nie dziwne, że w zaraniu dni swoich człowiek obcuje z nieświadomym artystą, którego niezawodnym natchnieniem — bezgraniczne uczucie matczyne?

I oto dziecko, pozostawione potem sobie — samo szuka ścieżki i furtki, daje sobie radę i trafia omackiem do świata bajki — do ogrodu piękna? Dusza dziecka łśni, jak krzak pełen rosy, odbijający w kroplach słońce i świat cały. Dusza dziecka pełna jest wilgoci poranka. Wiem o dziecku wiejskim wątem, które gdy gasło, zapytało się matki, czy na tamtym świecie będzie śpiewała zazula-kukułka. Wiem o drugim, które patrząc na pewną feerję, płakało, a gdy go się zapytano, dlaczego płacze, odpowiadało: „bo to takie piękne”. *Ale przechodzi wóz życia i otrząsa z rosy krzak, i koła życiowe zasypują go kurzem i piachem.* Ile potrzeba siły prężnej, woli postanowienia, by dusza mogła się znów oczyścić! By wrócić do prostoty dzieciństwa, by zmaconemu lustru

przywrócić jego czystość, potrzeba wysiłku. I nie dość już instynktu — trzeba świadomie sięgać.

Na to duchowi memu przydane tęsknoty,
Mojej potęgi przyszłej pilne, skrzętne pszczoły,
By zbierały воск jasny, zapas miodu złoty,
Gdy będą miały zastawiać Bogu jutra stoły”...

Wzrok nasz — to te skrzętne pszczoły, co „opite ciężkim plonem wracają z roboty”.

I tu dochodzimy do różnicy pomiędzy laikiem, a artystą. Proces twórczości składa się z dwóch momentów: 1) z wchłaniania w siebie wrażenia i powzięcia myśli i 2) z przetapiania w sobie i wydania z siebie. Pierwszy moment wymaga prostoty i szczerości, drugi — pracy, wytrwałości, oddania się bez zastrzeżeń. Artysta twórczy — mówię tu o plastyku — wybiera, układa, odrzuca. Przed nim klawiatura natury, w niej wszystkie możliwości. Zadaniem artysty z tej klawiatury wybrać akord. Artysta wбира w siebie, a potem wysnuwa z siebie, jak pajak pajęczynę. I w tym drugim momencie, w tym właściwym akcie twórczym jest posłannictwo. *Ale moment pierwszy — wchłanianie, uświadamianie mógłby być wspólny wszystkim ludziom.* Nie potrzeba władać ani rylcem, ani pendzlem, by zrywać z tego, co nas otacza, kwiaty Piękna. Potrzeba tylko jednego — trzeba je dojrzeć, *potrzeba uwagi.* Potrzeba — tej „godziny jasnej, kiedy niema cienia”, by dojrzeć jak się „szczęście po polach wałęsa”.

A może to próżniactwo, lenistwo, sybarytyzm? Nie — to przecież odczytywanie i wczytywanie się w księgę Natury, a czyż czytanie książki jest marnowaniem czasu?

Otóż chciałbym dziś wysylabizować kilka wyrazów z olbrzymiego słownika natury, zaprowadzić państwa za kulisy patrzenia. Do zilustrowania wziąłem szereg motywów z kolekcji p. Jana Bułhaka. Te najprostsze. By zastosować określenie Zola — są to fragmenty natury, widziane poprzez temperament artysty. Ale to fragmenty, które każdy mógłby odnaleźć, bo nie są zmienione, ani upiększone. Tylko — wybrane.

1) Kawał płotu. Droga najzwyczajniejsza, dróżka polna. Ho-

ryzont i trochę nieba. Nic więcej. Takie nic. A jednak jest w tem coś, co do nas mówi, co nas „bierze”.

2) Znowu płot. Może ten sam — trochę dalej. Nad nim zwieszają się gałęzie naszych brzóz płaczących i przez całość spływa deszcz.

3) To samo miejsce. Znikła droga, znikł nam płot, bo patrzymy trochę wyżej. Te same tylko włókniste gałęzie brzóz, ale jest noc i przesuwają się przez lekki welon chmur senny księżyc. Jakie to proste. Tak. Proste, a tak wyszukane, jak motyw japoński. Motyw tak prosty, jak motyw muzyczny, złożony z kilku nut, z którego potem urasta cały poemat muzyczny. I jak dalekie to od owych kanonów dla obrazów, zalecanych w t. zw. „podręcznikach” dla malujących, które wymagają, by na obrazie niebo zajmowało dwie trzecie, a ziemia jedną trzecią część całego obrazu.

4) Szaro, trochę pola szarego, szara rozstrzępiona chmura i szara sylweta postaci kobiecej. Typowe dla określenia: „nic nie widać”. Trzy tylko nuty z najmniejszymi interwałami — a jednak gdyby widziało się więcej, przysłaby ta wielka melancholja, która idzie ku nam z tego miejsca.

5) Z morza kłosów, z nieba i ziemi tyle tylko, ile garść trzymana przy oku ogarnia. I znowu bez komentarzy wiemy i poznajemy: to nasze.

6) Z morza kłosów już tylko jedna fala jakby z pianą obłoków u góry. I witamy te kłosa...

7) Znowu droga. Ale już tylko droga pod śniegiem białym, pod niebem ołowianem. Żadnej fabuły. Tylko akompanjament do czegoś...

8) Znowu droga i znowu inna i o innej porze. Zamiast śniegu — piasek i kołnierz wrzosu. Tu już tylko walory malarskie, stosunek różnych stopni szarego. A jednak to właśnie pociąga nas, gdy patrzymy na szarą płytę marmurową. Tak więc mamy te same rozkosze wzrokowe ciągle i wszędzie, o krok przed nami.

9) Pole, zwykłe pole, a nad niem wyglądające drzewo. I lśniące niebo. A to wszystko nie przypadkowe, ale świadomie wybrane i ujęte, charakteryzujące chwilę i nasz krajobraz.



10) Zaglądamy naturze do kart. Autor postępuje jak malarz. Białe płótno podmalowuje zlekka zaznaczonymi sylwetami drzew.

11) Jeszcze białe miejsca. Rozeszła się mgła, pozostała tylko smuga. Zaczyna się trzeźwy dzień.

12) Wazon i kilka lewkonij — nie były razem większe od książki. Ale wydobyto z nich najdelikatniejsze tony, refleksy i przezroczystości jakby najrzadszej porcelany. Gdybyśmy nie mieli tego na papierze, nie pieścilibyśmy tego klejnotu.

13) Z całego domu wykrojony kawałek ściany z dwoma oknami. Dwa pnie drzew. Ale znowu słońce przetworzyło tynk zwyczajny w marmur, a dom taki prosty, że mógłby być wszędzie i wydaje się nam, że go znamy.

14) Już tylko ściana i nic — tylko cienie drzew poza ramą kliszy. Ale czyż nie cieszy ta żywa gra migocących blasków i cieni?

15) Jabłoń w kwiecie. Kaskada białości. Ale czym staje się ten kwiat, gdy obramia i wieńczy!

16) To w naszym Wilnie i to św. Jakób.

17) A gdybyśmy podeszli jeszcze bliżej i wzięli do rąk gałąź kwiecia, cieszyłyby nas kwiaty, jak kwiat tej azalii. *Trzeba się wpatrywać w to, mimo czego ciągle chodzimy.*

18) Brama kościoła Dominikanów, wszystkim znana. Ale jak podnosi ją, i jak nadaje życie światło boczne i refleks słońca.

19) A jak interesujące jest zestawienie tych linii koło tejże bramy. Z pewnością nikt tego nie dojrzał.

20) I Katedry widok wieczorem. Wieża tonie w ciemni nieba w odbłasku z dołu jakby ogniska. Piękno żyje, bywa bardzo różne. Oto przykład:

21) Bok Katedry znany wszystkim, z rzeźbami bardzo średniej jakości. Ale te same posągi jakże tajemniczo zaczynają żyć!

22 i 23) To samo. Ale jeżeli te mierne rzeźby mogły ożyć, to cóżby dopiero było z prawdziwym dziełem piękna?

24) Szatan z kościoła św. Piotra. Takim go chyba wszyscy pamiętają. — Ale zbliżmy się do niego.

25) ... do jego twarzy — ile mu przybywa wyrazu. A gdy dopiero popatrzymy,

26) ... jak promień słońca rzeźbić go zaczyna.

27) A oto ogród. Chyba z Włoch?... Tymczasem rzecz dzieje się w Nowogródzkiem, wprawdzie w majątku, gdzie znać umiłowanie i chęć przeniesienia Italji do Polski. Ale jaka skala możliwości!

28) A oto jeszcze z bliższych okolic. Przecież to wymarzona dekoracja teatralna. Brzeg Wilji, Trynopol. Nic nie dodano. Tak było, tak jest. Tylko oko artysty uświadomiło to sobie i wybrało.

29) I znowu jakaś fantazja. — Na wzgórzu postać. Rozwiewne jej szaty zdają się zlewać z chmurami. Gdybyśmy to widzieli na obrazie malowanym, powiedzielibyśmy, że „tak nie bywa”, a tymczasem tak było, to nam zatrzymała soczewka aparatu w ręku człowieka, wpatzonego w cuda natury.

Tak więc nie minął czas cudów. Otaczają nas dziwa, tylko sięgnąć po nie. Piękno jest wszędzie. I piękno nie potrzebuje szczudeł. Piękno gnieździ się w najbliższem i w najprostszem.

Jak psychologia nie obserwuje tylko ludzi wyjątkowych, a arytmetyka nie operuje tylko krociowemi liczbami, jak ludzie nie kochają się tylko w córkach królów, tak też piękno przenika wszystko. Tylko od człowieka zależy, jak je odnajdzie, jak względem niego stanie, czy potrafi je wziąć.

A może, gdy piękno staje się własnością ogółu — jest to z uszczerbkiem dla świata piękna? Nie. Piękna starczy dla wszystkich. Słowo — dobra nowina nie zużywa się przez to, że się niem dzielimy. I nawet gdy ukryte dotychczas zdobycze nasze stają się własnością ogółu, coś *poufnego* zostaje zawsze dla nas, jako *zarodek owego przyszłego piękna*. Jest to prawdziwie cudowny *połów ryb*, gdzie nie siedmiu wybranych nakarmia się siedmiu rybami, lecz niezliczone rzesze.

Lecz do tego uświadomienia nie przychodzi się odrazu. Jak hygiena jest zdobyczą późną, jak zrozumiano dopiero niedawno, że dla zdrowia potrzebna nie tylko apteka, lecz należy przede wszystkim ciało wystawiać na działanie powietrza i słońca, tak dla duszy trzeba było odwojować przestrzenie, trzeba było zrozumieć, przypomnieć sobie, że naokoło jest powietrze, a to powietrze



nie jest przeszkodą, że można mięśnie wyprężyć i nie ukrywać ruchu wzniesionych rąk. Tych rąk, które popełniają zbrodnie, a które same wyciągają się w zachwycie lub się składają do modlitwy.

Ludzkość cała instynktownie wyczuwa to dominowanie nad wszystkim piękną i gdy chce nazwać coś, co jest bezinteresowne, doskonałe, tak niezwykle, że wolno mu być bezbronnem, wówczas mówi o kwiecie, a czemuż jest kwiat, jeśli nie ostatecznym, najwyższym w naturze wyrazem, symbolem Piękna?

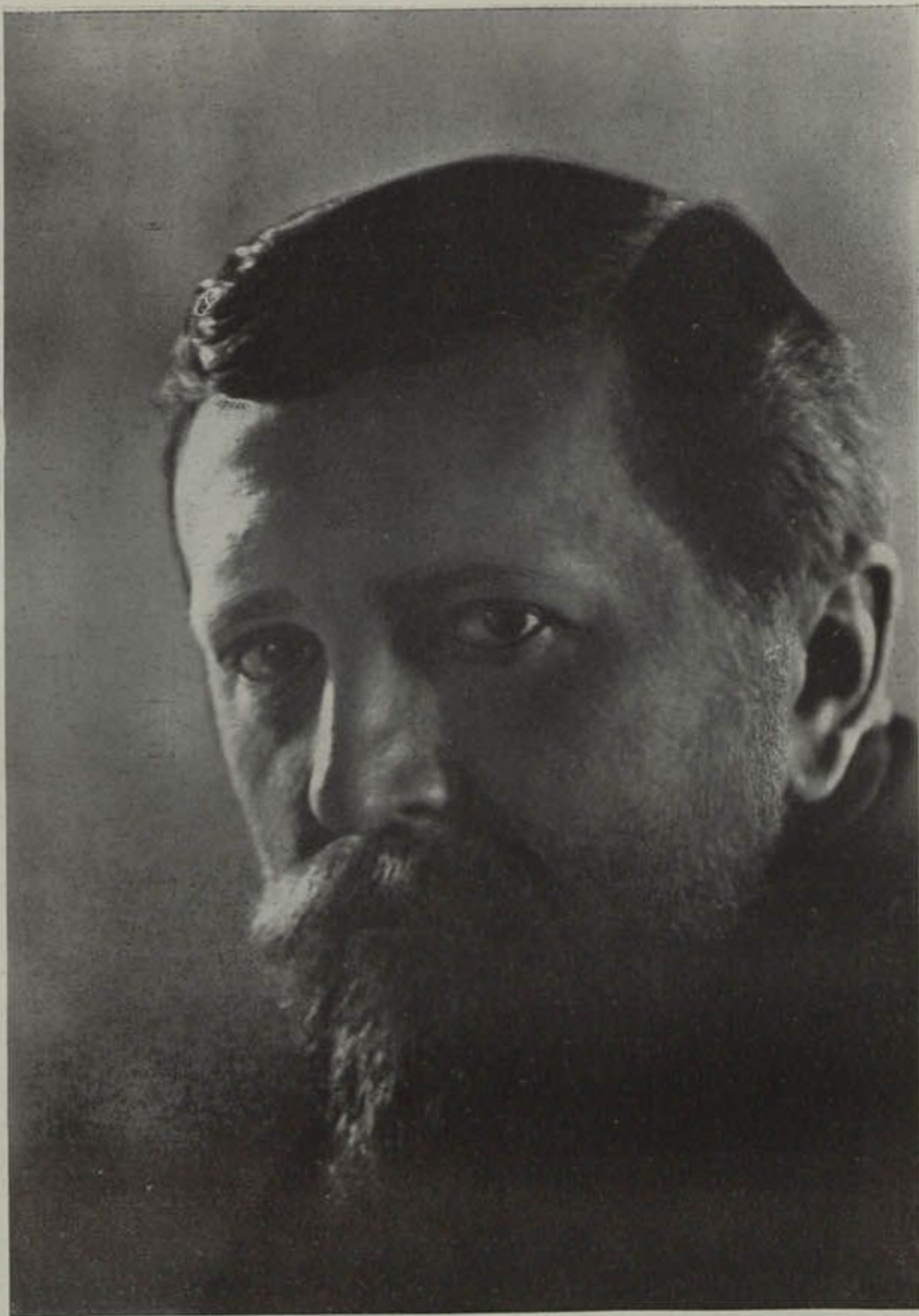
Piękno, jak sprawiedliwość i prawo, nie jest do wytępienia. Powinniśmy domagać się tego piękna powszechnego, brać je dla siebie, powinniśmy dusze nasze w czyste ubrać szaty, by zasiąść do wspólnego stołu, zastawionego przez naturę, a ukwieconego przez stęsknione za pięknem pokolenie ludzkie.

Piękno powinno być Niedzielą naszej duszy. To też i dzisiaj tu chodziło nam o taką chwilę, o to, co nazwał poeta, „próżnowaniem niedzielne”.





FERDYNAND RUSZCZYK
w roku 1911 w Bohdanowie



FERDYNAND RUSZCZYK
w roku 1911 w Bohdanowie

VIII.

WIECZÓR RAFAELA

Słowo wstępne na obchodzie 400-lecia śmierci Rafaela w Uniwersytecie Stefana Batorego w Wilnie w dniu 30 maja 1920 roku.

W życiu każdej istoty jest okres, na który składa się największe bogactwo, okres, w którym zaznaczona jest cała grupa późniejszych możliwości, okres, do którego jednostka ta wraca we wspomnieniu i utęsknieniu, okres, który każdy rok i każda wiosna przywołuje i zaklina, okres, którego pełni nic w późniejszym życiu nie zastąpi, — bo raz tylko dana jest Młodość. Jak jednostki poszczególne, tak też ludzkość cała miała zaranie swego żywota, opromienione niewygasłym blaskiem. Cokolwiek przeżywała później, motyw i odpowiedź tego odnajdujemy już w tej pierwszej czarownej ludów wiosnie.

Hellada i Roma...

W odstępach rytmicznych, jak na falach wracała do nich ludzkości tęsknota, wraca i dziś, jak z każdą wiosną wraca utęsknienie za pierwszą wiosną, młodocianą. Gdy nastąpił zmierzch Olimpu przez długi zmrok wieków średnich ludzkość, wpatrzona wgląd dręczących wewnętrznych zagadek, w poczuciu win swoich, niemożliwych do odkupienia, odeszła od lazuru mórz i jasności brzegów w ciemnię podziemi, lub w cieśnię murów... Lecz fala wzbierała i na jej skrzącym się szczycie ludzkość zrzuciła wreszcie z siebie pokutniczy habit średniowiecza i obejrzawszy wkrąg świat Boży, uznała, że jest piękny. I wdziała złotą opaskę życia i wdziała na siebie szatę godową.

Wśród rumowisk świata Antyku na tejże glebie italskiej, a w obliczu jedynie niezmiennego morza spadkobiercy kraju gro-



dów marmurowych stają w podziw i przerażeniu, iż była Troja i była Roma... i z dreszczem nanowo budzącego się życia, w niewygasłej radości istnienia ogłaszają, przywracają dawne, nigdy nieprzedawnione prawa Życia i Piękna.

Rinascimento.

Miną wieki i jeśli ludzkość znowu zapomni o krainach młodości, to kiedyś znowu powróci do tych relikwii, zetrze z nich kurz, zedrze powłokę czasu i wpatrywać się będzie w oblicze, w uśmiech obezwładnionej a tryumfującej bogini Milońskiej...

Nawroty wiosny...

Jakżeż nam, cośmy z wiosną każdą obchodzić chętni pamiątkę naszego wyzwolenia, to Odrodzenie jest bliskie, nam, którzy dziś przychodzimy jeszcze wśród pomruków burzy radości i łaknący do krynic naszego ducha. I jak z narodu naszego trzech wyszło Przywódców, a naród nie nazwiska ich wymienia, lecz po imieniu nazywa, jak przystało królom Ducha: „Adam, Juljusz, Zygmunt”, tak ludzkość, w swojej pielgrzymce ku wiecznie lśniącej nad ziemią gwiazdzie Piękna, trzech obrała mocarzy o archanielskim brzmieniu imion, a dzierżących, jako pochodnie, ogniste miecze Sztuki.

RAFAEL — LEONARDO — MICHAŁ ANIOŁ.

Jedyny Trzech Króli pochod.

A byli ci bogowie tak różni, jak dary, które nieśli. Obok mirry kadzidło, obok kadzidła — złoto. Obok bieli mędrca proroka, demoniczny niepokój w oczach drugiego i słodycz niewieściego niemal oblicza trzeciego. Jego dziś święto, święto życia, co było tylko młodością. Na wiosnę roku 1520 w kwietniu w Wielki Piątek, w dniu, który mu też był rocznicą urodzin, zamknął na zawsze powieki w kwiecie wieku, bo trzydziestosześcioletni zaledwie młodzian, padła na poduszki młoda głowa, opromieniona blaskiem sławy i podziwu współczesnych. Jego imię, imię powtarzane bez przymiotnika, bez wskazania ojczyzny, krótkie imię, jakie każdy mógł być na chrzcie otrzymać, elektryzowało w przeciągu wieków rzesze wszelkich stref naszego globu.

W konstelacji, której na imię „Italja”, zgasła gwiazda, jedna



z najwspanialszych, a małe Urbino utraciło syna, który tę miejscinę, to „urbino” wpisał w księgę dziejów świata.

Odtąd minęły cztery stulecia i, jak falista sylweta wzgórz Umbryjskich, podnosiła się i opadała linja stosunku ludzkości do tego zjawiska. A jednak dzisiaj, wśród brutalności lat wojny, wbrew przysłowiu o muzach milknących, we wszystkich krajach, w miejscach, gdzie istnieje kult dla Piękna, zapalano ognie obchodów na cześć tego Patrona — Symbolu.

Ludzkość widziała długo w Rafaelu urzeczywistnienie swego ideału. Oto był wybraniec losu, oto człowiek harmonji, oto geniusz. Co było przed nim, było tylko wstępem do niego, było prerafaelityzmem. On był uwieńczeniem.

Ale jeżeli ludzkość była niesprawiedliwa i nawet względem tylu innych, to jeszcze większą niesprawiedliwość popełniła względem dawnego bożyszcza, odwracając się w nowszych czasach od jego objawień. Jeżeli chciano kiedyś za pomocą matematycznych obliczeń, zapomocą przykładania schematów wyczytać tajemnicę harmonji jego kompozycji, to potem widziano w nich tylko sztuczność, skomplikowanie. A przecież pozostanie wiecznem, nie mówiąc o tylu innych arcydziełach, to, które ludzkość słusznie zaliczała i zalicza do największych skarbów naszej planety — obraz—wizja z którego patrzą na nas dwie pary oczu o mistycznej głębi i na którym płonie rumieniec dziewiczości, co każe milczeć i schylać głowę.

Niejeden chyba ze zwiedzających galerję drezdeńską, gdy ma przestąpić próg sali, gdzie znajduje się umieszczony jeden jedyny obraz Madonny Sykstyńskiej, wstrzymuje się przez chwilę w obawie rozczarowania, bo zbyt dużo o nim słyszał, bo doszła go żywa tradycja kultu dla tego obrazu. A jednak wrażenie jest takie, że chciałoby się w niemym pozostać podziwie i *banalne, niepotrzebne słowa ludzi obok tak rażą.*

Z ust bardziej powołanych usłyszą państwo analizę Rafaelowej twórczości. Ja chciałem wskazać tylko godzinę i stronę nad widnokretem, skąd się tęcza ukazała.

Wspomnienie staje się widzeniem, fatamorganą... *A któryż prawdziwy?*



Który żywy? Czy tamten na marach, czy ten w legendzie i wyobraźni ludzkiej?

Dwojaki dziś nasz obchód.

Wspominamy godzinę zgaśnięcia pierwszego i przebiegamy okiem cztery wieki gwiazdzistego szlaku, jaki ten meteor na firmamencie ludzkości zostawił.

Spragnieni znowu przestworza i słońca, wznosząc się na nowej fali, dostrzegamy na widnokręgu *trzy szczyty: jeden, niebotyczny, uwieńczony koroną chmur i błyskawic, drugi — wulkan z ognistym pióropuszem, trzeci — łagodny w liniach, pogodny, skąpany w ciepłe słońca.*

W naszej dobie szamotań i walk, w czasach tryumfów, lub wątpliwości i udręczeń pociągają nas może dwa tamte szczyty, ale wpatrzmy się przez chwilę w tę wizję złotą, z którą ludzkość była związała sen swój o Pięknie i o możliwym Szczęściu.



IX.

O NIEWIDZIALNYCH BOGACTWACH

(Odczyt wygłoszony 20 listopada 1920 roku, po odzyskaniu Wilna przez wojska
Generała Żeligowskiego).

Istnieje bajka o chłopcu wiejskim, który zgoła odmienny był od reszty chłopców — rówieśników. Gdy wieczorem wracał z pola, siadał na pagórku, patrzył na słońce zachodzące, lub gdzieś daleko w przestrzeń. Tak przesiadywał godzinami. Lubił samotny chodzić po lesie i jakieś tajemne z drzewami prowadzić rozhowory. Tymczasem inni chłopcy cieszyli się najbardziej, gdy mogli spiłować jakiś pień i zawieźć do domu na opał. Gdy zapadła noc i na niebie iskrzyły się gwiazdy, ludzie mawiali, że „pokazuje na mróz”, a tymczasem nasz Jurek, dziwaczny Jurek, marzyciel, jak go nazywano, nie o mrozie myślał i nie o kartoflach, które mogły pomarznąć, — siedział wpatrzony w głębię nieba, jak gdyby chciał gwiazdy zliczyć. Śmieli się z niego wieśniacy, a już najwięcej kpiono, gdy doszedł do wieku, ożenił się i dom założył. A on choć biedny, czuł się szczęśliwym i mówił — że „jest władcą wielkiego niewidzialnego królestwa, którego mu nikt nie odbierze”. Taki był Jurek — marzyciel.

Śmieli się z niego ludziska, ale możeby jeszcze bardziej się śmieli, gdyby ich tak kto zapytał, czy też ten dziwak Jurek już całkiem nie ma słuszności, czy rzeczywiście biedniejszy jest od innych i czy nie warto może rozpytać się go o to królestwo, którego nikt dostrzec nie może.

Panowie! Może właśnie niedawne przeżycia nasze w ostatnich miesiącach nasunęły niejednemu z nas myśl, że z miastem rodzinnym, z krajem ojczystym wiąże nas najbardziej nie dobrobyt, nie

wygoda i przyzwyczajenie, ale to, co jest najmniej uchwytne i realne, co się nie daje ani przetopić na korzyści materialne, ani nawet ująć w słowa. Niejednemu z uchodźców działa się tam gdzieś może nieźle. Oderwany od zwykłej pracy, którą był przeciążony, otoczony warunkami życia nieraz lepszymi, niż je miał tu u siebie, — fizycznie może wypoczął, przyszedł do siebie pomimo udręki moralnej z powodu wstrząśnień, jakie przechodził kraj. A jednak coś nie dawało spokoju. Budziła się, nie odstępowała tęsknota. I dziwne—wspominało się najczęściej to, do czego dawniej nie przywiązywało się wagi, jakieś drobiazgi, rzeczy nieistotne, a gdy się te ukryte wspomnienia osobiste budziły, czuło się, że tego nikomu się nie wytłumaczy, że inni nic z tego nie zrozumieją. A gdy się wróciło do stron rodzinnych, do rodzinnego miasta, *wtedy już się wiedziało, że jest tu coś, czego nazwać nie można, co nawet pokazać trudno, a co nas najbardziej raduje.*

O tych skarbach ukrytych, o tych niewidzialnych bogactwach pragnę dziś mówić.

Czy to nie dziwne? Sześć i pół lat wojny zniszczyło nasz kraj. Doprowadziło wsie i miasta do nędzy, nie mówiąc już o hekatombach żyć ludzkich, o tych wszystkich istnieniach, fizycznie lub moralnie skaleczonych. A my tymczasem chcemy tu mówić—o bogactwach, jak gdyby nam skarbów przybyło, jak gdybyśmy się stali bogatsi.... Bo też istotnie może nam coś przybyło? *Przybyła nam świadomość, żeśmy coś — bardzo kochali. I przybyło nam świadomości, że coś bardzo ukochać należy.*

A tem jest piękno rodzime.

Ceną wielkich przeżyć ogólnych i osobistych doszliśmy do tego, że dziś trochę lepiej wiemy, jak hojnie nas Opatrzność wyposażyła na drogę życiową, że wiemy, ile największych wartości się nie doceniało, nie wiedziało o nich.

Są to wartości, które dziecko lepiej ocenia, niż dorośli. Przyjrzyjmy się dziecku.

Dziecko wstępuje w życie spragnione bajki i krasy. Stwarza ono sobie ciągle fantastyczny nieistniejący świat i w świecie tym żyje. Z najlichszych kawałków układa jakieś zabawki, które mają dla niego tajemnicze znaczenie i pociągają ku sobie. Człowiek do-

rosły wysila się, pracuje, by zaspokoić potrzeby życia. Dziecko, wolne jeszcze od trosk, wkłada swoją młodą, niespożytą energję, *by otoczyć siebie jakimś swoim, niewidzialnym dla innych światem.*

Skąd to? Jest to wrodzony dziecku, bezinteresowny pociąg do Piękna. Ono wzamian nie żąda niczego. Ono tylko chce, żeby było — ładnie. A może ktoś je nauczył tego odczuwania piękna? Tak — jest jedna taka mistrzyni. Mistrzynią tą jest miłość. Miłość matczyna. Bo dziecko jeszcze niemowlęciem styka się z pierwszym utworem sztuki, mianowicie — z *kołysanką*. Jest to najlepszym dowodem, że pierwszym warunkiem tworzenia dzieła piękna jest — wielkie miłowanie.

A czegoż potrzeba, by to piękno odczuwać, by te skarby ukryte odnaleźć, by te bogactwa niewidzialne ujrzeć?

Ażeby przez okno domu naszego weszło jaknajwięcej światła, potrzeba, by *szkło szyb było jasne, czyste*. Na to, by piękno dochodziło do naszej świadomości trzeba, żebyśmy dawali mu się szczerze, z prostotą.

I jeszcze trzeba — *u w a g i.*

(Tu następuje rzutowanie kilkudziesięciu przeźroczy z fotografii J. Bułhaka z jego wędrówek po kraju i po Wilnie).

Tak więc, zawdzięczając soczewce aparatu w ręku człowieka, wpatzonego w cuda natury lub w dzieła sztuki ludzkiej, dotarliśmy, jak za pomocą wytrycha — do ukrytych skarbów, do naszych — *bogactw niewidzialnych.*



X.

PRZEMÓWIENIE

na uczcie wigilijnej ze studentami Wydziału Sztuk Pięknych
w dniu 23 grudnia 1920 roku w Wilnie w Murach Bernardyńskich.

O negdaj wielu z nas tu obecnych brało udział w uroczystości, poświęconej pamięci Tomasza Zana, w dniu Jego imienin. Jutro jest dzień Adama. Tak, między jedną a drugą datą wypadła dzisiejsza nasza wieczerza. Nie jest to przypadek, a raczej — przypadek wymowny. Imiona te i kilka jeszcze pokrewnych *tworzą tę konstelację, pod którą przechodzi nasze życie*. Ukryte jej promienie przenikają je świadomie lub nieświadomie — odczuwamy to wszyscy. W czym urok tych ludzi, którym tyle już tomów poświęcono, a których treści nie zdołano wyczerpać? Dlaczego tak nas fascynują ci, których początki życia — tu w tych murach — takie przecież były skromne i skromny zakres działania?

Słyszeliśmy onegdaj określenie, które może najlepiej ujmuje istotę.

Czarem tamtego pokolenia, tamtych ludzi była ich *prostota*.

Proszę Państwa! Jeżeli myślimy o Wilnie, jeśli podziwiamy jego piękno, staramy się uchwycić cechy jego architektury — czy nie stanowi o jego odrębności *ta jakaś wielka linja, ta bezpośredniość dawania się* ludzi tutejszych różnych pokoleń, różnych wieków? I może w tem jest ten *spiritus loci*, o którym dziś wspominano?...

Oby to coś, czego słowami ująć nie możemy, a co określamy, zapożyczając termin z dziedziny muzyki — oby ten *ton* był górującą nutą życia nas wszystkich.

XI.

PRZEMÓWIENIE

na obchodzie Powstania Styczniowego
w dniu 23 stycznia 1921 roku w Wilnie.

Ludzkość od zamierzchłych wieków nie zadawała się podziałem czasu według biegu i obrotu ciał niebieskich. Łączyła z datami własne przeżycia, wspomnienia wypadków i ludzi. Tak kościół uświęcił imionami męczenników i wyznawców dni roku. Narody utrwały momenty walk i zwycięstw, rocznice naprzemian smutku i radości.

Nasz naród nie stanowi wyjątku. Wie, co dlań znaczy data trzeciego maja, wiemy i pamiętać tu będziemy, co oznacza dzień 19 kwietnia, 9 października, 29 listopada, wreszcie data dzisiejsza.

Jak z czasem, podobnie jest też z miejscem. Tak się złożyło życie narodu w przeciągu półtora wieku, że znaczymy miejsca wspomnień — krzyżami. Przeżegnaliśmy dzisiaj znakiem krzyża tu, na Łukiszkach, miejsce udręki, Golgotę naszą, a drugie tam — na szczycie góry. Oprawcy narodu wbrew zamierzeniom swoim stali się narzędziem wiekuistej przezornej mądrości dziejów, sami bezwiednie się przyczynili, by na tej Górze, w tem sercu miasta, urósł symbol sprawiedliwości i niezłomnego Ducha Narodu. Wykwitły z krwi męczeńskiej, ścięty mieczem drugiego siepacza, Krzyż się odrodził i z wzgórza tego rozpościera ramiona, błogosławiąc krajowi, zagadkowemu dla obcych, a niezastąpionemu niczem dla swoich.

Jest w dziejach Wilna coś niezbadanego, nawet w okolicznościach towarzyszących, pozornie przypadkowych, coś mistycznego. Że wskażę na dzisiejszą aurę, po ostatnich dniach rozszalałej

zawieruchy zadusznych akordów—dziś zaciszną i kojącą. I jeszcze jedno stało się w dniu dzisiejszym. Rzesze, co obchodziły Drogę Pamiątek, dały jeszcze jeden dowód, że Wilno jest tym czułym instrumentem, któremu struny można było wydrzeć i milczenie narzucić, lecz na który dość struny naciągnąć, by odczuwało się dźwięk dawny, pełny i czysty. *Takim jest ten lud, taką była wiara jego i wierność. Na tej opoce budujemy.* Wierzmy w ten lud i dajmy mu, czego instynkt jego łaknie, aby nam echem zgodnym odpowiedział i aby duch, jaki się w nim po dzień dzisiejszy—mimo pokus — zachował, pozostał niezmiennym na wieki.



XII.

WRAŻENIA PARYSKIE

odczyt wygłoszony w dniu 1 lipca 1921 roku w Sali Śniadeckich U. S. B.

Gdy po dłuższej przerwie staję tu przed Państwem, czuję się jak podróżnik, wracający z wyprawy, który schodzi ze statku na ląd i wita na brzegu ojczystym znajome twarze najbliższych. I, jak ów podróżnik, odczuwam potrzebę opowiedzenia wrażeń, a to tembardziej, że podróż odbyła się nie w celu prywatnym, ale w związku ze Sprawą*. Mimo uroczego nastroju sali pragnąłbym spowiedzi swej nadać formę pogadanki, by nie czuć się skrzepowanym w słowie, jak na recepcji lub wywiadzie. Znamy Zachód wszyscy z opisów lub ze wspomnień podróży, nie chodzi więc o nowe uogólnienia. Najbardziej charakteryzują szczegóły, epizody, drobiazgi życia codziennego. Pragnę dać szereg ilustracji, mówić jakby w małym gronie osób bliskich, zgromadzonych wokoło stołu przy lampie.

Gdym za Zbąszyniem mijał granicę naszą i w pustym prawie wagonie — był pierwszy dzień Wielkiejnocy — mógł wyciągnąć swobodnie nogi, gdy za lustrzaną szybą przelatywały okolice bez śladów wojny, fabryki, stacje pełne wagonów i lokomotyw,—wydawało mi się to snem. Niemcy pracują z wytężeniem wszystkich sił i o tem pamiętać nam należy. Przy bliższem wejrzeniu i tam wprawdzie widzi się względną drożyznę, braki, ale po za tem znać, że na terytorjum niemieckiem wojna się toczyła. A wszędzie praca wre... Inaczej jest w Belgji. Wprawdzie i tam przemysł już

* Ruszczyć pojechał do Paryża w charakterze delegata Zrzeszenia Artystów Polskich.

uruchomiony, w drugi dzień świąt dymiły wszystkie kominy fabryczne, ale co krok spotyka się budynek zniszczony, a stacje kolejowe — jak nasze.

Natomiast północna Francja — ta najbardziej przypomina nasze przeżycia. Z pewną tylko różnicą. U nas po spalonym, najczęściej drewnianym domu zostają tylko kominy i te się wkrótce zapadają, wszystko porasta trawą i już nie widać śladu domostwa. Tam zaś po murowanych osadach i miastach sterczą ku górze, jak palce, wyszczerbione, zrujnowane mury — długowieczny pomnik narodowego gniewu. Pozostawał mi na długo widok cmentarza wojennego, na który przez bramę wchodziła czarno ubrana pani, oparta o ramię syna—jeszcze żołnierza. To jest obraz Francji. Francja straciła milion sześćset tysięcy swych synów. Nigdzie nie widziałem tylu osób w żałobie. Zdarzało się w Paryżu, gdym gdzieś czekał na tramwaj, że schodziła się grupa osób sobie obcych i wszystkie w żałobie. Ale ból jest głęboko ukryty. A obok tych ofiar i tam we Francji — obok paskarzy, *profiteurs de la guerre*, obok nowobogackich wytworzyła się kategoria — *nouveaux-pauvres*. I trzeba podziwiać lojalność Francuzów: niema rodziny, zwłaszcza na prowincji, któraby nie straciła części lub całej swej fortuny, umieszczonej w papierach rosyjskich, a pomimo to Francja do ostatniego czasu utrzymywała emigrantów rosyjskich.

Z wrażeń paryskich jedno dominuje nad wszystkimi — jest to ułatwienie życia. Wprawdzie i tam ceny wyższe, niż przed wojną a wobec wahania waluty naszej nie sposób przerachowywać je na marki. Ale nie o cenach chcę mówić. Pobyt w Paryżu nawet przy wytężonej pracy jest wytchnieniem dzięki ładowi, jaki w nim panuje—wskutek *nie przeszkadzania sobie wzajemnie*. Jak ulica jest nie po to, by ludzie padali sobie w objęcia, lecz by się wymijali, nie tamując ruchu, podobnie są tam na każdym kroku rzeczy proste, które jednak zadziwiają. W kioskach lub przed sklepikami leżą gazety, a na nich—pieniądze. Gdy sprzedawca jest zajęty w głębi sklepu, bierze się pismo i kładzie należność. Czasem zbiera się znaczniejsza suma. I nikt tego nie rusza. W otwartych korytarzach hoteli, gdzie najczęściej niema portjera, wystawia się odzież i obuwie do czyszczenia.

Tak, jak przed wojną. Przyjezdny przeciera sobie oczy.

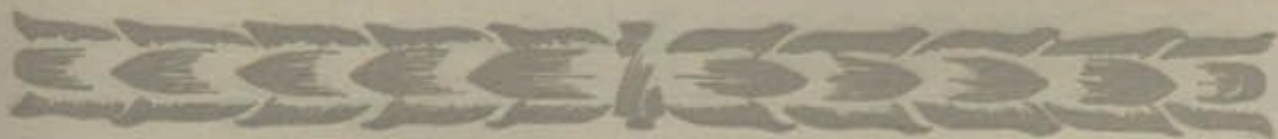
Pozostała ta dawna obowiązkowość, ambicja nie tylko osobista, lecz także o swój zakład, o swój warsztat. Gdym raz w sklepie, gdzie zwykle kupowałem gazety, nie znalazł numeru jednego z pism, sprzedający, młody człowiek, zapytał, czy mam czas. A kiedym powiedział, że mi nie pilno—skoczył na rower i wkrótce przywiózł mi żądany numer. Innym razem, kiedy kupowałem kwiaty i po zapłaceniu już odchodziłem, właścicielka zakładu ogrodniczego dogoniła mnie i, podając jeszcze dwie róże, dorzuciła, że „w tem miejscu zdaje się jeszcze brakuje”... i nie żądała nawet dopłaty.

A że jest ta ambicja, więc *jest do czego przemówić*. Zaraz po przyjeździe do Paryża w gmachu wystawowym zastałem prace w pełnym biegu. Stolarze i tapicerzy zajęci byli przeróbkami podług przesłanych im szkiców. Nie byłem zadowolony ze sposobu ich wykonania w pewnych szczegółach. Gdym zwrócił im uwagę, odrzekli, że tak zawsze dla wszystkich wykonują. Na to im odpowiedziałem: „Tak, panowie robicie to cztery razy do roku, ale ja — raz na sto lat”. I tem ich wziąłem. Nazajutrz sami mi pokazali przeróbki i spytali, czym zadowolony?

Szóstego dnia pobytu w Paryżu, kiedym wychodził ze swego hotelu, właścicielka zatrzymała mnie zapytaniem, czy długo jeszcze zabawię. Przyzwyczajony do tego, że hotele nasze wolą częstsze zmiany gości, odpowiedziałem, że, niestety, jeszcze zostaję. Na to ona: „Ach, jak to dobrze, bo od przyszłego czwartku za dwa tygodnie odbędzie się u nas uroczystość rodzinna — pierwsza komunja naszej córeczki i pana prosimy”. Byłem na tej uroczystości, pełnej nastroju, skromne mieszkanie było przeistoczone w ogród kwitnący i wszyscy goście hotelowi obecni. A przy odjeździe otrzymałem z rąk matki obrazek z wydrukowaną datą i imieniem małej komuniantki.

I czy można się dziwić, że tych ludzi żegna się jak bliskich, a Paryż — jakgdyby był miastem rodzinnem?...

Cudzoziemcy przeważnie nie zagłębiają się w życie prawdziwe Paryża. Może się ono przed nimi zamyka?... Ale też przybysze zadawalniają się utartymi szlakami, przeznaczonemi dla nich:



bulwarami, restauracjami, życiem nocnem. Nie widzą wcale tych domów wielopiętrowych, ciemnych już o godzinie 10-tej wieczorem, bo francuz wstaje o szóstej rano.

Życie francuskie widzimy tylko w jakimś wypaczonym lustrze. Z literatury wagonowej znamy tylko jego karykaturę.

Dotyczy to w pierwszym rzędzie kobiety francuskiej. Nie znamy jej, mylnie ją sobie wyobrażamy. Nie wiemy, że jest bezgranicznie oddana towarzyszowi życia, mężczyźnie; dziewczyna — kochankowi swemu, żona — mężowi. Kobieta francuska żyje życiem drogiego jej mężczyzny, jego sprawami, interesami. Pomaga mu i pracuje. Wobec niemożliwości dla niezamożnej dziś inteligencji utrzymywania służby domowej, pani, która wieczorem figuruje w wytwornym towarzystwie, od rana pracuje w swem zaciszu domowym. *Oto dlaczego wspomina się tę tak uroczą i powabną paryżankę — przedewszystkiem z głębokim szacunkiem.* Oczywiście wszędzie zdarzają się konflikty, dramaty, spotyka się egoistów lub typy zwyrodniałe, wszędzie ludzie są ludźmi tylko, ale podkreślić należy, że inne jest życie francuskie i inne są kobiety francuskie, niż możnaby było wnioskować z urywkowych wzmianek gazetarskich. Prasa donosi tylko o zajściach drastycznych, o skandalach. W tem jednostronnem oświeceniu jak inaczej wygląda — na przykład — stosunek do obrzędów religijnych. Wiemy wszyscy o rozdziale we Francji pomiędzy państwem a Kościołem. Wiemy, że są tam wierzący i niewierzący. Ale wszystkich obowiązuje to, co francuzi nazywają „l'urbanité”, jakaś kurtuazja społeczna. Wprost okien mego hotelu, w domu, skąd miał wyruszyć kondukt pogrzebowy, urządzono w bramie zwyczajem francuskim rodzaj kapliczki, w której ustawiono trumnę. Obserwowałem przechodniów. Żaden nie minął tego miejsca bez wykazania uwagi przez zdjęcie kapelusza, wielu się zęgnęło.

Gdy odwiedzał wystawę polską Prezydent Republiki p. Millerand, opuścił ją przez boczne wejście. Musiał przechodzić przez ogródek, by się dostać na ulicę, gdzie stały samochody jego i świty przybocznej. Tłum na ulicy rozstał się, czekał, aż Prezydent doszedł do swego wozu i wszyscy stali bez kapeluszy. A przecież przechodził — pan w cywilnem ubraniu i w meloniku! Wczoraj

p. Millerand był jednym z działaczy politycznych, zwalczanym przez opozycję, jutro może wróci do życia prywatnego, do swego fachu lub przedsiębiorstwa. Ale dzisiaj — reprezentuje Francję. Objawy te nie świadczą o niczem innem, jak tylko—o *szacunku do siebie*. A przypomnijmy, jak u nas zachowują się niektórzy względem osób stojących na czele Polski lub względem jej przedstawicieli zagranicą. W tem właśnie różnica — pomiędzy *Wschodem za nami, a Zachodem przed nami*. Z uśmiechem wspominałem, jak szkoła rosyjska od wstępnej klasy kładła nam do ucha pojęcie o „gniłom zapadzie”. Niema wprawdzie u nas nihilizmu, ale jest jakaś nonszalancja, mówiąc drastycznie — niechlujstwo.

Różnice stawały się zwłaszcza widoczne, kiedym chodził po wystawie z krytykiem francuskim i z polskim. Większości francuzów nazwiska artystów naszych, trudne do wymawiania, mówią tyle, co nam jakieś japońskie. A jednak czuło się, że francuz, wchodzący na tę wystawę, przystępuje do niej z szacunkiem, z chęcią informowania się, bo sam pracując dużo, przypuszcza, że pracują i inni, sam posiadając wiedzę w swoim fachu, traktuje z szacunkiem kompetencję kogoś innego. Poznałem literata — krytyka, blisko stojącego do polityki. Po dwukrotnych spotkaniach w towarzystwie prosił mię o zapoznanie go z wystawą. Spędziliśmy tam parę godzin, a następnie prosił o udzielenie mu jeszcze jednego przedpołudnia. A że stosunek jego do wystawy i sztuki naszej nie był powierzchowny, o tem świadczyło zadane mi pytanie. Zauważył z przytaczanych dat, że tylu naszych artystów umarło w młodym wieku (Grotger, Podkowiński, Maksymiljan Gieryski, Wyspiański). „Czy nie tłumaczy się to tem”, zapytał, „że artyści wasi w szczególnie trudnych pracują warunkach”?

Jakże inaczej zachowywali się korespondenci naszych pism przy zwiedzaniu wystawy, wymachując laseczką i w sprawozdaniach swoich klepiąc sztukę polską po ramieniu. Cechą naszych jest brak entuzjazmu. Niektórzy z rodaków, osiadłych w Paryżu, robili na mnie wrażenie termometrów, do których dostało się trochę powietrza. Rtęć wskutek tej odrobiny pustej nie idzie ani w górę, ani w dół. Pokazuje 80 stopni — i nie kipi.

Tu wspomnieć muszę o kolonji naszej paryskiej. Poznałem



tam ludzi wybitnych, miałem zadowolenie ujrzenia po latach niektórych moich uczniów, dziś poważnych artystów, z którymi pracować i na których polegać mogłem. Ale po za tem życie kolonii naszej zbyt często, niestety, przypomina słowa Mickiewicza o „pocieńczych swarach”. Niektórych rodaków wojna zaskoczyła, musieli borykać się z losem w ciężkich warunkach, i dziś, oderwani od pnia macierzystego, nie biorący udziału w jego przeżyciach, są jak liście, co z jednego brzegu spadły, a do drugiego nie dopłynęły. *Jest smutno, że tego cudnego Paryża, tej ożywczej krynicy używają jedynie do prania — swojej bielizny.* Nie przyswoili sobie, nie uchwycili sensu Paryża. I jeżeli stamtąd dochodzą nas echa tak opaczne nawet w sprawach politycznych, to niemało winno tu kawiarniane życie, skąd wielu z naszych czerpie całą swą wiedzę i zasób wiadomości.

Od tła tak mozaikowego dziwnie odbija świetlana postać człowieka, którego wszyscy państwo znają — Władysława Mickiewicza. Widzieliście go w Wilnie, gdy jako pierwszy profesor honorowy naszego uniwersytetu szedł w pamiętnym pochodzie, słyszeliście go, gdy w refektarzu Bernardyńskim mówił o swoim Ojcu. Kto doznał szczęścia zbliżenia się do tej rodziny, kto w jeden z poniedziałków dzwonił do tego mieszkania na trzecim piętrze przy uliczce starego Paryża, wie, że jest się tam jakby u kogoś ze znajomych w Wilnie lub Nowogrodzku. Byłem świadkiem, jaki urok wywiera na Francuzach ten starzec o ubielonej głowie, a o młodzieńczej werwie. Po uczcie, której nadawał ton, Francuzi pisali, podnosząc jego wytworność wysławiania się, wytworność ducha epoki dawno minionej. Ale Władysława Mickiewicza poznaje się właściwie dopiero, gdy się go słucha wypowiadającego się w szczupłym gronie. Pamiętam wieczór — było nas trzech — wspominał podróże swe na Wschód, do Grecji, do Włoch. Mówił o tem, jak powstała myśl wmurowania tablicy na domu, gdzie mieszkał w Rzymie Adam Mickiewicz, jak rada miejska, złożona z partyj, wzajemnie zwalczających siebie, jednomyślnie poparła projekt. Trzeba wiedzieć, że Włosi są bardzo wstrzemięźliwi co do takich uchwał, inaczej musieliby na każdym domu umieszczać po kilka tablic, bo któż z ludzi wybitnych świata nie był w Rzy-



mie. A jeszcze i dlatego, że do dziś dnia umieszczany napis zaczyna się od słów: „*Senatus Populusque Romanus*”... Spytałem Władysława Mickiewicza, czy często bywał we Włoszech. „Często, odrzekł, ale ostatnim razem, gdym był, było mi smutno. Ci, kogom był poznał, ci co mnie oprowadzali, *stali już na placach w bronzie*”...

Powstaje pytanie, kto ma jeździć do Paryża i kiedy. Dziś wobec kosztów podróży i stanu naszej waluty zwłaszcza należy nad tem zastanawiać się. Otóż prawdziwy pożytek z pobytu w Paryżu może odnieść tylko ktoś w zawodzie swoim już dojrzały. Zdarza się że przyjeżdża początkujący artysta i po zwiedzeniu kilku wystaw, po poznaniu kilku nazwisk, odjeżdża, twierdząc, że „w gruncie rzeczy w tym Paryżu niema nic nadzwyczajnego”. By ułatwić przyjezdnym młodym siłom naukowym czy artystycznym zapoznanie się z tem, co dać może Paryż, powstać powinna polska poradnia naukowo-artystyczna. Projekt tem zaczyna już nabierać kształtów realnych. Jest nadzieja pozyskania przez Rząd nasz willi wraz z ogrodem jednego z rodaków, osiadłych w Paryżu, gdzie dałoby się urządzić pracownię i pokoje dla przyjezdnym stypendystów.

Czegokolwiek w Paryżu się dotknąć, jest to zawsze „*une mer à boire*”. Stoi się na brzegu wobec morza. Nie mówiąc już o Luwrze, który stanowi całą dzielnicę, o paru dziesiątkach innych muzeów, zaznaczę, że w czasie, kiedy odbyła się nasza wystawa, otwarte były *trzy salony i pięćdziesiąt pięć innych wystaw*, w tej liczbie takie, jak wystawa Holenderska z przywiezionymi z Holandji arcydziełami wiecznie żywych Rembrandta, Franza Halsa, Van der Meera i innych. Dalej wystawa Ingres’a, wreszcie wystawa wodza modernistów — Picasso. Oprócz koncertów, niezliczonych teatrzyków mniejszych i kinematografów, samych teatrów większych i widowisk ogłasza się codziennie na ostatniej stronnicy pism *przeszło sześćdziesiąt*.

Tak jest ze sztuką, tak jest z przeszłością Paryża, jeżeli się ją chce badać, i podobnie jest z jego życiem bieżącym i z dziedziną mody, w której Paryż króluje wszechwładnie. W miarę, jak się człowiek zagłębia w to wszystko, widzi, że wciąż jest tylko — na



początku. Opowiadano mi charakterystyczny fakt. Wybitny malarz, niedawno zgasły, Władysław Ślewiński, zwiedzał przed laty z kimś Luwr. W jednej z sal zdjął kapelusz i powiedział „pokłon mistrzom, ale ich nie rozumiem”. Wkrótce potem zaczął kopjować jeden z ornatów starej szkoły i gdy się na tem jednym dłużej zatrzymał, po pewnym czasie oświadczył: „*teraz zaczynam rozumieć*”.

Z momentów przeżytych w Paryżu wspominam rocznicę Napoleonowską. W wigilję odbyło się w Notre Dame uroczyste nabożeństwo. Starałem się o kartę wstępu przez Komitet i przez naszą legację — nadaremnie. Bilety były rozchwywane. Udałem się jednak o oznaczonej godzinie na plac przed Katedrą. Stały zwarte tłumy, które powstrzymywała policja. Zwróciłem się do jednego z członków Komitetu. Napróżno. Wówczas nadmieniłem, że przyjechałem z Polski, gdzie w tej chwili również odbywają się obchody, poświęcone pamięci Napoleona i urządzone są wystawy Napoleońskie. Na to pan z Komitetu grzecznym ruchem otworzył mi przejście. Przepiękna była muzyka organów połączonych orkiestr i chórów, a dziwnie brzmiał werbel, wykonany przez oddział gwardji narodowej w kościele Notre Dame na cześć Napoleona.

Obok kultu dla wielkiego cesarza coraz bardziej pogłębia się kult Joanny d'Arc. Obie rocznice sąsiadują — 5 i 8 maja. Obok narodowej trykolory coraz częściej widzi się białoniebieskie z liljami barwy Dziewicy Orleańskiej. Ku jej uczczeniu stanął pierwszy pomnik w odzyskanym Strasburgu. Dzieje chciały, by symbolem Francji, legendą jej historii, była delikatna postać dziewczyny, pełnej entuzjazmu i poświęcenia. I jeżeli w tej wojnie Francja tak świetnie zdała egzamin, jeżeli nawet walki wewnętrzne, partyjne, nie zdołały osłabić jej ducha, to mocy jej szukać należy w tej płomiennej miłości do Ojczyzny.

Paryżanin, spotykając prawie na każdym placu, przy skrzyżowaniu ulic pomnik któregoś z wielkich wodzów, poetów czy wynalazców, identyfikuje wszystkie zdobycze ducha ludzkiego z przeszłością Paryża i potworną wydaje mu się sama myśl, by temu Paryżowi coś mogło zagrażać. Jeden ze znawców ludu paryskiego, malując jego przywiązanie do rodzinnego miasta, powiedział, że latarnik paryski pieczołowiciej czyścić będzie swą latarnię

uliczną, niż by się obchodził z własnymi rzeczami. Mając przed swem oknem słup lampy elektrycznej przekonałem się, że w tym żarciu dużo jest dosłownej prawdy.

Z takim narodem nanowo łączą nas bliskie stosunki — sympatji i interesu politycznego. Jest w usposobieniu naszym, w dziejach jednych i drugich, w położeniu politycznem dużo analogij i jeden z wybitnych francuzów mówił mi, że chociaż brzmi to paradoksalnie, Polacy są im bliżsi, niż inne narody łacińskie. Warunki te są do wyzyskania. Polska ma dane, by we wschodniej części Europy zająć z czasem stanowisko takie, jakie Francja zajmuje na Zachodzie. Jednem z zadań doby obecnej jest nawiązanie nici z Zachodem, z Francją. Musimy dla rozwoju nauki i sztuki naszej rozstawić słupy i zaciągnąć druty, by uniknąć wyłączności — jak w ostatnich dziesiątkach lat — wpływów sąsiadujących z nami narodów.

I tu należy zdać sobie sprawę z ważności tego, co się nazywa propagandą Piękna. W Paryżu, na tej światowej giełdzie kultury, odbywa się współzawodnictwo wszystkich narodów. Zrozumiano wagę pewnych walorów, rzeczy nieważkich, niedocenianych przez system niemiecki. Temi walorami głównie operują tam nasi konkurenci i nasi wrogowie. Czy to bolszewicy, czy przedstawiciele dawnej Rosji nieustannie się przypominają Paryżowi, przez popularyzowanie sztuki rosyjskiej. Muzyka rosyjska wypiera wpływy niemieckiej. Balet rosyjski liczy sobie w Paryżu czternaście seansów, istnieje tam kabaret rosyjski (Moskiewska „Letuczaja mysz — La Chauve souris”) a poprostu zasypywany jest Paryż wydawnictwami o sztuce rosyjskiej. Ciekawe, skąd kapitały?... Zresztą Francja przychodzi z pomocą narodom w ich wysiłkach, zdążających do zamanifestowania w Paryżu odrębnych cech kultur poszczególnych, i przy francuskim Ministerstwie Oświecenia i Sztuk Pięknych powstała specjalna sekcja w tym celu „Service d'études et de renseignements”. Światowa centrala wiadomości o sztuce.

Wracam z wyprawy, która dobiega do końca. Zdaje się, żeśmy nie przegrali kampanji. Mówię to na zasadzie komunikatów obcych. Zachodzi ten dziwny wypadek, że „właśni korespondenci” starali się zmniejszyć powodzenie oręża sztuki polskiej. Sypaliśmy

szańce, a zostaliśmy ostrzelani—z tyłu. Gdy Wystawa Sztuki Polskiej, pierwsza wystawa polska w Paryżu odpowiedzialna, zyskała poklask, życzliwość, czasem nawet przyjaźń najlepszych Francuzów, gdy nazwiska naszych największych, jak Matejko, Michałowski, Wyspiański — dziś zdobyły obywatelstwo w Metropolii sztuki światowej i są pomimo obcego brzmienia na ustach Francuzów, gdy przewidujemy daleko idące sztuki tej manifestacje dla sprawy polskiej, — społeczeństwo własne padło ofiarą jakiejś mistyfikacji. Złą przysługę oddały sztuce polskiej niektóre pisma nasze, zwłaszcza jedno, które szczytne dzieła sztuki narodowej, powiedziałbym—regalja, wydobyte z muzeów naszych i przewiezione do Paryża—, potraktowało, wobec swego programu, ze zwykłą u nas nonszalancją. Niestety, nasi korespondenci zagraniczni natchnienia swoje i wiadomości czerpią przeważnie z filiżanek czarnej kawy i z żółci tego lub owego zawiedzionego w życiu rodaka. Nie chodzi oczywiście o pochwały, lecz o dobrą wolę i — ścisłość. Szkoda mi tego czytelnika polskiego, tak czujnego na podszepty naszych defetystów.

Tymczasem stały się dwa wydarzenia dużego znaczenia, po pierwsze — Wystawa w Paryżu ukazała się w bardzo ważnym dla nas momencie, zaraz po nawiązaniu bliższych stosunków pomiędzy Polską a Francją, podczas pobytu w Paryżu Naczelnika Państwa Polskiego. Wystawa ta była dla Francuzów dowodem naszej żywotności i wyrażali się o niej przede mną, że ma ona większe znaczenie polityczne, niżby się komu mogło zdawać. A dodać trzeba, że pomimo nieprawdopodobnych trudności technicznych i krótkiego czasu, wystawa otwarta została bez opóźnienia w oznaczonym z góry dniu. *Jest zawsze dobrze nie późnić się.*

Po drugie — Wystawa dowiodła, że umieliśmy utrwać w sztuce naszej nie tylko drogie nam tematy lub hasła, lecz że byliśmy wierni sztuce dla niej samej nawet w czasach najgorszych, że możemy się wykazać z nieprzerwanej tradycji sztuki — dobrej i tegiej.

Myśl przewodnia Wystawy Polskiej w Paryżu — zdanie sprawy z wiekowych wysiłków naszych w dziedzinie sztuki dla niej samej — co przedewszystkiem interesować może zagranicę — myśl ta przekonała Francuzów, pamiętających zawsze o wymaga-



niach zawodu artystycznego. I zdaje się, żeśmy pracowali nie bezskutecznie nad podniesieniem waleru sztuki polskiej zagranicą. Mówi się o dalszych możliwościach i mamy już zaproszenia do paru innych stolic zachodnich. Przypuszczam, że częstsze manifestacje sztuki naszej zagranicą — uskutecznione z uwagą, przez czynniki odpowiedzialne — przyczynią się nie tylko do rozgłoszenia imienia polskiego, ale wpłyną uzdrawiająco i na wewnętrzne nasze stosunki: pogłębią w naszych sferach artystycznych poczucie solidarności korporacyjnej i narodowej.

O tem, jak się Wystawa przedstawia, niech mówią Francuzi. Jako plon mamy przeszło trzydzieści długich artykułów, sto kilkanaście krótszych sprawozdań i wzmianek. Obecnie zaczynają się ukazywać recenzje w miesięcznikach oraz w ilustrowanych „revues” artystycznych. Odbicie, jakie wystawa znalazła w prasie i piśmiennictwie francuskim, pozostanie trwałym dokumentem. A sąd wypadł tak, że niepodobna go się wstydzić. Wydaje mi się, że każdy, który służył sprawie wystawy, powiedzieć może: „Feci, quod potui, faciant meliora potentes”.

Wkrótce po moim powrocie spadł na jeden z dziedzińców uniwersyteckich rój pszczół i osiadł na brzozie. A rój młodych pszczół, który skupia się przy naszej wszechnicy, wydaje mi się również dobrem omen.

Proszę Państwa — po śladach niewoli, po śladach fizycznych i moralnych, jakie pozostawiła wojna, musimy Ojczyznę naszą uzdrowić. W dziedzinach różnych są objawy, które krzyżują najlepsze dążenia, odbierają siły i tężyznę. Oto ozdrowieć mogą tylko środowiska, gdzie będą się skupiały *czystość intencji i solidarne wysiłki*. Niezbędna jest solidarność w pracy, solidarność korporacyjna, solidarne rozumienie godności narodowej.

Wśród wzmożonego przypływu zmaterializowania muszą wyłonić się wyspy — odporne i odporne. Jedną z takich wysp może być i może już nawet jest — nasze Wilno.

Wiemy jakie są jego tradycje, a tradycje obowiązują. A czem jest Wilno, wie się najlepiej, gdy się jest daleko. Po kilkumiesięcznej rozłące nabrało jeszcze głębszego znaczenia to popularne, a tak prawdziwe przysłowie: „Wszędzie dobrze, a w domu — najlepiej”.

XIII.

PRZEMÓWIENIE

podczas uczty na Sylwestra z młodzieżą Wydziału Sztuk Pięknych
w dniu 31 grudnia 1921 roku (w lokalu „Ziemi Wileńskiej”, ul. Mickiewicza 19).

Przy końcu roku święta Bożego Narodzenia są jakby bramą ukwieconą, przez którą człowiek pragnie przenieść w to niewiadome, czym jest Nowy Rok, tylko to, co było w roku ubiegłym dobre, czyste; — wszystko, co było mniejsze, marne, pragnie pozostawić za sobą.

Jesteśmy w tem szczęśliwym położeniu, że ostatnie dni przed świętami dały nam filtr dla naszych przeżyć. W ów wieczór pamiętny, o którym wspomniał p. Widawski — mogliśmy przy zetknięciu z delegatami z Krakowa, Lwowa i Warszawy stwierdzić, co posiadamy, co jest nasze. *Sam osobiście mogę powiedzieć, że przeżyłem owego wieczoru chwilę szczęścia.* Bo proszę sobie uprzytomnić. Kiedyś, przed laty wyszło się na pole o glebie dobrej, ale zapuszczonej, na zachwaszczony ugor. Wierzyło się w tę ziemię i orało się to pole wzdłuż i wszerz, pomimo aury najmniej sprzyjającej. Nadszedł potem rok, gdy do współpracy mógł stanąć cały zespół. *I oto owego wieczoru było mi tak, jakgdybym po zimie, po słoście, ujrzał na tem polu, na którem się w niepogodę siało, młodą, gęstą, zieloną ruń.*

Wspominając pracę tych ostatnich lat, muszę przede wszystkim zaznaczyć, że wyniki zawdzięcza się temu zrozumieniu ze strony moich współtowarzyszy pracy, które mogę nazwać *braterskiem*. Dziś Państwo chyba wszyscy rozumieją, dlaczego dla Wilna, dla naszego Wydziału starałem się pozyskać właśnie tych kolegów.

A myśląc o Was, o młodzieży naszej, mogę z ukontentowa-

niem stwierdzić, że jest w niej pierwiastek, który w pracy dla sztuki uważam za warunek niezbędny. Każdy zawód wymaga od tego, kto się jemu poświęca, pewnych cech. Żołnierz nie może nie być odważnym. *Artysta, operujący najdelikatniejszym, co jest w człowieku, bo jego marzeniem*, nie może nie mieć w sobie *pierwiastka delikatności*. Nie lubię formułować, *bo słowo jest brutalne i tak się jego nadużywa*. Ale jeżeli z wiarą i otuchą patrzę w przyszłość i na dalszą naszą pracę, to dlatego, że pierwiastek, o którym wspominałem, jest.

Sztuka wymaga od nas, byśmy się jej poświęcili całkowicie, bez zastrzeżeń, *byśmy oddali jej z siebie, co mamy najlepszego*.

Wierzę w przyszły nowy rozkwit sztuki w Wilnie. I z tą wiarą wznoszę toast za Sztukę Polską, za rozwój naszego wydziału w ręce kochanych naszych młodych kolegów i koleżanek.



XIV.

PIĘKNO WILNA

drukowane w numerze 3-cim „Ogniska”, pisma młodzieży.

Warszawa 15 lutego 1922 roku.

Na piękno Wilna złożyło się to, co daje natura i co stworzył człowiek. Na to, by coś było piękne, nie potrzeba ani ogromu rzeczy, ani nadmiernej ilości. Wieża najwyższa nie jest najpiękniejsza przez to, że jest tylko tak wysoka. Chór z trzydziestu osób złożony może być lepszy od śpiewu naraz dwustu głosów. Wrażenie piękna osiąga się przez ustosunkowanie, przez dopasowanie, przez harmonję. Na niedużej scenie teatralnej można wywołać wrażenie głębi, znacznej przestrzeni, przez umiejętne wyzyskanie złudzenia perspektywy, przez dobór barw, przez oświetlenie.

Wnikając w charakterystyczne cechy naszego krajobrazu, nie odczuwamy w nim braku wodospadów, lodowców lub roślin podzwrotnikowych, zadawalniamy się skromnymi naszymi pagórkami, tak nieznacznie wyniesionymi nad poziom morza, zadawalniamy się roślinnością krótkiego naszego lata, miłującem okiem patrzymy na skiby naszej ziemi, zroszonej potem oraczy, bo zdaje się nam, że zarówno myśli, wypowiedziane w mowie ojczystej, jak też wymowę tej krainy pagórków leśnych i łąk zielonych, tego „kraju lat dziecinnych” rozumiemy najlepiej. Kto wyrósł wśród wstąg długich zagonów, wznoszących się rytmicznie, kto biegł wąskimi ściegami drózek polnych, ginących w zaroślach gajów i borów, kto pamięta szmer kapryśnie wijących się strumieni—ten w układzie krajobrazu odnajdzie skupiony akord tych ech.

Lecz nawet przybysz zdaleka nie może oprzeć się dziwnemu



urokowi falistych wzgórz, okalających dolinę i poprzecinanych skrętami dwóch rzek, ukazujących się i znów ginących w oddali—Wilji i Wilenki.

W tem ustosunkowaniu do siebie płaszczyzn, w tym rytmie linii, w tem przeplataniu jasnych piaszczystych stoków i kosmatych obramień leśnych, *w tej różnorodności i zarazem równomierności leży tajemnica wdzięku, „malowniczości” tła*, na którym się ukazuje dzieło historii, dzieło niezliczonej ilości przeżyć, miasto — pomnik walk o byt i kulturę naszą — Wilno.

I tu znowu—w tem, co oglądamy jako wynik pracy i wysiłków ludzkich, w tej zawilej siatce zaułków, w tem stłoczeniu domów lub świątyń, które powstawały, ginęły od najazdów i pożarów, i znowu dźwigane były—jest jakaś wymowa, która się nie narzuca, a która pociąga, bo czuje się że nie dla taniego blichtru, lecz dla jakiegoś wewnętrznego głębokiego sensu, *naturalnym biegiem życia powstały te budowle rąk ludzkich*.

I znowu na niedużej przestrzeni jaka rozmaitość w układzie, jakie nieoglądanie się na szablon, jakie wyzyskanie warunków miejsca lub materiału dla urzeczywistnienia swych zamierzeń. Jest przede wszystkim w świątyniach wileńskich jakaś dziwna *żywołność twórcza, siła inwencji*, która poprzez różne epoki, poprzez okresy stylów, zapożyczonych z Zachodu, a tu zawsze dopasowanych do ducha miejsca, ujawnia się *z dziwną prostotą szczerości i z dziwną wybujałością*.

I dlatego nawet ten, co nie zna naszych dziejów, gdy przygląda się Wilnu i zabytkom jego sztuki, budownictwa lub rzeźby, gdy ogląda w zbiorach obrazy dawnych malarzy wileńskich, lub przypatruje się okazom zdobnictwa ludowego — i ten zaciekawia się coraz bardziej tem środowiskiem, bo wyczuwa twórców o czystych zamiarach, o szczerym zapale, a zarazem o głębokiem zastanawianiu się nad zagadnieniami życia zbiorowego.

A cóż dopiero mówi ta pogładowa kronika tym, co chodząc po tem mieście, wiedzą, że chodzą ulicami, przechodzą koło domów, gdzie żył i urósł i wydarł z siebie pieśń Bólu i Piękna, jako najwyższe świadectwo o Prawdzie — Adam Mickiewicz?...

XV.

WILNO I SZTUKA

Odczyt wygłoszony 19 lutego 1922 roku.

Rozległa, otwarta równina, którą nazywamy Ojczyzną, nie broniona większymi przeszkodami fizycznymi, była w przeciągu długich lat wojny światowej bezustannym terenem walk. Walec wojny, posuwając się naprzód lub wstecz, miażdżył wszystko, co ręką ludzką było hodowane lub budowane. Wsie i miasta doszły do nędzy. A tymczasem wśród wyczerpania coraz częściej słyszy się, coraz częściej *pragnie się mówić o naszym bogactwie, jakgdyby nam skarbów przybyło po tej krwawej hekatombie.*

Bo istotnie po za największym skarbem wolności, którąśmy odzyskali, po za możliwością odbudowy życia państwowego i narodowego, przybyło nam kosztem wielkich prób ogólnych i osobistych większe uświadomienie tego, co mimo strat nieobliczalnych posiadamy. W udręce wygnania i tęsknoty, w szamotaniach z ostatnimi etapami niewoli *zaostrzyło się w nas zrozumienie, że jest coś, co jeszcze niedość miłowaliśmy, a co bardzo ukochać należy. Jest to odrębność naszego kraju — piękno rodzime.*

Przywaleni raz jeszcze ręką ciemiężców do ziemi, wtłoczeni do okopów dla bratobójczej walki, myśmy z tej ziemi jakby nowe zaczerpnęli upewnienie, że ona do nas, a my do niej należymy. A gdy zwyciężyła słuszność, gdyśmy wreszcie odetchnąć mogli całą piersią, *przybył jeszcze cichy uśmiech radości, że możemy powitać nanowo to, czego, jak mowy ojczystej, nikt inny lepiej nie zrozumie i nie odczuje.*

I otwierały się powitalne ramiona nasze, jakgdyby chciały

objąć i przygarnąć te skazane na ugorowanie i zachwaszczenie pola, te przytulone do siebie po nawałnicy i bardziej jeszcze posiwiałe strzechy zdziesiątkowanych wiosek i zaścianków. *A przed zgliszczami dworów i dworów stawaliśmy w zadumie, jak przed ziejącemi pustką, rozgrabionemi skarbnicami naszej dawnej kultury.*

I niby jakąś fatamorganę, oderwaną od ziemi i od balastu niedoskonałości ludzkich, oczyszczoną w ogniu doznanej krzywdy i bólu, ujrzeliśmy *urodę życia dawnych pokoleń* i jego przejawów w sztuce. I oglądamy się, by ocalałe resztki uratować od zagłady i wiemy, że jest to możliwe jedynie *przez zabezpieczenie ich pod dachem uświadomienia ogólnego.*

Do miejsc od wieków upatrzonych jako teren pochodów wojennych i starć należy Wilno i Wileńszczyzna. Przyływ i odpływ fal dziejowych w łunie pożarów niwelował i spopieliał pomniki budownictwa, a w nich dzieła malarstwa i rzeźby i gdy dziś wskazujemy swoim i obcym na te wieżycy strzeliste, ocalałe z potopu, to są to pozostałości tylko, często zniekształcone, dawnej świetności sztuki wileńskiej.

Jeśli często przekonywujemy się, że przybysz po krótkim nawet pobycie nabiera chęci powrotu do Wilna, lub pozostania w Wilnie na stałe, jeżeli między nim a tym nieznanym, ale tak pociągającym zakątkiem Polski zawiązuje się jakiś bliski, jakby zażyły stosunek, to możemy uznać, że jest tu jakiś „spiritus loci”, który w jednostkach twórczych znajduje spotęgowane echa. Tem się tłumaczy, że epoka każda pozostawiła tu pomniki — przede wszystkim budownictwo, odrębne od zabytków gdzieindziej, że tu styl każdy, jako wyraz epoki idąc z zachodu, specjalnych nabierał cech. Możemy stwierdzić, dziś poparci przez świadectwa cudzoziemców, dla których Wilno było rewelacją, że *sztuka wileńska odznacza się jakąś dziwną wybujałością, dziwnem bogactwem inwencji.* Czy to świątynie gotyku, czy to Wilno zło- tego wieku Odrodzenia, którego odgłosy odnajdujemy dziś jedynie w ocalałej Ostrej Bramie, oraz w atykach niektórych domów wileńskich, czy barok, któremu układ stosunków wyjątkowo sprzyjał w Wilnie i który dziś stanowi prawdziwy atut tego miasta



w historii architektury, czy wreszcie neoklasycyzm, w którym raz jeszcze Wilno wykazało swój pociąg do kultury południa i świata łacińskiego — wszędzie odnajdujemy to bogactwo i tę wybujałość. Olbrzymia kolekcja zdjęć fotograficznych Jana Bułhaka zapoczątkowała zaznajomienie szerszego ogółu u nas i zagranicą z tą wielogłosową symfonią, jaką przedstawia pod względem architektonicznym gród nadwilejski. Równocześnie z budownictwem monumentalnym rozkwitała na gruncie wileńskim rzeźba. Jej dzieła związane z gmachami, a przez to trudniejsze do oderwania i zniszczenia, odnajdujemy w ornamentacji kościołów wileńskich, a przede wszystkim w jedynym w swoim rodzaju muzeum rzeźby, jakim jest kościół Św. Piotra i Pawła na Antokolu. Mówi on o bujnym życiu i śmiałych poczynaniach artystów rzeźbiarzy, czujących dobrze atmosferę wileńską. Mamy nadzieję, że fragmenty tej rzeźby w odlewach gipsowych zostaną spopularyzowane, a w reprodukcjach trafią do podręczników historii sztuki. Dzieła malarstwa, bardziej narażone na rozproszenie, należy dopiero wynajdywać i zestawiać w myśli, by mieć obraz całokształtu działalności pokoleń malarzy wileńskich. Pozostawili oni głęboki ślad w historii sztuki polskiej, że podkreślimy tylko nazwę odrębnej „Szkoły Wileńskiej”. Twórczość Szymona Czechowicza, Franciszka Smuglewicza, Jana Rustema, Kanuta Rusieckiego i innych, chociaż oddawna rejestrowana, oczekuje dla swoich walorów artystycznych na fachową krytykę i ocenę.

Zbiór płócien dawnych malarzy wileńskich wystawionych niedawno (w roku 1921) w Warszawie na Wystawie Kresowej, a w tymże roku w Salonie Wiosennym w Paryżu, zwrócił na siebie uwagę najbardziej wymagających krytyków. W reprodukcjach na łamach pism artystycznych francuskich zostały one utrwalone, jako godnie reprezentujące malarstwo polskie w końcu XVIII i początku XIX wieku.

Charakterystyczna jest dla Wilna spotykana tu w miejscowych rodzinach dziedziczność talentów, przypominająca tradycje cechowe średniowiecza (Rusieccy, Romerowie, Śleńdzińscy).

Drukarstwo wileńskie oraz grafika stanowią oddawna przedmiot studjów specjalistów, a druki wileńskie są stale poszukiwane

przez zbieraczy. Na wymienionej już Wystawie Kresowej pogładowa mapa ziem, otaczających Wilno, mówiła o ilości drukarni istniejących, rozsypanych po całym kraju. Wystawa Sztuki drukarskiej w Domu Baryczyków niebawem uwidoczni specjalnie zbiór okazów drukarskich Wileńszczyzny, dawnych i nowych.

Znane są świetne tradycje Teatru Wileńskiego, szczyłącego się nazwiskami Bogusławskiego i Moniuszki. Odsyłamy interesujących się do jedynej dotychczas monografii Mieczysława Rulikowskiego p. t. „Teatr Polski na Litwie”.

Artyzm tak bujnie wykwitający w przeciągu wieków na tułejszej żyznej dla inwencji glebie, nie mógł nie ujawnić się w sztuce zdobniczej szerokich mas, w sztuce ludowej. Krzyżując się, *prerwiastki etnograficzne wydały tu dziwnie subtelne w gamie kolorystycznej motywy, zestawienia barw w tkaninach oraz specjalność wileńską — palmy wielkanocne ze skromnych nieśmiertelników i mchów wiązane, a przepiękne w harmonji dobieranych barw.*

Oby powyższe pobieżne napomknienia posłużyły jako zachęta do zwiedzania i poznania miasta i ziemi, tak dziś jeszcze mało znanych i zbadanych. Wędrówki na wiosnę po wzgórzach Karolinek wileńskich i kwitnących sadów Misjonarskich, zaciszne zaułki wiodące do murów kościoła Bernardyńskiego i Św. Anny, Królewska Kaplica Św. Kazimierza, dziedzińce Uniwersytetu, wieczory na Rossie lub noce nad Wilją — *ta dyskretna, nie narzucająca się melodia uroku Wilna, jego przyrody i sztuki*, będzie tłem, na którym nanowo bardziej jeszcze bliskie i zrozumiałe stanie się piękno najszczytniejszych arcydzieł, jakie wydało Wilno w objawieniach geniuszu Mickiewicza — w Jego Poezji.



XVI.

ŁAŃCUCH REKTORSKI
UNIwersytetu Stefana Batorego

„Alma Mater”, rocznik akademicki, Wilno 1922.

Oryginał berła rektorskiego przy zamknięciu Uniwersytetu Wileńskiego został wywieziony do Petersburga i dotychczas znajduje się tam w Ermitażu. Na dzień otwarcia wskrzeszonego Uniwersytetu — 11 X 1919 r. — sporządzone zostało z drzewa fac-simile tego berła według fotografii z oryginału, przechowywanych w zbiorach T-wa Przyjaciół Nauk w Wilnie. Berło to — połączane — stale jest używane przy obchodach akademickich.

Śladów łańcucha rektorskiego w roku 1919 nie znaleźliśmy. Na skutek polecenia Senatu zająłem się sporządzeniem projektu nowego łańcucha, który następnie wykonany został w Wilnie w drzewie gruszkowym i w modelu tym, nie połączany, stale jest w użyciu.

Na załączonej fotografii widać poszczególne jego części: zwieszające się godła Orła (z wilczemi kłami Batorego) i Pogoni, oraz siedem ogniów - medaljonów, symbolizujących władzę Rektorską, jak również władzę dziekanów sześciu wydziałów. Połączone są te medaljony ogniwami o motywach roślinnych, z których każde odnosi się do poprzedzającego je ogniwa-medaljonu, licząc od prawej strony ku lewej.

Medaljon Rektorski przedstawia dwa skrzyżowane berła z unoszącym się nad nimi beretem, na tle gronostajów. Odpowiednie ogniwo podłużne złożone jest z palm i wieńca wawrzynowego, symbolizujących najwyższą reprezentację Uniwersytetu (tegoż mo-



tywu użyłem przy projektowaniu drzwi, prowadzących do Auli Kolumnowej).

Przy komponowaniu całego łańcucha chodziło mi i o to, by poza symbolami nauki i sztuki dla każdego wydziału wprowadzić do ornamentacji motyw roślin, (drzewa i kwiatu), któreby z czasem mogły być uważane za odznakę danego wydziału. *Pragnęlbym, by kiedyś, gdy każdy wydział będzie miał stałą siedzibę, posadzone było odpowiedniego rodzaju drzewo pamiątkowe, a kwiat upatrzony dla poszczególnego wydziału stał się przy uroczystościach lub wycieczkach odznaką dla wykładających i słuchaczy.* Tak więc wydziały w porządku starszeństwa przedstawione są w ogniwach łańcucha rektorskiego w następujący sposób:

WYDZIAŁ HUMANISTYCZNY: Klepsydra (jako symbol czasu) otoczona wężem gryzącym się w ogon (jako symbol wieczności). Limba i szarotka (*rosnące na szczytach*).

WYDZIAŁ TEOLOGICZNY: Zawieszona wieczna lampa. Wierzba (drzewo pasterskie) i białe lilje.

WYDZIAŁ PRAWNY: Wagi i miecz. Sosna (niezmienna w przeciągu całego roku) i obiektywnie biały kwiat margarytki.

WYDZIAŁ MATEMATYCZNO-PRZYRODNICZY: Koło z uganających się dwóch komet. Lipa (z której kwiatu pszczoły wyrabiają miód i celki wosku) oraz słoneczniki.

WYDZIAŁ LEKARSKI: Amfora z wężem (symbol klasyczny). Poza wspólną z wydziałem przyrodniczym lipą — kłosy (jako roślina do kultywowania) i osty (roślina do zwalczania).

WYDZIAŁ SZTUK PIĘKNYCH: Głowa młodej dziewczyny (motyw z ornamentyki kościoła św. Piotra w Wilnie). Brzoza i róże.

Przewidziane również były dla przyszłego WYDZIAŁU ROLNICZEGO — w medaljonie — słońce. W ogniwie podłużnem: gałęzie modrzewia i kwiat bławatku.

Skorzystałem z propozycji Komitetu Redakcyjnego Jednodniówki, by podać powyższe szczegóły — przypuszczam — nieznanne, a może przydatne przy ukształtowaniu wewnętrznego życia naszej rodziny akademickiej.



XVII.

W I L N O

Przemówienie, wygłoszone wobec Misji Wojskowej Fińskiej w Wilnie
w dniu 20 lutego 1922 roku.

Są kraje i miasta, które późno stają się znane i popularne. Tak bywa i z epokami w historii — potrzeba, by pewne pokolenie odnalazło w nich cechy pokrewne, albo *żeby przyszedł badacz, który epokę odczuł, zrozumiał i przez trafną charakterystykę uczynił ogólnie widoczną*. Potrzeba pewnych wypadków, pewnej konstelacji politycznej, wreszcie uzewnętrznienia w literaturze i sztuce, by kraje i narody, żyjące od wieków życiem odrębnym, ale zapoznanem, zostały włączone do areny uwagi światowej.

Tak z krajów skandynawskich Finlandja czekała na swoją kolej, aż poznano odrębność i czar jej przyrody, jej epos ludowy, jej właściwości etnograficzne i kulturalne. I ze zdumieniem świat ujrzał świeży, młody kwiat jej sztuki (Gallen, Blomstedt, Jörnefeld, Fjastad).

Z dzielnic polskich teren wielkich wypadków dziejowych, teren zmagania i wstrząśnień tragicznych, ojczyzna największego z Polaków, poety Adama Mickiewicza, kraj rodzinny bojowników o jej wolność od Kościuszki do Piłsudskiego — Wilno i Wileńszczyzna — to była „terra incognita” dla większości inteligencji wszystkich krajów. Mimo roli, jaką odegrały Wilno, jako zawiązek drugiej połowy Rzeczypospolitej Polskiej, a wkrótce druga jej stolica i rezydencja, mimo promieniowania stąd drugiej co do wieku Wszechnicy Polskiej, — Wilno dopiero dzięki wykreśleniu przez nie szlaku pochodzenia Napoleona na Wschód, dzięki wieściom

o zgrozie porażki Napoleońskiej roku 1812-go utkwilo w pamieci szerokich mas najdalszych krajów.

Trumienne wieko, jakim Rosja siliła się przywalić tu wszelkie objawy życia polskiego, na długie lata przykryło znowu to drogie każdemu polskiemu sercu miejsce. Utorowany od czasów Karola XII szlak wojenny z Zachodu na Wschód już na początku wojny światowej skierował znowu fale mas walczących na Wilno i niedaleko stąd, o niecałe sto kilometrów *fale te się spiętrzyły, jako trwała linja frontu pomiędzy walczącemi wówczas mocarstwami*—Niemcami i Rosją. W tych latach tembardziej nie mogło być mowy o indywidualnem obliczu tego kraju, przy jego tendencyjnym interpretowaniu przez zainteresowanych dwóch przeciwników.

Lecz wojna, która zaczęła się od porachunków pomiędzy uznanymi olbrzymami, dziwnem zarządzeniem losu wskrzesiła prawa do życia i do głosu narodów, prawie wykreślonych z map politycznych i z schematycznych zestawień.

Odżyło Państwo Polskie.

Po przez pękające szwy granic Niemiec, Austrii i Rosji, przemocą wbrew wszelkim prawom ściągniętych do siebie, wyłonił się organizm, żywcem przytłoczony, a w zaślepieniu uważany za godny ignorowania—Polska. A jako nieodłączna część tego organizmu na kartę dziejów świata wróciła kwestja Wilna i dzielnicy, której jest ono ośrodkiem.

Nowe zmagania się tej twierdzy obronnej kultury zachodniej, *położonej na jednym południku z wschodnią granicą Finlandji*, zmagania się z naporem niszczycielskim miazmatów wschodnich, dwukrotny zalew przez hordy bolszewickie, pędzone zręcznemi rękami, wreszcie ostatnie wyzwolenie—czyn zbawczy generała Żeligowskiego, perfidnie spaczony w oczach Europy, przy ciągłych zakulisowych machinacjach różnych Lig aferzystów międzynarodowych — wszystko to utrwalilo w pamieci czytelników prasy wszelkich języków nazwę „kwestji wileńskiej” a z nią—imię tego miasta.

Zagranica zainteresowała się Wilnem.



Wbrew może woli swej, szukający jedynie sensacji i skandalu, wysłannicy prasy europejskiej musieli się tu nieco zastanowić i przyjść do przekonania, że nad tą dzielnicą nie jest tak łatwo przejść do porządku dziennego i to nie tylko pod względem politycznym. Mylne pogłoski o trudnościach komunikacyjnych, a wręcz zastraszające o warunkach pobytu i o mało pociągających dla mieszkańców łagodnego Zachodu warunkach klimatycznych — bladły przy zetknięciu się z miastem i krajem, którym nie można odmówić odrębnego i ciekawego oblicza. A całkiem rewelacją były dowody wielowiekowej łacińsko-polskiej kultury.

Miasto, położone w północno-wschodniej części Polski, na jednej wysokości z Królewcem, z większych miast Polski najdalej na północ wysunięte, przemówiło urokiem swej malowniczości, swej struktury, zapożyczonej z Włoch, a zastosowanej do wymagań i upodobań życia polskiego. *Potrzeba było chyba niechętnego lub uprzedzonego oka, by nie dojrzeć cech miasta nieprzeciętnego, posiadającego liczne dowody długiego ciągu przeobrażeń intensywnego życia twórczego.* Bardziej niż artykuły polemiczne lub broszury agitacyjne, powiedziały o tem te skupione w obrębie średniowiecznego grodu kościoły wszystkich kolejnych stylów zachodnio-europejskich od gotyku, po przez renesans i barok, ten ostatni niesłychanie wybujały, aż do form neoklasycyzmu końca XVIII i początku XIX wieków, ornamentyka kościołów i gmachów monumentalnych, szczególne bogactwo rzeźby we wnętrzach kościelnych, dzieła odrębnej szkoły malarskiej, ślady wytężonej produkcji drukarskiej i graficznej, wreszcie Uniwersytet Wileński, rezonator kwitającego przed stu laty życia naukowego, dziś w całej pełni swych Wydziałów wskrzeszony i czynny.

Powoli obojętność lub sceptyczne uprzedzenie ustępowały uważniejszemu przypatrywaniu się i chociaż pojedynczemi na razie kanałami sączyły się zagranicę wiadomości czystszej wody. Były i są to oczywiście tylko pierwsze, wstępne kroki do zbliżenia i poznania. Wielotomowa historia miasta i kraju, jego przeżyć i kultury wymaga nietylko pobieżnego dotknięcia, lecz zagłębienia się i wczytania w dzieła twórczych synów tej ziemi. Lecz właśnie osobiste zetknięcie i przekonanie się jest najlepszym i naj-

bardziej pożądanym sposobem do nawiązania nici wzajemnego zrozumienia się i porozumienia.

Krótki jednodniowy pobyt w murach Wilna Wojskowej Misji Fińskiej był tem dawno pożądanem położeniem dłoni na klamce, by otwały się drzwi dla wzajemnych sąsiedzkich odwiedzin, dla bezpośredniego porozumienia co do węzłów, jakie łączyć mogą dwa społeczeństwa w męskich wysiłkach samodzielnego stanowienia o swych pracach i swem życiu, dla uprzytomnienia sobie jednako grożącego niebezpieczeństwa ze strony wschodniego sąsiada.



XVIII.

WILNO I JEGO WARUNKI ZEWNĘTRZNE

„Alma Mater”, rocznik akademicki, Wilno 1922.

Rozwój kwiatu i owocu uwarunkowany jest rodzajem rośliny, która je wydaje, glebą, na której roślina wyrasta, oraz klimatem.

Na pracę twórczą w pewnem środowisku składają się uzdolnienia ludzi, tradycje miejsca i warunki otoczenia.

Wynik dążeń i wysiłków indywidualności, którym przypadło w szczęśliwym udziale stanąć do pracy na wyłonięj z zalewu fal dziejowych placówce wileńskiej, osądzi kiedyś historia. Scharakteryzuje ona pokolenie tych, którzy odbudowywali, i pokolenie to, które z odbudowy pierwsze skorzystało. Tradycje miejsca znane są szerszemu nawet ogółowi. Z warunków otoczenia możemy i powinniśmy sobie zdać sprawę.

Nie o warunkach życia i pracy ma być tu mowa, lecz o samem *Wilnie jako rezonatorze*.

I przyznać musimy, że układ warunków zewnętrznych, optycznych, jest dziwnie harmonijny.

Dla tonu instrumentu muzycznego nie jest niezbędnym szczególnie duży rozmiar tego instrumentu, lub szczególnie duża ilość materiału. Zależy jakość tonu od jakości materiału i od proporcji.

I oto jeżeli od szczegółów tak często rażących, od niedokładności lub naleciałości odejść i przyjrzeć się w myśli Wilnu, jakby z odległości, niesposób nie poddać się urokowi *tego dziwnego ustosunkowania jego części, powiązanych jakąś łagodnością i dyskrecją, a zarazem tak różnorodnych. Słowem jego — malowniczości*.



Jeżeli tak nietrudno w przeciągu kilku godzin przejeźdnemu — nawet obcemu przybyszowi — uchwycić te indywidualne cechy Wilna, tę jego *śpiewność w liniach i w kolorycie*, to dlatego, że charakterystyczne jego rysy daje się odczuć na niedużej przestrzeni. Miasto, które posiada katedrę-bazylikę w odosobnieniu prawie od banalnego zgiełku ulicznego, wśród zieleni, w pobliżu wijącej się rzeki, na tle wzgórz, nietkniętych utylitarnie, miasto, które morzem swych dachów i wieżycami strzelistemi kościołów, jak plan - mapa rozkłada się przed widzem, o ile ten ze śródmieścia wzniesie się na dostępne podjum — Górę Zamkową; miasto, które o swym naturalnym kolejnym rozwoju przemawia żywą, niesza. blonową siatką arterji ulicznych, — miasto takie nie może nie odnaleźć oddźwięku w widzu wrażliwym na ustrój żywego organizmu.

Jeżeli przez wszystkie czasy artysta lub rzemieślnik, miejscowy lub przybyły, poddawał się atmosferze ekscytującej, *tworzył tu w jakimś upojeniu* i pozostawił nam skryzalizowane w murze lub stiuku śmiałe swe wizje, czy to wysmukłe, strzeliste koronki Św. Anny, czy to kryształowe sklepienia u Bernardynów, cały świat uśpiony, jakby podwodny, wybujałego życia twórców Św. Piotra, lub potężne skamieniałe akordy organowe w prezbiterjum Św. Jana, wreszcie zawrotny w swych pomysłach barok innych świątyń Wileńskich, jeżeli nad tem *miastem wielkich gestów*, dojrzeć jeszcze fata-morganę królewskiej siedziby Zygmuntońskiego Odrodzenia, to nie dziw, że spadkobierca tych skarbów, ocalałych przed drapieżnym okiem zaborcy odczuwa ze wzruszeniem swą odpowiedzialność i zobowiązanie do tworzenia nowego życia.

Z rozpaloną skronią chroni się pod sklepieniami murów i w zaciszu arkad dziedzińców, gdzie przed wiekiem myśl i uczucie w świadomości niewygasłych nigdy praw kładły nowy fundament dla przyszłego tryumfu słusznej sprawy, gdzie w całej nieskazitelnej czystości intencji i z żarem młodości miłośnicy cnoty obywatelskiej i promiennego światła rozniecili w pokrewnych duszach nowe ogniska Prawdy i Piękna.

Warunki zewnętrzne otoczenia, to, co podniecało tamtych, pomimo burz i wstrząśnień nie uległo zmianie. Wilno, pomimo



dziwacznych szat, w jakie je ubrali tyran lub tandeta, zachowało cały wdzięk niezmiennie młodego swego oblicza.

I jeśli w okresie największego swego rozkwitu Wilno zasłużyło na miano Aten Polskich, to dary natury złożyły się na to, byśmy z wdzięcznością czerpali z piękna polskiej Florencji.

Powinniśmy z grodu tego i z siebie *usunąć brudy obcych naleciałości* i powiedzieć sobie, że dany nam jest do rąk instrument, czyjąś zbrodniczą ręką gwałtem i szyderczo przerabiany na „bałajkę”, ale który nie przestał być Stradivariusem.



XIX.

TRADYCJE SZTUKI W WILNIE I W WILEŃSZCZYŹNIE

Odczyt wygłoszony w Towarzystwie Wiedzy Wojskowej
w Lidzie, w dniu 12 marca 1922 roku.

Jeżeli na łaskawe wezwanie Pana Generała * i Towarzystwa Wiedzy Wojskowej mam zaszczyt i głębokie zadośćuczynienie przemawiania do Panów w tem miejscu — w pobliżu rodzinnego mego gniazda — zawdzięczam to dwum faktom: po pierwsze — okoliczności, że odrodzona siła zbrojna nasza w bohaterskich wysiłkach tę dzielnicę i to miasto wyrwała ze szpon obcej przemocy i przywróciła Ojczyźnie, a powtóre, że wiecznie żywa tradycja dążeń Wilna i Wileńszczyzny, tej najdalej na północ-wschód wysuniętej placówki kultury zachodniej, przy pierwszym powrocie do życia umożliwia synom tej ziemi pracę jawną, skoordynowaną w dziedzinie zagadnień nauki i sztuki.

Od lat dziecinnych, z opowiadań matki lub może dziadaweterana, z pierwszych — po elementarzu podręczników szkolnych, często przemycanych, każdy z nas zapamiętał, że ze słowem „Wilno” połączone było dla tych starszych jakieś ukrywane wzruszenie, że to słowo wymawiane było z jakimś naciskiem, by zapadło głębiej w pamięci młodej duszy dziecięcej. I pozostawało to Wilno dla nas w późniejszych latach życia czemś jakby mistycznym, czemś związanem z uczuciem i wiarą, ale może nierzeczywistem. Pragnęliśmy wszyscy, by ono tam było takim, jakim myśmy je widzieli w naszych wspomnieniach lub snach, ale wkra-

* Generała Edwarda Rydza-Śmigłego (przyp. red.).

dało się w nas niedowierzające pytanie, czy jest ono jeszcze, czy jest ono takie, jak dawniej, czy ten kraj naszych wsluchiwań dziecięcych nie leży już tam, gdzie pozostaje wszystko, co było, a minęło — w przeszłości. Dochodziły nas odgłosy z ust tych, których sprawy osobiste zaprowadziły do Wilna, lub do „gubernji wileńskiej”, odgłosy życzliwe lub pobłażliwe, ale mówiące o jakiejś polskiej Pompei lub Herkulanum. Z tych zdań wypowiadanych łatwo było wnioskować, że zalew wschodni przykrył nieprzeniknioną warstwą lawy wszystko, co było ongi naszym, co było polskiem.

A że obok „Pana Tadeusza” najczęściej na biurku naszym leżała gazeta, codzienna dziś strawa, do potocznej mowy wkradała się tu nomenklatura, jaka była się ustaliła na łamach pism. Obok wiadomości „z Królestwa”, czytaliśmy korespondencje „z Cesarstwa”, a więc z Grodna, z Wilna, ze Smoleńska i z Tambowa. Donoszono o grupie trzech lub sześciu „gubernij zachodnich”, o projekcie ziemstw w „kraju północno-zachodnim”. I powoli stawaliśmy się daltonistami w dziedzinie geografji własnej ojcowizny. Białystok wydawał się bardzo odległym od Warszawy, drogę do Wilna mierzyliśmy jako pół drogi do Petersburga, a na powiedzenie, że się przyjechało „z Litwy” ktoś czasem się ucieszył, że ma krewnych w Białej Cerkwi. A chyba niejednen z obecnych słyszał na moczarach jesiennych naszych dróg idące z serca „fuknięcie” na „tą przeklętą Rosję”. Oczywiście kordony graniczne i procedura zdobycia „paszportu zagranicznego” znacznie się przyczyniały do tej dezorientacji.

I oto stała się rzecz dziwna. Wojna, okres wojny światowej, wśród różnych swoich skutków nieprzewidzianych, przyczynił się — na naszą korzyść — do poznania nas samych, do pogłębienia naszego krajoznawstwa. W mundurze niemieckim żołnierz — poznańczyk, tu w tej dzielnicy naszej stał się szerzycielem wiadomości o spółkach, kooperatywach, o całym usamodzielnieniu życia gospodarczego wsi, a wzamian przekonywał się, że — wbrew temu co mówił mu nauczyciel niemiecki — daleko po za miastem „Eydtkuhnem” widział nie cerkwie, a też same kościoły, a w chałupie, wprawdzie wymagającej gruntownej dezynfekcji, był rozumiany

jak najlepiej. I jeszcze ten nasz żołnierz, czy w przebraniu, czy już z orzelkiem na maciejówce, ujrzał kraj, nie pustkowie, dziwił się, że o nim nie wiedział, a będąc rolnikiem, dobrze ocenił ten teren jako warsztat pracy.

Jednocześnie znikły były szyldy rosyjskie z domów miejskich, a z kraju całego posterunki opieki rosyjskiej. Jak z płyty fotograficznej zeszła całkiem emulsja zawualowana. Myśmy to dobrze wiedzieli, że tak się stać musi, ale *wiedzieliśmy też, że z pod tej warstwy wystąpi twarda i czysta, jak szkło—polskość tego kraju.*

Temat ten więcej niż kiedykolwiek był aktualny w ostatnich czasach. Pisano i rozpisywano się dużo. Lecz zdaje się, że jeżeli we własnym społeczeństwie odzywały się sprzeczne głosy, to przyczyną różnicy zdań jest pewne niedopatrzenie. Kładziemy wszystko na szalę statystyki, najczęściej obcej, jak na szalki apteczne, a nie na sprawdzone—etnograficzne. Tymczasem właśnie krzyżowanie się pierwiastków różnoplemiennych poprzez etniczny proces historii miało w wyniku *wytworzenie tu szczególnego typu i nie innego, tylko właśnie—typu polskości.* Typu o złożonej psychice, typu mocno ugruntowanego i typu o niezachwianej woli. Nie jest przypadkiem, że ziemia ta wydała największego Polaka Adama Mickiewicza, że ziemia ta dała ojczyźnie długi szereg obrońców jej wolności od Kościuszki do Tego, którego dzień będziemy wkrótce obchodzili.

I jak o roślinie, z ukrytych w ziemi korzeni i z widocznych rozgałęzień sądzi się podług jej ostatecznego wysiłku, podług—kwiatu, tak też o cechach tutejszego środowiska mówi nam najwięcej szczytny wysiłek jego ducha—jego sztuka. Nie jest zadaniem mojem mówić o królewskim wkładzie, jaki wniosła dzielnica ta do skarbnicy poezji naszej, również muzyków czeka zadanie uwidocznienia udziału Wilna i jego ziemi w historii muzyki naszej. Pozostanę w swojej specjalności—w plastyce.

Ogólnie znanym jest stosunek pomiędzy glebą a tem, co z niej wyrasta. Ta sama roślina, przeniesiona na inny grunt, nabiera innych cech, modyfikuje się. I wówczas wydaje nam się, że *gleba i roślina są nierozzerwalne. Tak samo pomniki dawnego*

*budownictwa naszego, kościołki drewniane lub chaty owłosione strzechą, są jakby produktem naszej ziemi, a kościołów wileńskich chyba nie sposób oderwać od tła wzgórz wileńskich. To nasze wrażenie. Ale jeśli się zagłębimy w dzieje powstania tych budowli, zdziwieni będziemy, jak po przez wszystkie czasy wyraz danej epoki—jej styl—z Zachodu przeniesiony do Wilna, a stamtąd w szerokich promieniach do najodleglejszych zakątków kraju, łatwo przyrastał, a wkrótce poczynął *organicznie wiązać się z gruntem*.*

Przez długi okres dzieła budownictwa segregowano według jakiegoś kanonu. Jak piękno natury widziano tylko w pewnych uprzywilejowanych miejscach—we Włoszech, w Szwajcarji—tak samo uznawano tylko klasyczne okazy architektury—wzory danego stylu. Reszcie się nie przypatrywano, bagatelizowano ją, jako gorszą. Gdy następnie w nie tak dawnych czasach przy zupełnym upadku architektury, która poprostu stała się kompilacją, plagiatem, nastąpiła zbawcza reakcja, gdy sięgnięto do podstaw, do logiki budowli, do jej struktury, wtedy zaczęto traktować pomniki i ich autorów bardziej indywidualnie. Prądy te zaczęły nurtować i w Polsce. *I podobnież jak w pejzażu naszym ujrano jego indywidualny urok bez rekomendacji Baedekerów, jak zrozumiano piękno w otoczeniu najbliższem, jak usłyszano je w mowie ojczystej, tak samo też w budownictwie własnem — zdziwieni—ujrzeliśmy skarby.* W pomnikach, któreśmy szanowali przedewszystkiem dla wspomnień historycznych, z niemi związanych, zaczęliśmy się dopatrywać walorów ściśle artystycznych. Pamiętam, jak kilka lat przed wojną pewien wilnianin czytany, inteligentny i dbały o rozszerzenie swej wiedzy zadał mi pytanie „I co Pan w tem Wilnie widzi?”. A pytanie to nie dowodziło zafobania, tylko szczerości człowieka, który nie był przekonany, a pragnął dać się przekonać.

Dzisiaj, jeżeli chodzi o potwierdzenie przez zeznania wiarygodnych świadków, możemy się powołać na świadków nie tylko obiektywnych, ale nawet tendencyjnie uprzedzonych względem nas i naszej kultury. Niemcy idąc na wschód sądzili, że poznają tu Rosję, może nawet się zawiedli, gdy się przekonali, że posu-

wając się o setki i setki kilometrów Rosji jeszcze właściwie nie widzieli. W poszukiwaniu swem niecierpliwem wszystkiego, co miało być „orientalisch”, bezwiednie popełniali rzeczy śmieszne. Jeden z rysowników już w Suwalszczyźnie, pomiędzy Wierzbolowem a Kownem, złożył dla któregoś pisma całą wiązaną „polskich kościołów”, a były to same przystacyjne cerkiewki rosyjskie z zielonemi cebulkami. Ogólnie wiadomem jest, jakie miał powodzenie w Warszawie na placu Saskim Sobór, który wydawał się Niemcom omal nie symbolem Warszawy. W Wilnie wynagradzała za doznany zawód cerkiew na Pohulance, podziwiana „die Romanowkirche”.

Ale jednocześnie prawie przybyli z wojskiem głębsi znawcy, historycy sztuki i artyści. Dla tych Wilno było rewelacją. Ludziom tym należy się słuszne uznanie, że pomimo plemiennego uprzedzenia, obok chęci zaprzeczenia lub zmniejszenia naszych zasług, poświęcili dużo uwagi i duży nakład wiedzy i pracy badaniu naszego kraju i objawów jego sztuki.

Dziś, gdy czujemy się znowu u siebie bez nieproszonych gości i bez opiekunów, ale z tem większą odpowiedzialnością za to, co sami zrobimy, przypatrzmy się temu Wilnu, które skupiło w sobie i zachowało promienie wielowiekowego arcyzmu. I powiedzmy jeszcze, że *za każdym pomnikiem stoi ktoś, kto dzierżył władzę lub mając w swoim rozporządzeniu środki materialne, żywił ambicję, by ten pomnik nie był gorszy od widzianych gdzieindziej, ktoś, kto odczuwał potrzebę sztuki i miał szacunek do niej, jako do rzeczy ważnej.*

Jakiem było Wilno w zaraniu jego dziejów, jakim było to Wilno drewniane, Wilno obronne i zarazem centrum pierwotnego kultu religijnego — na to dowodów autentycznych nie mamy. Możemy je sobie wyobrazić jedynie według analogji. Zmiana warunków życia, zmiana kultu, zmiana sposobu obrony, rozwój techniki budowlanej, a przede wszystkim najgroźniejszy niszczyciel u nas — pożary, czy to jako nieobliczalny w skutkach przypadek, czy jako pożoga wojenna, zmiotły tamte dzieła pierwszych u nas budowniczych. Prawdziwie ogniotrwałą okazała się glina, okazała się cegła. I te skromne nasze cegielki nie krępowały ludzi, którzy

stawiali sobie zadanie, gdzieindziej rozwiązywane za pomocą piaskowca i granitu.

I oto z tej cegły powstawały i zawdzięczając niej zachowały się te świątynie gotyckie, które stanowią w ocalałej dla nas księdze budownictwa monumentalnego w Wilnie pierwszą stronicę. Wprawdzie i one są gęsto poprzemieniane, jak gdyby późniejsza ręka nie zadawałniała się niemi, chcąc jeszcze dopisać, przerobić na jeszcze lepsze.

(Pokaz przeźroczy ze zdjęć architektury Wilna J. Bułhaka).

Mówiłem na wstępie, że poprzez dane dzieło sztuki musimy dopatrzyć się jego twórcy, przywołać jego duchowe oblicze. Musimy powiedzieć sobie, że przecież dzieła sztuki nie powstają same, że są żywi ludzie, którzy wchłaniają w siebie wrażenia, przetapiają swoje przeżycia, by potem z nich powstał nowy twór żywy, który twórcę przeżywa. Musimy uprzytomnić sobie współdziałanie, współzawodnictwo nawet tych ludzi, których nazwiska przeważnie zaginęły, by wsiąknąć w zbiorowy tytuł ich dzieła, jak np. „Święty Jan”, „Katedra”, „Święty Michał”, „Misjonarze”. Pójdźmy na Antokol, gdzie z ambitnej woli magnata-wilnianina wysiłkiem wielu lat i artystów erygowany został nowy ołtarz Sztuki w Wilnie: „Święty Piotr”.

Tu jesteśmy pośród rzeźbiarzy.

Gdy wchodzimy, odczuwamy może w pierwszej chwili w tej bieli pewien chłód, potem oko zatracą się w jakiejś mnogości, poznaje jakiś tłum, wreszcie widz, jakby przyciągnięty, postępuje naprzód i dotyka się — życia. Ze ścian, z tych tysięcy figur, powiązanych wieńcami ornamentów, idą ku nam jakieś głosy, są to jakby zastygłe oddźwięki nie dramatu i ofiary, jaką mają symbolizować, ale życia, radości życia.

Jest to symfonia rzeźbiarska. Nigdzie tak, jak w tym kościele nie odczuwamy tętna tych ludzi, którzy życie swe bujne przetopili na sznury pereł dla czyjejś okrasy, z niesłychaną jakąś rozrzutnością i jakby niepomini, czy będą rozumiani i czy doznają dziękczynienia. I tu też najwięcej znać to zespolenie ludzi, przyszłych zdaleka, z pod innego nieba i innego słońca, ze strefą nową, w imię wszędzie obecnego życia i wszędzie możliwego

piękna. Z pod rąk ich, obok greckich akantusów, wyrastały powoje i słoneczniki nasze, chowały się w ząbkach ornamentów żółędzie, rozkwitały róże, a z pośród tego kwiecia pól z ogrodów naszych spływa na nas, wbrew wiekom zazdrośnym, uśmiech naszej hożej wiejskiej dziewczyny w zalotnie zawiązanej chustce. O żadnym z tych rzeźbiarzy - włochów nie wiemy, jak wyglądał, żaden nie pozostawił nawet zarysów swego cienia. Chyba któryś z nich, pozując koledze, patrzy na nas ze ściany, jako rycerz lub święty. Ale wiemy napewno, w kim jeden z nich się kochał (Przeźrocza).

Żaden może z gmachów monumentalnych wileńskich nie poucza nas tak o naturalnym rozroście miasta, o nawarstwieniu wieków, zadokumentowanem w przeróbkach, dobudowach, w coraz to innej ornamentacji, jak kompleks murów, w których to celach, jak w ulu, wrzało życie młodzi Wszechnicy Batorowej.

A ostatnim akordem wielkiej tradycji w budownictwie wileńskim jest pałac pobiskupi.

(Przeźrocza).

Staraliśmy się w ocalałych, żywych jeszcze pomnikach uprzytomnić sobie ten płodozmian stylów różnych epok na gruncie wileńskim. Plony przekonały nas o żyzności gruntu, bo musimy przyznać, że cechuje to budownictwo *dziwna wybujałość i dziwne bogactwo inwencji. A sądzą o bogactwie według resztek. Nie tylko z każdym wiekiem, ale z każdym dziesiątkiem lat tragicznej historii Wilna jakiś przypływ dziejowego morza zmiatał lub kruszył mury obronne kultury.*

Sądzą więc o bogactwie głębin przeszłości według wyrzuconych na brzeg muszel-fragmentów.

A jednak dosyć wznieść się trochę ponad Wilno — na górę Zamkową, lub na dzwonnice Świętojańską, by pozbyć się tonu minorowego.

(Przeźrocza).

W śpiwnym wdzięku tej panoramy dziś, jak ongi, wyczuwa się nieśmiertelny „spiritus loci”.



Bardziej jeszcze, niż architektura i rzeźba narażone były na uszkodzenie lub zagładę na gruncie naszym dzieła malarskie, z natury swej łatwiej przenośne, ruchome.

Brak odpowiednich przeźroczy zmusza mnie do wymienienia jedynie nazwisk. Szymon Czechowicz, Franciszek Smuglewicz, Rustem, Wańkowicz, Peszke, Rusieccy Kanut i Bolesław, Rafałowicz, Wincenty Śleńdziński stanowią od wieku XVIII ten długi poczet, z którym związana jest w historii malarstwa nazwa „Szkół Wileńskiej”. A nie gdzieindziej, tylko w Wilnie i w związku z Uniwersytetem Wileńskim powstała w Polsce pierwsza co do czasu uczelnia Sztuk Pięknych. Kto zaś interesował się historią teatru, ten wie, jaką rolę odegrał i na jakim poziomie stał przed stu laty Teatr Wileński. Na życie artystów wileńskich, na kulturę uwiecznioną dzięki Wilczyńskiemu w jedynym swoim rodzaju „Albumie Wileńskim” runął jak żelazna kurtyna rok 1863-ci.

Po drugiej stronie tej fatalnej daty ukazują się już tylko poszczególnie jednostki. Edward i Alfred Romerowie, malarz litewski Czurlanis, nasz Antoni Wiwulski, autor pomnika Jagiełły w Krakowie, tragicznie zmarły wskutek przeziębienia jako żołnierz na warcie.

19 kwietnia 1919 r. w Wielką Sobotę żelazna kurtyna nad Wilnem uniosła się. Pamiętny dzień dla nas i chyba dla wielu z obecnych tu Panów i dla Ciebie, Panie Generale.

Ale konspekt nasz rozwoju sztuki w Wilnie nie byłby pełny, gdybyśmy nie wspomnieli, obok sztuki poszczególnych artystów-fachowców, o sztuce innej, o sztuce szerokich mas, o sztuce anonimowej, o sztuce ludu wileńskiego.

Krzyżowania, o jakich już wspomniałem, miały jeszcze ten skutek, że wytworzyły tu zdobnictwo ludowe o niedocenianych jeszcze wartościach artystycznych. Lud tutejszy ma pociąg od wieków do popularnych ongi misterjów, do rzewnych procesyj kościelnych, do naiwnych wędrownych występów „Trzech Króli”, ale w sposób najbardziej zastanawiający wypowiada się on w zdobnictwie przez wybór motywu kolorystycznego. Tkaniny, spotykane na naszych kiermaszach, i palmy wielkanocne z mchów



i nieśmiertelników ułożone, dają niespotykane gdzieindziej zestawienia, niezmiernie subtelne w swem stopieniu.

(Pokaz wzorów tkanin i palm).

W wędrówce naszej, może przydługiej, doszliśmy do dni tych, które nam nową przynoszą wiosnę. Może też na wiosnę daje się Wilno poznać najlepiej. Chętnie służyć będę Panom, jeśli zechcą, jako przewodnik na bruku wileńskim. Wiem, że te „bruki” nasze stanowią najczarniejszą jego stronę. Ale w kwietniu i maju jakoś łatwiej jest z niemi się pogodzić. I byłbym szczęśliwy, gdyby po szeregu takich wędrówek, zgodzili się Państwo ze mną, że *Wilno — to cenne skrzypce, to Stradivarius*, którym nam znowu wolno władać i którego do siebie tulimy. Na tych skrzypcach umęczony Genjusz odegrał najszczytniejszą Sonatę polską — improwizację Konrada.

I jeżeli zespół orkiestrowy Polski ma być pełny, tych skrzypiec w nim nie może zabraknąć.



XX.

PRZEMÓWIENIE

NA OTWARCIU SALI ARCHITEKTURY WYDZIAŁU
SZTUK PIĘKNYCH U. S. B.

w dniu 28 stycznia 1923 roku.

Magnificencjo! Szanowne Panie! Szanowni Panowie!
Przypomnę Państwu, bo wielu z obecnych było
tego świadkami, że w tych samych murach w pa-
miętym roku 1919-tym, w dniu 12 października, nazajutrz po
uroczystym akcie wskrzeszenia Wszechnicy Batorowej odbył się
akt wskrzeszenia Wydziału Sztuk Pięknych.

Najśmielsze marzenia nasze stały się rzeczywistością. W obec-
ności Naczelnika Państwa Polskiego, wśród elity z całej Polski,
w centrum amfiteatru wzgórz wileńskich ówczesny Minister Sztuki
i Kultury Przesmycki-Miriam wygłosił swą mowę programową, Wła-
dysław Mickiewicz mówił o swym Ojcu, a Artur Górski miał
pierwszy na Wydziale wykład: „O wieszczaniu w Sztuce”.

Bliskością tych dwóch dat, 11-go i 12-go października, święta
Nauki i Sztuki, podkreślone zostało *wskrzeszenie tradycji Uni-
wersytetu Wileńskiego, powiedziałbym — wskrzeszenie tradycji
Wilna.*

Charakterystycznym dla kultury duchowej Wilna było zaw-
sze, że na tutejszym gruncie w poszukiwaniu Prawdy i Piękna,
w zagadnieniach Nauki i Sztuki—*twórczość była zespolona.*

Po Zygmuncie Auguście, patronie artyzmu i wielkim miło-
śniku Wilna, Stefan Batory zakłada Wszechnicę. Potem w wieku
XVIII w związku z uniwersytetem powstaje pierwsza w Polsce co





FERDYNAND RUSZCZYK

dziekan Wydziału Sztuk Pięknych U. S. B. w r. 1919 w Wilnie



FERDYNAND RUSZCZYK
w roku 1920 w Warszawie

do czasu Szkoła Sztuk Pięknych. I gdy gdzieindziej takie szkoły na Uniwersytetach przestały istnieć lub odpadły, — tu w Wilnie okres rozkwitu Sztuki na Uniwersytecie odpowiadał rozkwitowi Nauki. W epoce największych imion mężów nauki możemy wymienić, jako profesorów tegoż Uniwersytetu, Smuglewicza i Rustema, malarzy, a architektów: Knakfusa, Gucewicza, Szulca i Podczaszyńskiego. Na starych planach Uniwersytetu widzimy wien-
cem rozłożone pracownie malarskie, rzeźbiarskie, oraz pracownie architektów.

Naturalnem więc było, że gdy przyszła do głosu Nauka, wróciła do głosu też — Sztuka.

Nawet okupanci uznali, że Wilno to „zapomniana placówka sztuki”. Nie chcieli tylko pamiętać, że upadek sztuki u nas przypadł na okres nie tylko upadku sztuki w życiu społeczeństw, ale zarazem na okres najcięższej naszej niewoli. Niewola legła na miasto i na kraj nasz jak lawa, nietylko umartwiająca, lecz i gryząca. W lawie tej zabytki ruchome sztuki zginęły, spopielaly, nieruchome zaś pomniki architektury, o ile ocalały, zostały zniekształcone i okryły się jakby liszajem.

Jak humaniści, filozofowie dbają o usunięcie obcych naleciałości, o czystość mowy rodzimej, tak zadaniem budowniczych naszych winien być rozwój twórczości w duchu wielkich tradycji. Do zadań tych przyległo jeszcze jedno, bardzo realne, aktualne i pilne. Wojna pozostawiła kraj nasz w ruinie. Z konieczności jaknajszybszej odbudowy zdają sobie sprawę i czynniki decydujące i społeczeństwa. Dowodem — założenie w Wilnie średniej szkoły technicznej, której otwarciu obchodziliśmy w zeszłą niedzielę. Temuż zagadnieniu służyć ma dział architektury naszego Wydziału.

W przeciągu tych trzech lat jednocześnie z innemi wydziałami Uniwersytetu organizował się i rozwijał — w miarę możliwości — Wydział Sztuk Pięknych. Już w drugim półroczu roku Akademickiego 1919 — 1920 mieliśmy dwa cykle wykładów, wygłoszonych przez prof. Kłosa o budownictwie ludowem oraz monumentalnem. Na wiosnę 1920 roku ustalony został program Wydziału, a w szczególności działu architektury. Jaką przerwę, jaką



wyrwę stanowiła powtórna inwazja bolszewicka, niech świadczy fakt, że w jednym z dni lipcowych Rada Wydziałowa opracowywała program wykładów na najbliższą jesień, a nazajutrz trzeba było zająć się ewakuacją. Gdyśmy w jesieni wrócili, przekonaliśmy się, że z tych murów ocalała jedynie część, zajęta przez pracowników Wydziału. Pod opieką służby naszej z ruchomości nie zginęło nic oprócz jednej szkatułki i jednego rysunku węglem.

Zabraliśmy się nanowo do przerwanej pracy. Udało się Wydziałowi, zawdzięczając głównie staraniom i energii prodziekana prof. Juljusza Kłosa, pozyskać dla wykładów projektowania prof. Ludwika Sokołowskiego, dla budownictwa, jako zastępcę — prof. Ottona Krasnopolskiego. Wykłady zlecone prowadzili: z matematyki wyższej prof. Kempisty, z geologii prof. Rydzewski, z miernictwa inż. Skwarczenko. Asystentem jest pan Słonecki. Ostatnio dla wykładów z historii sztuki Wydział pozyskał jako zastępcę prof. p. Jerzego Remera, konserwatora na Ziemię Wileńską.

Na pierwszej wystawie sprawozdawczej Wydziału latem roku ubiegłego figurowały też prace, wykonane w dziale architektury. Dowodem, że praca rozwija się normalnie służyć może fakt, że z pomocy bardziej zaawansowanych słuchaczy architektury korzystało Towarzystwo Miłośników Wilna przy pomiarach kościołów i gmachów wileńskich, jak również przy pomiarach i robotach ziemnych przy baszcie na Górze Zamkowej.

Największą trudnością do przyzwyciężenia był brak lokali. Wbrew rozpowszechnionym mniemaniom, że Uniwersytet obfituje w gmachy, zaznaczyć mogę, że dla swych pracowni Wydział korzysta z lokali rozrzuconych, jakby z namiotów ruchomych, a pracownia architektury-kreślenia — mieściła się dotąd w wąskim korytarzu. Wobec trudności budżetowych, wielkich potrzeb ogólnouniwersyteckich przy powstawaniu tylu zakładów poszczególnych wydziałów, wreszcie przy niezbędnej dziś oszczędności trudno było stan rzeczy zmienić. Z sumy wyznaczonej przez Senat, a przyznanej przez Ministerstwo W. R. i O. P. udało się tę oto salę odnowić i do stanu używalności doprowadzić, salę, przeznaczoną w przyszłości na bibliotekę Wydziału, dziś — zawiązek siedziby działu architektury.

Liczne są jeszcze braki, jakie odczuwamy. Brak nam przede wszystkim modeli pokazowych i książek. Lecz niech dla kolegów z architektury będzie dobrym w pracy prognostykiem, że potrafili do zaniedbanych murów nową wprowadzić świeżość, nowe życie.

Dotąd mówiłem o przeszłości i teraźniejszości. Pragnę zwrócić się też ku przyszłości, do Was, Młodzieży nasza. *W ulu naszym otworzyliśmy tylko jedną celkę. Od Was zależy, by nie zabrakło w niej świeżego miodu i nowego wosku. Zapełnijcie ją usilną pracą, ogrzejcie ją zapałem waszym.*

A Szanownym Państwu, którzy zechcieliście przybyć na dzisiejszą skromną naszą uroczystość pracy, serdeczne składam podziękowania. Widząc tu Waszą Magnificencję, Członków Senatu Akademickiego, przedstawicieli Rządu i Samorządu Miejskiego, wybitnych przedstawicieli pokrewnych nam zawodów, mam niezłomne przekonanie, że i przy dalszych usiłowaniach naszych znajdziemy posłuch i zrozumienie—w imię dobra ojczystej Sztuki i Kultury *.



* Pomimo konieczności odbudowy kraju po zniszczeniu wojennem, wbrew powszechnie uznanej użyteczności i potrzebie tej placówki nauki budownictwa na wschodniej rubieży Polski—w trzy lata później została ona skasowana jednym pociągnięciem pióra z dalekiej i nie znającej Wilna — Warszawy. (Przyp. red.).



XXI.

MOWA NA CZEŚĆ GOŚCI BUŁGARSKICH

wygłoszona na bankiecie w Wilnie w dniu 11 października 1923 roku.

Szanowni i drodzy Goście.
Narody i państwa w dziejach swych przechodzą losy, podobne do kolei każdego żywego organizmu w otaczającej nas naturze. Po okresach rozrostu i rozkwitu przychodzą okresy opadania i zamierania.

Lecz jak w naturze to, co od słońca i burz jesiennych zamarło, na wiosnę nanowo odżywa, tak też narody i państwa, które wskutek wewnętrznego osłabienia i kataklizmów, zdawało się, przestały istnieć, były wykreślone z mapy świata, wracają do życia, mają swoje nowe wiosny. Ale nie tylko podstęp i zaborczość sąsiadów, najazdy i wojny zagrażają ludom. Jak wojny współczesne posługują się nową bronią, nowymi metodami, tak też nawet w czasie pokoju działają nowe sposoby zwalczania: *gazy trujące*. Zatrują się atmosferę za pomocą depech, komunikatów, artykułów, fałszujących prawdę, a docierających do najdalszych zakątków świata. Potrzeba długich wysiłków, by potem skutkom złego zaradzić. *A jednak jest środek niezawodny: przekonać się na miejscu, przekonać się naocznie.*

Jednym ze zjawisk, jakie widzimy obecnie po wojnie światowej, są te wyprawy odruchowe, wycieczki do obcych krajów. Niejednemu z naszych rodaków było danem zwiedzić i poznać Wasz piękny kraj. Dochodziły nas echa waszej gościnności.

Dziś wolno nam gościć Was u siebie. Przybyliście do miasta, które jest kolebką ducha największego z Polaków. Gdy przed stu laty musiał kraj swój jako wygnaniec opuścić, kiedy z rąk naszych



wytrącony był sztandar niepodległości, Adam Mickiewicz tam, w metropolji świata, w paryskim „Collège de France” wysoko wzniósł sztandar, na którym wypisane było: „Historja literatur słowiańskich”.

Lecz nie tylko on dążył do ujawnienia szerzenia kultury ludów słowiańskich. Zwiedziliście dzisiaj mury naszej Wszechnicy, której Mickiewicz był uczniem, a założycielem wielki nasz król i z naszych królów największy mąż stanu. Przewodnią jego myślą było nie tylko krzewienie oświaty i nauki na miejscu. Uczelnia wileńska miała promieniować także na kraje ościennie. Te dwa tak nam drogie imiona: Stefan Batory i Adam Mickiewicz niech Wam mówią, że z gruntem wileńskim są związane od wieków *wysiłki pogłębiania i szerzenia kultury na dobro ludów mowy słowiańskiej*.

Przybyliście, Panie i Panowie, z południowych krańców słowiańskich do północnych kresów Słowiańszczyzny zachodniej. Gdy będziecie wracali do swoich, zawieźcie z brzegów naszej skromnej, mało badanej Wilji, *pozdrawienie braterskie braciom nad brzegi szumnej Marycy*.

Daleko leżą od siebie źródła naszych rzek, w odmiennych płyną kierunkach. *Obie więzione są w swoich ujściach*. Lecz gdy źródła są czyste i nie bagniste, nie powstrzyma nic, by nie zanosły rzeki wód swych *do Morza Wolności i Potęgi*. Oby to się stało — życzymy Wam jak sobie.

Jesteście przedstawicielami różnych dziedzin, lecz wszystkim Wam chodzi o kulturę ojczystą, a więc o *Prawdę*. Prawdzie też służy nasza Wszechnica, jednocząca w sobie ludzi nauki i sztuki. W imieniu Uniwersytetu Stefana Batorego pozwolę sobie wznieść Wasze zdrowie, zdrowie Gości naszych drogich, wznieść toast za piękną Waszą Ojczyznę, w przekonaniu że *stanowią jedną rodzinę ludy, które mają Ideały*.



SZTUKA NA WYSTAWIE REGJONALNEJ

Odczyt wygłoszony przez radio w Wilnie w dniu 20 sierpnia 1928 roku.

Jeżeli mam mówić dzisiaj o sztuce na wystawie regionalnej, to na wstępie pozwolę sobie przedstawić te słowa, poruszyć temat: „Wystawa Regionalna na terenie Sztuki”.

Gdy w roku 1919-tym, w kilka tygodni po otwarciu wskrzeszonego Uniwersytetu naszego, wypadło mi w sali Śniadeckich zapoczątkować wykłady z dziedziny Sztuki, mówiłem o tradycjach Sztuki w Wilnie. Rozpoczynając wykład, zestawilem plony, jakie niesie każda z dwóch sióstr—Nauka i Sztuka. Zaznaczyłem między innymi, że *„Sztuka rozkłada dary swe—kwiecie barwne i pełne grona owoców — i cicho odchodzi... Wyrazem jej — nie słowa, a pismem — nie zgłoski — litery. Kto poznać i wnikać chce, przyjrzy się tym kwiatom, nasyci się ich wonią. Gdy nadchodzi Święto, Sztuka wspólny dom wiankami zdoła, wyszywa i wdziewa szaty godowe”...*

Tak się w roku obecnym złożyło, że gdy wyłoniła się myśl stworzenia obok Targów Północnych i Wystawy Rolniczo - Przemysłowej trzeciego pokazu — Wystawy Regionalnej, ram do wystawy tej mogła użyć Sztuka. Wydział Sztuk Pięknych Uniwersytetu Stefana Batorego ustąpił lokale swe, przytykające do Ogrodu Bernardyńskiego, i w ramach tych, odnowionych i przeobrażonych sumptem różnych czynników — ukazała się w Wilnie wystawa, mająca na celu zobrazowanie kraju naszego, ziemi i ludzi, życia i twórczości.

Ten fakt, że placówka Sztuki stała się terenem wielostronnego pokazu niech będzie wyrazem i dowodem, że Sztuka winna

iść i idzie na spotkanie potrzeb życia. A dla nas artystów pozostawi we wdzięcznej pamięci rzecz radosną, że mogliśmy uczestniczyć w pracy harmonijnej ogromnego zespołu, który treść tej wystawy przez miesiące zestawiał, a w *kilka dni sierpniowych jakby wieniec dożynkowy splótł i Wilnu złożył*.

Wracając do właściwego tematu dzisiejszej mojej pogawędki, do tematu „Sztuka na Wystawie Regionalnej”, muszę podkreślić, że rozumiem to określenie nie tylko jako dział Sztuki na wystawie. Sztuki od wystawy tej — od każdego z oddziałów, a jest ich 37 — nie da się odłączyć. *Potrzeba uwydatnienia danego tematu w kształcie i w szacie Piękna przechodzi nicią czerwoną przez wszystkie grupy eksponatów*. Jest to wymownym potwierdzeniem, że jak w rzeczywistości proporcje, kształt i barwa nadają rzeczom oblicze, tak *w odbiciu rzeczywistości naszej Piękno musiało być pośrednikiem lub towarzyszem*.

By stworzyć syntezę, by syntezę unaocznic i udostępnić masom w okazach, wykresach tablicach i modelach, trzeba było w każdym wypadku posługiwać się słownikiem Sztuki.

Sztuka jest projekcją nas tak, jak cień projekcją człowieka, projekcją jego sylwety.

Istnieje legenda grecka o powstaniu malarstwa. *Dwoje młodych się żegnało. Stali przy murze w świetle księżyca. Gdy nadeszła chwila rozstania, on ujął węgielek spalony i oprowadził na ścianie linią cień drogiej istoty*.

Potrzeba zachowania lub tworzenia piękna, świadoma lub nieświadoma, towarzyszy ludziom wszystkim i człowiekowi każdemu z osobna. Może o tem nie wiedzieć, może tego nie chcieć, ale *oderwać się od bezbronnego, zdawałoby się, Piękna nie może*, tak, jak i od towarzyszącego jemu w doli i niedoli cienia. Tylko wśród szarzyzny dni nijakich, człowiek pozostaje sam, samotny. *Natomiast im jaskrawsze, pełniejsze, bardziej promienne jest źródło światła — czy to słońca, czy księżyca, czy zawieszanej lampy — tem wyraźniejszą jest ta projekcja, to odbicie, w którym siebie poznajemy*.

Pokaz regionalny nie jest dniem szarym. Słyszeliśmy wszyscy nieraz, powtarzano nam często i myśmy powtarzali, że szara jest



ziemia u nas, i chaty na niej, i ludzie, co na tej ziemi się trują. A tymczasem zaraz za progiem wystawy w murach po-bernardyńskich uderza nas i mamy ku sobie jakiś ogród dziwny. Wyrastają przed nami pionowe długie smugi, jakby dudy organowe i dźwięczą potężnymi, chociaż przyćmionymi głosami. Są to te niedosłyszane, ukrywające się głosy ziemi naszej, wyroby ludu naszego, w ciche zimowe godziny utkane. Te samodziały, — to kwiecie o długiej, uporczywej i pieśczośliwej hodowli. *Tratowane nieraz grzędy te zachowały wszystkie rodzaje kwiecia i z roku na rok wyrastają nowe kobierce kwietne, jakby tylko dla własnego domostwa i gospodarstwa przeznaczone.*

I z tą samą powściągliwością, ale też z tym samym ukrytym wdziękiem, czasem z lekkim uśmiechem, przemawia zdobnictwo ludu naszego w wyrobach z drzewa, w sprzętach i budowlach wiejskich.

Taką mową, z wyraźnym akcentem tutejszym, zwraca się do nas na wystawie specjalny dział ludoznawstwa, etnografia w zbiorach, zapoczątkowanych i prowadzonych przez Uniwersytet lub Stowarzyszenie Popierania Przemysłu Ludowego.

Od tych pieśni ludu naszego idziemy ku innym głosom, a raczej zgłoskom. Wieki znowu złożyły się na kulturę. Znowu w szacie pięknej szkolnictwo tłumaczy nam, jak wyprowadza działwę z ciemności ku światłu, jak z rokiem każdym rosną rzesze tych, co dopiero w posiadaniu klucza abecadła, mogą sobie otworzyć sezamy książki.

I tuż obok uszeregowano zastępy, jakie na obronę Ducha Narodu prowadziło drukarstwo wileńskie wierne swoistym tradycjom, idące ku nowym zdobyczom. Miłośnicy książki urządzili tu pokaz również pod znakiem Piękna, pięknej książki, pięknego druku.

Idąc po równi parkowego korytarza wspinamy się jednak coraz wyżej. Poznajemy skrzętne ręce, chroniące skarby przeszłości naszej, dokumenty, i dział piśmiennictwa.

Aż dochodzimy wreszcie do Sali Honorowej.

I jeżeli zebrane tu cenności mają dla nas przede wszystkim znaczenie relikwii i pamiątek historycznych, od pergaminów kró-



lewskich, sędziwych sztandarów i znaków cechowych, aż do ech surm wojennych, *aż do kluczy, któremi ktoś oczekiwany rozwarł bramę Wilna i strącił przytłaczające je wieko* — to każda z tych pamiątek jest nie tylko dokumentem historii, ale znowu także wyrazem prastarej mowy swojskiego Piękną.

Cechą, która wyróżnia te pamiątki — pomniki nasze wśród wielu tamtoczesnych o wysokiej nawet dziedzicznej kulturze, jest ich *dostojność*, która odbiła swą pieczęć nie tylko na zadokumentowaniach życia państwowego, lecz nawet prywatnego. Spuścizna, odziedziczona po odległych przodkach przez późniejsze pokolenia aż do dnia dzisiejszego, przemawia do nas tą *godnością, i każe o tej obowiązującej godności pamiętać*.

Ziemia i naród są materialem i terenem, którym operuje historia. Dziś zapisuje ona nowe karty. Wyroki historii są lakoniczne. *Ale jak długa jest droga od korzeni do owocu, jak potrzeba szerokiego rozgałęzienia i bujnego żywego ulistnienia, by drzewo wydało owoc*, tak też szeroko musi rozgałęziać się i stale kielkować życie państwowe, życie społeczne. Potrzeba wysiłków nieustannych i potrzeba ich skoordynowania.

Ogrom tej pracy w ostatnich dziewięciu latach, postęp i osiągnięte wyniki są zobrazowane w ogniach długich łańcuchów-wykresów, map i tablic, mieszczących się na dwóch piętrach Wystawy Regionalnej. Nie są one pozbawione elementu Sztuki. Już samo słowo „zobrazowanie” świadczy, że potrzeba było zapożyczyć określenia z dziedziny sztuki. Są to niewątpliwie wyniki długiej i żmudnej pracy, wykonanej pod hasłem naszego regionalizmu. Do zwiedzających nie mogą nie przemówić te kartony i tablice kolumnami liczb, liniami wykresów, podanych w wytwornej formie. A jako dowody wytężonej pracy uzupełniają je okazy i modele wytwórczości technicznej dla odbudowy kraju i ożywienia jego arterij.

Nad kępami jędrnej zieleni odrodzonego życia Wileńszczyzny i Nowogródziny wznosi się kwiat z tej ziemi wyrosły — kwiat Sztuki czystej. Pod stropem górnego piętra lokali wystawowych wzniesione zostały w obrazie skarby architektury naszej. Strzeliste koronkowe wieże Wilna, uznawanego przez cu-



dzodziemców za Florencję północną, bratają się tutaj z siostrzycami swemi z całej rozległości obydwuch województw i razem pełnią straż wiary i honoru kultury. A pomimo wspólności stylu epok z krajami, gdzie się te style narodziły, o ich odrębnym akcencie i swoistym charakterze świadczą tuż obok *rzewne ustronia dworów, dworków i chat naszych, tkwiące tam jak pale dla umocnienia rodzimego gruntu*. Jak pergaminy nadań królewskich na dole w Sali Honorowej tworzyły kamerton, do którego starało się dostroić w swej formie nawet życie codzienne, tak samo *architektura nasza monumentalna zaszczebiała godność i wstręt do krzykliwości zabudowaniom wiejskim aż do świronków włącznie*.

Stąd wchodzimy do wnętrza. W trzech salach „Sztuki wileńskiej” musimy uzupełniać sobie w myśli sprzęty i umeblowanie kolejnych okresów. W czasach wakacyjnych odlotów na wieś posiadaczy zbiorów dało się zamarkować tylko w jednej z sal cechy otoczenia, odpowiadającego portretom dziadów i babek naszych. Lecz to malarstwo wileńskie przemawia samo za siebie. W epoce modnej koturnowości malarze ówcześni odnajdywali siebie w portrecie, w nim ich rzetelność była nieskażona. Te wizerunki zbliżają nas bez frazesu do ludzi minionej epoki. W nich „Szkola Wileńska” spełniła szczytne zadanie Sztuki — zachowała to, co przeminęło w życiu. Dzieła takie, jak wystawione tutaj Smuglewicza portret pani Granowskiej, kilka portretów Rustema, mały klejnocik Kanuta Rusieckiego mają w historii malarstwa polskiego żywot niezgasły zapewniony.

Okresów, gdy malarstwo było legitymacją naszą nazewną i samo jedynie uniknęło ołówka cenzora, dotykamy w sali drugiej. Pierwszorzędnymi walorami malarskimi przykuwa tu nas portret kobiety, malowany przez Stanisława Siestrzeńcewicza, sztuką i duszą tak związanego z Wilnem i dziś jeszcze jakby wśród nas przebywającego, mimo bolesnej jego utraty.

W sali ostatniej widzimy liczny zbiór dzieł malarskich i rzeźbiarskich artystów doby ostatniej, znanych nietylko wileńskiemu społeczeństwu, głównie z wystaw Towarzystwa Plastyków Wileńskich. Z Ludomirem Śleńdzińskim na czele oglądamy tu przed-

stawicieli kierunków najnowszych, świadczących, że nie ustaje łączność ze sztuką światową i szukanie własnego wyrazu na gruncie rodzimym.

Tak doszliśmy do kresu wędrówki naszej. Jak kiedyś w Grotgerowskiej „Dolinie łez” biała postać polskiej Beatrycze towarzyszyła Pielgrzymowi przez piekło Dantejskiej niedoli, tak dziś nowa postać młodej, odradzającej się Sztuki winna kornie nieść służbę przewodniczki, wskazywać wędrowcom pola uprawne, warsztaty czynu i kwietne łąki ku zablżnieniu ran, ku upewnieniu i radośnej Wierze.



XXIII.

WSPOMNIENIA DNI MICKIEWICZOWSKICH
W PARYŻU

27. IV. — 3. V. 1929

„Źródła Mocy”, zeszyt V. 1929

Parler de Mickiewicz, c'est parler du beau, du juste et du vrai; c'est parler du droit dont il fut le soldat, du devoir dont il fut héros, de la liberté dont il fut l'apôtre et de la délivrance dont il est le précurseur.

Victor Hugo (1867 r.)

Mickiewicz, l'égal d'Homère, de Dante et Shakespeare a droit à d'immortels éloges.

Comte de Beaumont

(Z przemówienia w *Union Interalliée*
d. 30.IV.1929).

Minęły cztery miesiące od owych dni kwietniowych, kiedy w Paryżu na *Place de l'Alma* stanął pomnik Adama Mickiewicza. W dzisiejszym okresie żniw naszych dalekim wydaje się czas, gdy spóźniona, jak na Paryż, wiosna okrywała go lekką siatką pierwszej zieleni.

Wracam do tych dni wiośnianych.

Wpatruję się w niewygasłą w pamięci siedmiobarwną tęczę wielkiego tygodnia. I jeżeli mam na propozycję „Źródeł Mocy” podzielić się osobistymi wspomnieniami dni tamtych, pragnę, by podróż, która po latach zawiodła mnie z nad Wilji na brzegi Sekwany, była dla czytelnika tem, czem była dla mnie.

Dzieło Bourdelle'a, pomysł uwiecznienia Wielkiego Pielgrzyma, znane mi było oddawna. Przed ośmiu laty widziałem frag-

ment w Salonie Paryskim, całość projektu—w pracowni Mistrza. Z pism wiedziałem o bliskim urzeczywistnieniu uroczystości, która w dniu 28 kwietnia skieruje oczy z Polski całej na ten plac, widniejący jak gwiazda na planie Paryża nad Sekwaną, w pobliżu Pałacu Inwalidów, Pól Elizejskich i obu Pałaców Sztuki. Nie przypuszczałem, że będę świadkiem tego momentu.

Była już druga połowa kwietnia, kiedy Rektorat powierzył mi mandat delegata Uniwersytetu Stefana Batorego. Przyznaję się do emocji niezwyklej, gdym sobie mógł powiedzieć, że będę wysłannikiem Wszechnicy, dla której Ucznia staje pomnik.

Kilku dni do wyjazdu ledwo mi starczyło dla zakończenia spraw bieżących, załatwienia niezbędnych formalności oraz wyekwipowania się. Radjosluchacze wileńscy zrozumieją mnie, jeżeli te przygotowania przedwyjazdne nazwę „kłopotami Oszmiańczuka”. A zająłem się jeszcze dobraniem i ułożeniem do wieńca z palm wileńskich wstęgi-samodziału. Pracownia haftów, pełna ofiarnego zapachu, przez dwie doby wyszyła na srebrzystym tle amarantowy dwujęzyczny napis.

Nad ranem 26 kwietnia przejeżdżałem za Zbąszyniem granicę. Szaruga. Tu i w okolicach Berlina śnieg. Zdawało się, że do wiosny bardzo daleko.

Płaszczyna, olbrzymie połacie pól skrzętnie oranych, i im dalej na zachód, coraz częstsze i gęstsze osiedla, miasta z wieżycami starych kościołów, fabryki. Przedmieścia, krzyżujące się pociągi podmiejskie i obwodowe. Berlin nowy, rozłożysty z dawnym staro-pruskim w środku. Szereg dworców berlińskich i znowu przedmieścia, dzielnice zachodnie.

Za Hanowerem pejzaż przestaje być monotonnym. Kraj coraz bardziej falisty. Przecinamy wzgórze-wał, Porta Westphalica.

I odtąd z naturą zaczyna rywalizować to, co stworzyli i stwarza człowiek, coraz bardziej ją zasłaniając. Aż hen za Ren, do granicy belgijskiej, jedno prawie nieustające miasto, kolonje podmiejskich will, kolonje domów robotniczych, jedne i drugie jakby dziś postawione, i kominy, kominy, kolosy, ubrane w czarne pióropusze dymów, a wieczorem ziejące ogniem wśród nieprzerwanych sznurów migocących świateł.



Jeszcze o zmroku wjechaliśmy w Nadrenję. Tu pierwsza zapowiedź wiosny. Pierwsze zielonkawe drzewa, pasące się już owce.

Ren. Katedra Kolońska.

W pociągu naszym—polskim, „Stołpce-Paryż”—pozmieniali się kolejno pasażerowie. Jedni powysiadali, drudzy wsiedli na ich miejsce, wnosząc ze sobą mowę kraju, przez który się jechało: polską, niemiecką, francuską. A stacje graniczne znaczone przez odmiany mundurów urzędników celnych i kontrolerów paszportowych.

Przejazd przez skrawek Belgii i wjazd do Francji odbywa się w nocy. W St. Quentin—zamiast sterczących jeszcze w r. 1921 rozstrzaskanych upiornych murów i lichej prowizorycznej stacyjki—dworzec i tuż, w ukośnem świetle elektrycznem, białe kolumny mauzoleum...

Poranek. Jesteśmy na ziemi francuskiej. Jakaś łagodność w powietrzu i pierwsze różowo-białe, wątle jeszcze wiązanki drzew kwitnących w ogródkach przedmieść Paryża. Paryż!

Biorę *taxi* i pędzę przez miasto (gdzie na każdym kroku wyrastają razem z gmachami dawne wspomnienia) na drugi brzeg, jakby przez wielkie przeżycia z powrotem na brzeg dawnych wzruszeń młodości. Dla kogoż nie jest ten *Montparnasse* krajem lat minionych, co zawsze drogim zostanie, jak pierwsze dni wiosny na przemian słonecznej i burzliwej, jak pierwsze zanurzenia się w wir pulsującego życia w beztrosce incognita. To też ogarnia głębokie wzruszenie, że się znowu tu jest. A że czuje się tu powiew południa w tej wczesnej porze poranku, więc jest jakaś słodycz poza tem nieuchwytnem, co jest w tem dziwnem tyłowiekowem i zawsze młodem mieście.

W hoteliku przy *Boulevard St. Michel*, gdzie stawał przed laty, gospodarze poznają mnie i witają jakby witali kogoś z grona blizkich znajomych. Mam pokój z oknem do dołu, wychodzącem na typowe paryskie podwórko. Jest jeszcze uśpione, żaluzje jak powieki opuszczone, nim obudzi się życie dnia powszedniego z odgłosami rytmicznie powtarzających się godzin pracy, posiłku, wypoczynku. Jeżeli w Paryżu często uderzały mnie żywe wciąż echa XVIII wieku, to może najbardziej w podwórkach tych. Zresz-

tą w ich stronę zwrócone jest życie nie odgradzonych tak szczer-
nie jak na północy mieszkań.

Po trzech nocach, spędzonych w wagonie, chciałoby się za-
żyć wytchnienia jaknajdłużej, lecz nie znając programu dni, jakie
nas czekają, muszę się zaopatrzyć w karty wstępu, umówić się
z innymi delegatami; wreszcie zająć się wieńcem. Obawiam się
sobotniego *weekend'u*.

Udaję się więc taksówką na *Avenue Georges V* do gościn-
nego domu senatora dr. Motza, gdzie zamieszkał gimnazjalny mój,
a obecnie uniwersytecki kolega prof. J. Szymański, marszałek Se-
natu, by informacji wszelkich zasięgnąć. Wiedziałem z planu
w przewodniku, że przezwane niedawno ulice: *Avenue Georges*
V, wraz z *Avenue Wilson* i *Avenue de Tokio* (a więc o naz-
wach niedawnej wszechświatowej konstelacji koalicyjnej) zbiegają
się na *Place de l'Alma*. Wiedziałem też, że przy *Avenue de*
Tokio w pobliżu pomnika znajduje się gmach naszej Ambasady.
A jednak dojeżdżając zaskoczony byłem, gdym przy skręcie od
strony Sekwany ujrzał przed sobą odsłonięty prawie całkowicie—
złoty pomnik! Doznałem pewnego choc'u. Przy rozwartych pers-
pektywach pięciu ulic i schodzących się między nimi blokach
domów, pomnik, którego monumentalne ujęcie miało się wciąż
w pamięci, wydał mi się za małym. Może za krótkim. Dopiero
później, gdym po wielokroć go obchodził i stawał bliżej, odnaj-
dywałem odpowiedni punkt patrzenia. Wiąże się z tłem najlepiej,
jeżeli się zbliżyć do mostu, skąd się go ma wprost przed sobą
i gdzie postać Pielgrzyma unosi się nad kolumną na tle nieba,
między zbiegającymi się za nim w dół linjami domów. Stąd wy-
konano następnie większość zdjęć. Stąd też ogarnia wzrok odrazu
obie główne figury—Wieszczka i Bellony. Te są dla mnie najbar-
dziej imponujące. Rozwarte skrzydła dolnej figury, nadzwyczajnie
oddanej w ruchu oraz miecz oburącz trzymany nadają pomni-
kowi sylwetę kolumny rostralnej. Wieńczy ją znana z licznych
reprodukcji postać idącego przed siebie z podniesioną ręką Poety-
Pielgrzyma. Umieszczenie człowieka kroczącego na niedużej plat-
formie szczytu razi niektórych krytyków. Mnie się wydaje to
w tym wypadku umotywowanem, gdyż przy mocno ustawionym



słupie przez kompozycję obu tych figur, umieszczonych wysoko i dążących przed siebie, osiągnęło się wrażenie ruchu naprzód i wzwyż.

Bourdelle dał sam tłumaczenie swego dzieła*. „Pomnik stoi jak olbrzymi miecz, zatknięty w skałę. Ma gardę poziomą, złożoną ze skrzydeł Ducha Epopei, unoszącego się przy głowicy miecza. Wysoką rękojeść stanowi postać samego Adama Mickiewicza”.

Może myśl o mieczu podsunęła twórcy pomnika pomysł wykonania go nie z marmuru lub granitu, lecz całkowicie z brązu złoconego.

*

Zasugerował mnie i zatrzymał mnie pomnik. Odchodzę od niego, by dopiero nazajutrz na uroczystą chwilę odsłonięcia wrócić.

Tymczasem niech czytelnik zechce mi towarzyszyć, jak innym przybyłym do Paryża na te dni, w niedalekim promieniu do Ambasady naszej i do Biura Prasowego po przygotowane w kopertach karty na szereg przewidzianych uroczystości oraz po inne informacje. A dalej z powrotem na *Boulevard de Montparnasse* do zakładu ogrodniczego. Tu przekonałem się, jak w r. 1921 podczas urządzania Wystawy polskiej przy Salonie w Grand Palais, że rutynowanych i właśnie do rutyny przyzwyczajonych rzemieślników paryskich nie trudno pozyskać dla wykonania niecodziennego zadania, o ile się w nich rozbudzi zainteresowanie ukrytego w nich artysty. Śród polifonji kwiecia o najprzeróżniejszych kolorach, od kontrastowych do wyrafinowanych w swej harmonii barw, śród pracowników, układających w ciągu całego dnia wiązanki imieninowe, bukiety ślubne, lub wieńce pogrzebowe, zakończone we wstęgę lub wstążkę w przepisowy sposób, zjawilem się z wiązanką niespotykanych dziwnych „palm” ludowych i skromną szarą płachtą. Myślałem o kłosach do wieńca dożynkowego, lecz na telefoniczne

* Przedmowa do katalogu wystawy rzeźb Bourdelle'a, otwartej w d. 4.V.29 w Galerie Danthon z powodu odsłonięcia pomnika.

zapytania zakładu różne źródła zawiodły. Musiała więc jako podłoże służyć zielen. Ale gdy nazajutrz rano, pomimo niedzieli, młody subjekt zaczął coraz bardziej ochoczo najeżać zielone koło barwnymi pasiastymi „wierzbanami”, zrobiły swoje, ukryły obce tło, a oskrzydłone srebrzystą płachtą skupiły około siebie uwagę wszystkich pracowników.

Tyle o wieńcu z nieśmiertelników, co przed kilkoma tygodniami ufarbowane zostały na tradycyjną Niedzielę Palmową, a którym danem było z pod strzech podwileńskich lec u stóp Wieszca tam, gdzie tak tęsknił.

*

Na sobotę tę, jako przeddzień uroczystości głównej, już miało się dwa zaproszenia: na śniadanie, wydane przez *Institut d'Etudes Slaves* Uniwersytetu Paryskiego (nie mogłem na niem być z powodu swych zajęć) oraz na uroczyste posiedzenie *Collège de France*—w wielkim amfiteatrze Sorbony.

W wielkiej kolistej sali Sorbony zebranych było parę tysięcy osób—Polaków i Francuzów. Prezydium, zasiadające przy długim stole, składało się również z przedstawicieli instytucyj francuskich i polskich: *Collège de France*—inicjatorce akademii, jako że w *Collège* Mickiewicz niegdyś zajmował katedrę literatur słowiańskich, Rządu Polskiego, Ambasady polskiej, Krakowskiej Akademii Umiejętności, Straży Piśmiennictwa Polskiego. Za stołem prezydjalnym—miejsca dla gości honorowych. (Pewne niedociągnięcia przy wyznaczeniu miejsc dla delegacyj zostały w części przy następnych uroczystościach usunięte). Zagaił akademię prezes *Collège de France* prof. Maurice Croizet, po nim mówił prof. Mazon, dziś wykładający w *Collège de France* literaturę słowiańską. Dalej następowały przemówienia polskie (również w języku francuskim): przedstawiciela Rządu hr. Franciszka Potockiego, profesorów Ujejskiego i Kallenbacha, prezesa Akademii Umiejętności prof. Kostaneckiego, Andrzeja Struga. Najbardziej przyczyniła się do podniesienia nastroju porywająca deklamacja artysty Komedji Francuskiej Hervé. Wygłosił—w przekładach francuskich — „Ode do młodości”, fragmenty z „Ksiąg Pielgrzymstwa”, „Polonez”



z „Pana Tadeusza” i wiersz „Poląły się łąy me czyste, rześiste”. Deklamacja ta wygłoszona w środkowej części programu, przerwała monotonię nieco przydługich mów (słaba strona wszystkich akademij). Mowy były czytane, ale wskutek niezgodnienia mówcy się powtarzali. Cytata: „Nazywam się Miljon, bo za miliony kocham...” przytoczona została trzykrotnie.

Gdy się z sali wychodziło przez podwórze Sorbonny, otoczone sędziwymi szerniałemi murami, a dalej na rześście oświetlone ulice, czuło się, że zespolenie elementóy, jakie na uroczystość złożyć się miały, jeszcze nie nastąpiło, czekało się na wrażenia bezpośrednie.

Poranek niedzielny, dnia 28 kwietnia, był pogodny. Na małym placu przed kościołem „polskim” przy *rue St. Honoré* zjeżdżali się autami oficjalnie zaproszeni, schodzili się „na sumę” gromadki tak charakterystyczne dla wszystkich rozproszonych po świecie kolonij polskich. A wewnątrz—nabożeństwo z kazaniem polskim, sztandary zrzeseń, pochylające się podczas Podniesienia—to nieustanne w przeciągu wieków tygodniowe sursum corda, samorzutna manifestacja, nuta, która brzmi w obrazach Chełmońskiego, od jego „Kościołków” do „Racławic”. Dziś w prezbiterjum klęczał Ambasador Polski.

Dochodzi godzina trzecia popołudniu. Na *Avenue Montaigne*, jeszcze jednej prowadzącej na plac Alma, przed biurem naszym prasowem ustawiają się w szeregi szkoły, skauci, korporanci, członkowie stowarzyszeń naszych, miejscowych paryskich i z różnych miast francuskich. Dziewczęta w strojach narodowych. Te szeregi, w skupieniu oczekujące, przypominają mi przygotowania do procesji Bożego Ciała gdzieś w Wilnie, na ulicy Zamkowej, lub przed Bernardynami. Są delegacje z wieńcami. Sprawdzam czy są „moi”. Dwóch mężczyzn—na ochotnika—trzyma wieniec, dwaj inni—końce wstęgi.

Idę na plac. Przed pomnikiem—niezasłoniętym—ustawiono trybunę z dachem płóciennym, jakby namiot o barwach ciemnoczerwonych i żółtych z powiewającemi na masztach chorągwiemi obu państw. Przezorne zabezpieczenie trybuny przed możliwym deszczem jest wskazane, bo niebo—już nie słoneczne—nawleczone

jakby olbrzymią szarawą chustą. Niejeden z obecnych na placu spogląda z niepokojem w górę.

Naokoło balustrady, okalającej w pewnej odległości pomnik, formuje się tłum, z boku ustawia się orkiestra Gwardji Narodowej. Po wykazaniu się z posiadania karty wstępu dochodzi się do swego miejsca w szeregach krzeseł na trybunie. Dla nas delegatów zarezerwowany rząd drugi. Pierwszy—dla reprezentantów obu rządów, prezydentów parlamentów, dyplomatów oraz dla syna i wnuków Wieszcza.

Formują się grupy. Obok dygnitarzy naszych poznaje się znanych z ilustracyj w pismach Francuzów. Ambasador Chłapowski wita ministrów Painlevé i Marraud, prezesa izby deputowanych Bouisson; marszałek Daszyński ożywioną prowadzi rozmowę z Ignacym Paderewskim. Jego piękna głowa o długich siwych włosach ogólną zwraca uwagę. Jutro pisma paryskie po wymienieniu obecnego świata oficjalnego, podadzą osobno w dwóch wierszach „Był Paderewski”. „Był Antoine Bourdelle”. A nad szpaltami ukazać się—obok pomnika—ich podobizny.

Wszyscy zajmują miejsca, a za chwilę wstają, by wysłuchać obu hymnów. Na katedrę, ustawioną przed trybuną, wchodzi pierwszy mówca, dyrektor Lewandowski, syn emigranta, by w imieniu Komitetu przekazać pomnik miastu Paryżowi. Odpowiada, przyjmując w imieniu Paryża ten dar, prezes Rady miejskiej Lemarchand, w dłuższem przemówieniu podaje cały zyciorys poety minister oświaty Marraud, zatrzymując się dłużej na przyjaźni, łączącej Mickiewicza z Quinetem i Micheletem; ostatni przemawia ambasador Chłapowski. Jak wszyscy mówcy mowę swą odczytuje, ale głosem donośnym i podkreślając mające szczególne znaczenie mocne momenty polityczne.

Przy dźwiękach „Warszawianki” rozpoczyna się składanie wieńców: od Rzeczypospolitej Polskiej, od Armji Polskiej, od miasta Paryża, od Wszechnicy Wileńskiej, od Polaków z dzisiejszej Litwy, od stowarzyszeń polskich we Francji.

Tu—w chwili, gdy operatorzy filmowi i fotografowie, po uchwyceniu jeszcze przed rozpoczęciem uroczystości różnych oso-



bistości i grup, wrócili do swych czynności, padły pierwsze krople deszczu, tak szczęśliwie dotąd tylko grożącego.

Składając Twórcy pomnika gratulacje i wyrazy wdzięczności Wilna, wręczam mu, na jego prośbę, jedną „wierzbę” wileńską, drugą doręczam Józefowi Mickiewiczowi.

Charakter mniej oficjalny, natomiast całkowicie swojski, miał następny moment, przewidziany w programie uroczystości: akademja, urządzona staraniem stowarzyszeń polskich w Paryżu, w sąsiedztwie placu Alma w lokalu przy *Avenue d'Jéna*. Sala, mieszcząca jakieś sześćset osób, była przepelniona. Barwny widok na dały widowni stroje sokołów, hallerczyków, dziewczęce ludowe i unoszące się sztandary, wysłane z delegacjami ze wszystkich krańców Francji. Tu mówili swoi do swoich. Pierwszy przemówił sędziwy weteran 63-go roku dr. Gierszyński, dalej—minister Car i kolejno każdy z delegatów Uniwersytetów naszych, witając rodaków na obczyźnie w imieniu miast, skąd jako delegaci przybyli, wreszcie prezes związków robotników polskich we Francji Rejer. Słowa jego wielką prostotą swą i szczerością wywarły szczególne wrażenie.

Ściśle według programu odbył się wieczorem w Ambasadzie Polskiej obiad dla Prezydenta Rzeczypospolitej. Pozostał też na raucie i dopiero o godz. 11^{1/2} opuścił p. Prezydent Doumergue Ambasadę.

Raut zgromadził do tysiąca osób. W przyjęciach, wydawanych w pałacu ambasady przez pp. Chłapowskich, biorą z pewnością często udział członkowie kolonji polskiej. Przyznam się, że na przyjeźdnym z Kraju dzisiejsza siedziba naszego dyplomatycznego przedstawicielstwa, mogąca wytrzymać porównanie z takimiż placówkami innych państw, sprawia wrażenie niezmiernie dodatnie i trudno oprzeć się radosnej dumie, uczuciu wdzięczności, że siedzibie tej nadano tę godność i zakrój. Liczne i ciężkie obowiązki swe reprezentacyjne spełniają państwo Chłapowscy w sposób pełen pogody i naturalności, która nie może nie udzielić się przebywającym w ich gościnnym domu.

Jako artysta pragnę podkreślić wytworność ram, w jakich te przyjęcia (byłem na dwóch rautach i na five o'clocku w dniu



3-go maja) się odbywają. W szczegółach drobnych, jak w kartach i programach, w ukwieceniu olbrzymiego stołu obiadowego, w umundurowaniu upudrowanej służby, utrzymany jest tradycyjny styl przyjęć wielkoświatowych. Szczęśliwym pomysłem było zaproszenie do części koncertowej w dniu przyjęcia Prezydenta słynnej odtwórczyni dawnej muzyki p. Wandy Landowskiej.

Po dniu, pełnym wrażeń, dążyłem do swego hotelu wzdłuż brzegu Sekwany. Wprost bramy gmachu ambasady z drugiego brzegu migotała na ciemnym tle nieba w kaskadach mieniących się światła wieża Eiffel. Wybrzeżem pędziły auta. Jedno i drugie należy do zwykłych wieczornych obrazków paryskich.

Był jeden motyw niepowszedni. Na pobliskim placu wznosił się, lśniąc w świetle zawieszonych na ten jeden wieczór reflektorów, pomnik, gloryfikujący polskiego Wieszczą.

Pomimo późnej godziny stały, zmieniały się grupy przechodniów. Słyszało się mowę nie tylko francuską. Przez niedługą chwilę doleciały mnie dźwięki kilku języków. Byłem świadkiem pierwszych pytań, do których zmusza pomnik: „qui était-ce, Mickiewicz”?

*

Nim opowiem — w skrócie, by nie nużyć dalej czytelnika, — o przebiegu dalszych uroczystości, pragnę zatrzymać jego uwagę na tem, com sobie owej niedzieli — a dalsze dni były tego potwierdzeniem — uświadomił.

W centrum Paryża, w centrum stolicy Francji, stanął pomnik dla Poety innego narodu.

Pomnik dla poety, dla poety obcego.

Jest w Paryżu pomnik Dantego, jest pomnik Szekspira. Przybywa, jako trzeci, nasz Mickiewicz.

Tamte pomniki trudno odnaleźć, ten trzeci stanął w jednym z centrów pulsującego nowoczesnego życia Paryża.

Gdyby stanął w dzielnicy dawnej, starej, tej, gdzie za życia przebywał Adam Mickiewicz, w bliskości Biblioteki Polskiej, zostałby uwieczniony jako wielki poeta epoki, jako emigrant, który znalazł gościnę w tem mieście i kraju, a któremu wespół z luminarzami miejscowymi danem było nieść naukę młodzieży, uświa-



damiać współczesnych. Nie uwieczniono go jako takiego. Bo wielkich było w różnych czasach wielu, z krajów dalekich nie jeden oparł się o Paryż. Lecz żaden nie dostąpił takiego uwiecznienia swej twórczości, swego dzieła.

Dlaczego On?

A może niezwykle to wydarzenie spowodował sojusz francusko-polski?

Sojusze, konstelacje polityczne, wspólności kulturalne upamiętniane były w tymże Paryżu nadaniem placom, ulicom, mostom, instytucjom nazw i imion, mających świadczyć o znaczeniu wydarzeń lub osobistości, których imiona z nimi są związane. Nie postawiono jednak pomnika.

Francuz jest bardzo ekskluzywny, paryżanin bardziej jeszcze.

On zazdrośnie miłuje swój Paryż. I nie tylko miasto to, w którym jak w soczewce, odbija się cała historia Francji. Zazdrośnie pragnie paryżanin zachować czystą, bez wpływów i domieszek, idących od innych ras, wytwórczość i twórczość u siebie wszelką, najbardziej właśnie w literaturze, poezji, sztuce plastycznej, w teatrze.

Jakżeż on oddał pod apoteozę tego Intruza jeden z placów miejskich najwidoczniejszych, najcenniejszych, dziś i na przyszłość?

W sam środek Paryża, tego centrum świata, wbity został złoty gwóźdź, a na nim wypisany wyraz: Mickiewicz.

A Francja dała swoje żyro. Na zawsze, na wieki.

Jakżeż ona to uczyniła, ona, rozważna i ostrożna?

Nie dla wspólnych cech, nie dla tradycyjnej tylko i wypróbowanej przyjaźni dwóch narodów, nie dla analogii sytuacji politycznej obu państw, lub naturalnego sojuszu zdobyło się społeczeństwo francuskie na śmiały ten krok, wobec wieków, jakie mają przyjść, tak odpowiedzialny.

Uznała Francja Mickiewicza za tak wielkiego, by go wywyższyć w oczach świata całego, wypisać to imię jako nieśmiertelne—dla tego, bo odnalazła w Nim wartości ogólnoludzkie, idee nieśmiertelne.

I zrozumiały przewodnie duchy, zazdrośnie oddane wielkiej

Francji Historji, że i tym razem Francja będzie pierwsza w pochwyceniu wielkiego waloru dla ludzkości całej.

W „Księgach Pielgrzymstwa Polskiego” duch francuski odnalazł uderzające dziś bardziej, niż kiedykolwiek, słowa wieszczów i myśli, które winny się stać własnością wszystkich ludzi.

Zrozumiany został Pielgrzym-Człowiek.

Błogosławiona niech będzie Francja, w której On znalazł gościnę nie tylko doczesną.

I błogosławić będą kiedyś Francję ci z blizkich i dalekich krajów świata, co Go dziś nie znają, za to, że Francja im Go ukazała.

*

Echa uroczystości, która w drugim dniu osiągnęła była swój punkt kulminacyjny — odsłonięcie pomnika, pochłaniały nas, unosiły się nad nami, jak jakaś kaskada, w przeciągu dni ośmiu. Oktawa.

Dzień każdy przynosił nowe zaproszenia. Streszczę się krótko. Zaraz nazajutrz po odsłonięciu pomnika odbyło się drugie przyjęcie wieczorne — również z częścią koncertową — w Ambasadzie, tym razem specjalnie dla przedstawicieli obu rządów oraz delegacji polskich. — Charakter polityczny nosiły obiady-rauty, wydane w dniach następnych przez Grupę parlamentarną francusko-polską w klubie *Union Interalliée*, której prezesem tak niedawno był nie kto inny, jak Marszałek Foch, oraz przez Instytut Międzynarodowy współpracy intelektualnej Ligi Narodów, ten drugi w starym *Palais Royal* obok *Comédie Française*, w kompleksie gmachów, co tyle widziały historji. Oba te wieczory dały sposobność do wygłoszenia całego szeregu mów. Poza stroną polityczną były to oczywiście przemówienia okolicznościowe, uderzało jednak, że już sam fakt odsłonięcia pomnika spowodował bliższe zapoznanie się Francuzów z twórczością — chociażby w urywkach — Mickiewicza. Świeżo wydane zbiory tłumaczeń w znacznym stopniu to ułatwiły. Cytaty, zwłaszcza z „Ksiąg Pielgrzymstwa”, dziwnie czasem nadawały się do zastosowania do czasów naszych. Mówcy nasi (ks. Zdzisław Lubomirski, członek b. Rady Regencyjnej, Marszałek Sejmu Ignacy Daszyński) z okazji tych



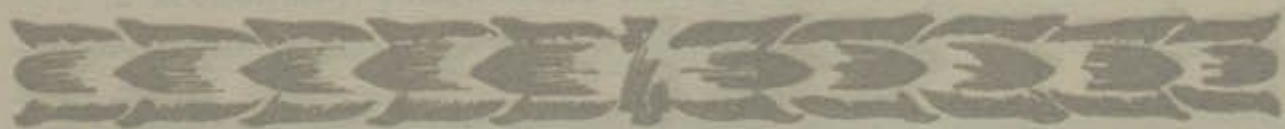
skorzystali, by zapoznać polityków francuskich dokładniej z tem, co przechodziła Polska i jak postępuje jej odbudowa.

O uwadze, z jaką urządzone były te przyjęcia, świadczyć mogłyby programy koncertów, połączonych z temi rautami na cześć delegacyj polskich. W *Soirée artistique*, urządzonej przez Grupę parlamentarną, brali udział zaproszeni artyści z Opery paryskiej, z *Opéra-Comique*, z *Comédie-Française* (z niezwykłym talentem deklamowała ballady francuskie Mlle Jeanne Sully), wreszcie tancerze z *Casino de Paris*. Część muzyczną wieczoru w *Institut International* wypełnił śpiew znanej artystki pani Argasińskiej, która odśpiewała polskie pieśni ludowe oraz pieśni Karłowicza.

Szczególniej ciekawe zebranie odbyło się w dniu 1 maja, jako zapoczątkowanie drugiego cyklu uroczystości w związku z mającym się odbyć dnia 3-go maja odsłonięciem tablic pamiątkowych w Bibliotece Polskiej. Na śniadaniu, wydanem przez Delegata Akademii Umiejętności Franciszka Pułaskiego, dyrektora Biblioteki, widziało się i poznało przedstawicieli elity nauki francuskiej; dość, że było kilku „Nieśmiertelnych” (wymienię historyka Nolhaca). Poniekąd symbolem wspólności nauki francuskiej i polskiej była pani Curie-Skłodowska.

Spotkałem na zebraniu tem kilka osób, które w przeciągu lat ostatnich zwiedziły Polskę i były też w Wilnie, na czele z prof. Emilem Bourgeois. Z satysfakcją wielką przekonałem się w jak żywej i życzliwej pamięci — do drobnych szczegółów włącznie — zachowali to, co w mieście naszym poznali. Również przy innych sposobnościach spotykałem uczestników wycieczki do Wilna *Amis de la Pologne*. Czas nie był wpłynął na osłabienie zadzierzgniętych wówczas przyjaznych stosunków. A niespodzianki miłej niezmiernie doznałem, gdy w jednym ze swych przemówień deputowany Paryża Emanuel Evain wobec liczego, a doborowego audytorjum, wspomniął z pobytu swego w Polsce o dniu w Wilnie, o zwiedzeniu tu szkoły powszechnej i o tem, jak dziatwa gości francuskich spotkała wiązanekami kwiecica i — „Marsyljanką”.

Nadszedł wreszcie dzień Święta Narodowego — 3-ci Maja. Znowu nabożeństwo uroczyste w kościele polskim, a godzina 2.30 popołudniu przeniosła nas do tej części najstarszego Paryża za Notre



Dame, na *Quai d'Orléans*, gdzie Biblioteka Polska wraz z Muzeum Mickiewiczowskim przechowuje najdroższe pamiątki z czasów emigracji. Pozyskała i odnowiła ona dla współczesnych potrzeb naukowych nowe lokale, udostępnione wszystkim badaczom.

W ścianie małego podwórza wmurowane zostały tablice ze spisem imion tych Wielkich i Największych, co tu tę nieoficjalną ambasadę polską wieku XIX-go tworzyli, lub z niej w pracy swej korzystali. A wśród nazwisk wielu, umieszczonych bez wyróżnienia, jakże przykuwają oko widza, przybyłego z Wilna, te trzy: Adam Czartoryski, Adam Mickiewicz, Juliusz Słowacki...

Tu—drugie oblicze tego Janusa, jakim jest Paryż, oblicze to, co mądrze i opiekuńczo spoglądało na rozbitków z naszego potopu, znoszących tu najcenniejsze uratowane relikwie. O ostatnich mohikanach emigracji mówił wieczorem na dorocznym posiedzeniu Biblioteki Rektor Uniwersytetu Jagiellońskiego prof. Józef Kallenbach, który był ich jako młody stypendysta poznał osobiście. I myśmy złożyli, jako delegaci Wszechnic polskich, wyrazy hołdu dla pamięci tych, co odeszli, i tych, co dziś, już pod skrzydłami Akademii Umiejętności, rozszerzyli ramy tej najbardziej wysuniętej na Zachód placówki kultury polskiej. Na zakończenie wygłosił świetny odczyt „o trwałych wartościach Ksiąg Pielgrzymstwa Mickiewicza” prof. Ignacy Chrzanowski.

Pożegnaliśmy odchodząc gospodarzy: patrona Biblioteki—Prezesa Akademii Umiejętności prof. K. Kostaneckiego, Dyrektora Franciszka Pułaskiego i Konserwatora St. P. Koczorowskiego, których życzliwości zawdzięczaliśmy dużo ułatwień w przeciągu tygodnia.

Tu—na gruncie jeszcze Książnicy—wspomnieć należy o kilku starannych wydawnictwach jakie w związku z uroczystościami Mickiewiczowskimi i — w porę, by się z nimi zapoznać mogli Francuzi—opublikowane zostały w Paryżu. Wymienię:

„Adam Mickiewicz—*L'homme éternel*” (*pages choisies en prose*) z przedmową prof. A. Mazon; Stanisław Piotr Koczorowski — „Adam Mickiewicz et la pensée française (1830—1923)”; „Adam Mickiewicz — *Poésies*” — wybór najdawniejszych tłumaczeń pisarzy francuskich współczesnych poecie; Jean-Paul Palewski



„Mickiewicz — l'âme de la Pologne”, wreszcie katalog Muzeum Mickiewiczowskiego.

*

Pod wrażeniem podniosłem przeżyć wielkich i po dotknięciu się mocnych zrębów dla przyszłych tu prac pragnęło się jeszcze pozostać w Paryżu dni kilka, by z niego w siebie wchłaniać. Wbiera się jak do akumulatora. Bez obowiązków oficjalnych mogłem pograć się w ten Paryż, do którego tęskno zawsze artyście.

Przebrzmiewały echa obchodu. Jeszcze wizyt kilka, między innymi u wnuczki Wieszcza — panny Marji Mickiewiczówny, u wnuka — doktora Ludwika Góreckiego. Tu nieznany mi jeszcze zbiór pamiątek rodzinnych. Z gruntu jakby wileńsko-nowogródzkiego przenoszę się w bezkresny przestwór wielkiej Metropolii świata.

Raz jeszcze wpatrzeć się w ten nieprzerwany łańcuch szczytów kultury ludzkiej.

Luwr. Luksemburg.

Wypisuję tu tylko te dwa słowa, jak ktoś, co z dalekiej wróciwszy pielgrzymki, tylko krańce, do których dotarł, wymienia.

Znowu wiozł mnie pociąg w nocy przez północną Francję, Belgję, a w ciągu dnia całego przez Niemcy. Znowu — teren olbrzymiego wysiłku, przenikającej wszędzie pracy.

*

Gdy w dniu 14-go maja zatrzymałem się w przejeździe w Warszawie, zajrzałem w kawiarni do leżącego na stole jednego z nowszych tygodników naszych ilustrowanych. Był tam artykuł o odsłonięciu pomnika Mickiewiczowskiego w Paryżu. Przebiegłem oczyma. Potem odczytałem go cały. Połowa artykułu poświęcona była samemu faktowi, tyleż — cała druga połowa — różnym „ale” i „gaffe’ie”, którą popełniono względem niektórych delegatów...

Był to przedsmak tego, co czekało mnie w Wilnie.

Nazajutrz, w dniu powrotu do Wilna, od samego rana ludzie spotykani, witając się, z miną zażenowania wyrażali mi współczucie, że było „tak”. Przysłuchiwałem się, nie rozumiałem. Gdy mi tłumaczyli, przecierałem oczy, jak gdybym się ze snu budził.

Gdym spotkał bliskiego człowieka, który również był świadkiem i uczestnikiem uroczystości paryskich, wypytywałem się go, jakbym był przestał oczom i pamięci swej wierzyć. Widział to, com ja widział, to „najważniejsze” i to „najważniejsze” zapamiętał.

Zabrałem się do przejrzenia w Czytelni Uniwersyteckiej stosów dzienników z końca kwietnia i początku maja. Zrozumiałem napotykanym znajomych. Przypuszczenia, a nawet twierdzenia, że „mogło być jeszcze inaczej”, gaffe’y wobec części delegatów, nieudzielenie przynależnych im — skądinąd słusznie — miejsc, „niedopuszczenie do głosu” — zasłoniły i mnie przy czytaniu plac de l’Alma i pomnik wielkiego rzeźbiarza francuskiego dla uwielbianego przez niego Polaka. Przez radio, w korowodzie dalej ukazujących się artykułów, dźwięczała ta sama nuta gorczy i zjadliwych dowcipów.

I pomyślałem sobie, że może najbiedniejszym dziś człowiekiem w Polsce jest czytelnik. Jego chlebem codziennym są gorzkie żale, lub gryzący sarkazm, a gdy w poczuciu radości i dumy z osiągniętej zdobyczy lub zwycięstwa porwie się niebacznie, by wyczytać potwierdzenie, cofa się spłoszony chichotem dotrzymujących zawsze placu trompe-joie.

Przypadkiem natrafiłem na zbiór swój wycinków z prasy paryskiej. I gdym je zestawiał, te artykuły naczelne, słowem i obrazem informujące Francuzów o nowym pomniku w Paryżu, tym razem dla wielkiego Wieszczu polskiego, z *odgłosami na gruncie swoistym, doznałem uczucia upokorzenia*.

Zatrzymałem w ręku wycinek jeden.

Dnia 29 kwietnia „Journal” paryski przytoczył wyjątek z artykułu, który się ukazał w „Kurjerze Warszawskim” przed uroczystością odsłonięcia pomnika.

„Le Kurjer Warszawski constate: heureux les Polonais qui ont pu participer à cette solennité”.

Doznałem ulgi. Oddają te wyrazy to, co pozostało mi najcenniejszym wspomnieniem i wzruszeniem z dni paryskich—*wspomnienie doznanego w owych dniach szczęścia*.

Wilno, w sierpniu 1929.



XXIV.

W I L N O

Odczyt wygłoszony na Uniwersytecie Warszawskim w Akademickim Kole Wilnian
w dniu 10 maja 1930 roku.

Gdy przedstawiciele Akademickiego Koła Wilnian zwrócili się do mnie z propozycją wygłoszenia w Warszawie, na gościnnym gruncie Uniwersytetu Stołecznego, odczytu o Wilnie, przyznaję się, że przyjąłem tę propozycję nie bez pewnej emocji. A więc mam przemawiać tu, mówiąc o Wilnie przede wszystkim do Wilnian. Mam mówić, jako swój do swoich. Mam mówić o tem, co nietylko wszystkim nam jest drogie, ale także dobrze znane. Poco w takim razie mówić?

I otóż przypomina się chłopak, któremu matka różne opowiadała bajki. On jedną bajkę lubił szczególnie i zwykle prosił matkę, by mu tę bajkę, tyle razy już słyszana, raz jeszcze opowiedziała. *To była jakby „jego bajka”.*

Taką bajką dobrze, najlepiej znaną, jest dla wilnianina jego Wilno. Może snadź często o niem słuchać i jak ów chłopak, słuchając swojej bajki, może chciałby ją wiedzieć jeszcze inaczej, po swojemu. *Tak może każdy wilnianin nosi w sobie—swoje Wilno.*

Staję więc tu po to, by tylko przypominać, by wizja daleka stała się bliską, *by przesunąć tło osobistych każdego wspomnień.*

I może teraz dobra ku temu pora, bo okryła się młodą, nieśmiałą zielenią góra Zamkowa, warczy weselej Wilenka, a w zaułkach osłonecznionych, przez okna, przetarte jak oczy, domy patrzą inaczej, niż w zimie.

Z tego wiosennego Wilna pozdrowienie Państwu przynoszę.



Przed miesiącem obchodzono na całym świecie Niedzielę Palmową.

Ci co dnia tego bywali w Wilnie, wiedzą, że z tym dniem jest związana pewna osobliwość wileńska — wielobarwne, a zarazem skromne palmy wileńskie. Wszędzie zwyczaj ten panuje, ale nigdzie, nawet w pobliskiej Lidzie, Święcianach, Oszmianie a nawet Grodnie — takich palm niema. Ten rodzaj jest wyłącznym produktem Wilna, jego przedmieść i najbliższych wsi. Z ufarbowanych nieśmiertelników, nasadzonych na gałąź czy patyk z zielonym pióropuszem na końcu, ze mchu szarego, czasem przeplatane jarzębiną, jak koralami, nawet ze zwyczajnych wiórów ufarbowanych powstają te swojskie palmy wielkanocne. Nie są one wzorowane na właściwych palmach, ani na kwiatach, jakie widzimy w naturze. Mają strukturę swoistą, wywodzącą się z jakichś pierwotnych form ludowych. Jeżeli przypatrzyć się ich wielkiej różnorodności co do koloru, ciekawemu doborowi barw, od kontrastowych do najbardziej dyskretnych, nie można nie dopatrzeć się w nich dziwnych harmonij kolorystycznych, jakiegoś szafowania najrozmaitszemi możliwościami. Skromne napozór te barwne drążki ułożone z najzwyklejszego materiału, *kryją w sobie akordy i gamy chromatyczne, nuty często mocne, a czasem harmonje najsubtelniejsze, melodie najcichsze.*

Jakich krzyżowań etnicznych, jakich przeżyć było potrzeba, ile wieków, ile chwil jasnych, radosnych i znowu ponurych i smutnych, ile *wpatrywania się w milczeniu* złożyło się na to, by powstały te upodobania, nie narzucające się, ale uporczywe w mozołnem, misternem dobieraniu i zestawieniu. *Oddźwięki jakiejś głęboko ukrytej polifonji.*

Podobny palmom jest charakter i rodzaj wileński. Te same cechy ma miasto, nie mogące imponować ani bogactwem, ani ogromem, ani urządzeniami. Ale gdy się w nie wejdzie, *gdy się jemu przyjrzeć, wsłuchać w nie i poddać się mu, to chwytą za serce.*

Taki też jest krajobraz wileński. Faliste wzgórza i pagórki, nie góry skaliste, rzeka nie rozlewna, strumienie, *ruczaje, kryjące się wśród nawisającej zieleni, jakby się chciały schować przed*



okiem ludzkim. Coś intymnego, niegłośnego, ale jedyne-
go w swojej harmonji.

Tacy są i ludzie. Nieskorzy, skryci, jakby unikający, ale czasem słowem jednym, zwrotem dający zająrzeć w siebie, w głąb. Ludzie niezachwianej wiary, a zarazem względem innych niedowierzający, pytający wzrokiem. Bojący się zawodu, a sami niezawodni. Utało się zdanie, że akcent i prowincjonalizmy wileńskie są tylko zabawne, śmieszne. Oczywiście powstają różne dziwolągi z rusycyzmami i z pewną amalgamą litewsko-białoruską. Ale jak w każdej dzielnicy zachowały się z dawnej polszczyzny określenia szczególne, gdzieindziej już nieznane, tak też w Wileńszczyźnie spotykamy powiedzenia i zwroty, przypominające czasy Trylogji Sienkiewiczowskiej. Mają tam bardziej swoisty charakter wskutek *intonacji*. Ludzie niełatwo udzielający się, mają swój specjalny sposób wypowiadania się. Przybywa do tego jakiś ton wnikliwy, często życzliwa chęć wytłomaczenia rzeczy po swojemu. Komuś, co przy opłakanym stanie dróg naszych z oburzeniem opowiadał, że przejeżdżając bryką przez most, zawałił się, filozoficznie usposobiony Oszmiańczuk czy inny Wileńczuk odparł: „a któż winien? Widzisz — most — a jedziesz”. To są śmieszności rozrzewniające.

Im bardziej sięgać w głąb uwarstwień społecznych, tem mocniejszy i pewniejszy grunt, aż do tych *podłoży wierności, które stały się opoką Piotrową naszych dziejów*. I dlatego w tłumie, gdzie człowiek nie czuje się śledzonym, dlatego w wielotysięcznych procesjach z tych ludzi milczących wydobywa się tajony głos tak chętnie, tak impulsywnie. Dlatego to milczenie ponure i zawzięte, gdy trwało uciemnienie, i dlatego ten *uśmiech na twarzy, dlatego ta radość w spojrzeniu, gdy przyszli swoi, wybawiciele*. Spojrzenie, którego nie można zapomnieć. I dlatego kochamy ten lud wileński, jego wiarę i wierność, jego oporność wiekowym pokusom.

Znamiennem jest może, że przejawem najszczerzym i najpiękniejszym niezwyklej dystynkcji wewnętrznej są właśnie te palmy wileńskie—róźdzki, jak ongiś w Jerozolimie urwane na radosne powitanie. Róźdzki swoiste, któremi lud po zimie wita nową nadzieję.

I znowu znamiennem jest dla Wilna, że nie wyobrażamy sobie wejścia do niego inaczej, niż zwyczajem wieków, jak do biblijnej Jerozolimy, przez bramę, przez ową Bramę, która wolą losów stała się symbolem tych dwóch cech Wilna: *odporności i wiary*. Z jednej strony mocne mury twierdzy obronnej, z drugiej, świątynia wiary i rzewnego sentymentu. To dur i moll w jednym akordzie. I znowu na zewnątrz niewzruszone oblicze, a za nim ukryta głębia spojrzenia, tajone łkania błagalne lub dziękczynne.

Od przeszło lat dziesięciu jestem świadkiem wrażenia, czasem wstrząsającego, zawsze nieprzewidzianego, jakie odnoszą cudzoziemcy, gdy przez renesansową bramę, świadczącą o mocnym ongiś obmurowaniu średniowiecznego grodu, wchodzi w ciasną ulicę, a tu zastają tłum stojący lub klęczący, rozmodlonym wzrokiem patrzący gdzieś w górę. I gdy ci przybysze z dalekich krajów, przychodzący z miejskiego gwaru lub codziennej monotonii, zatrzymują się, by odwrócić się wstecz — czeka na nich widzenie — kaplica zawieszona nad ulicą wśród żarzących się świec i spływających dźwięków organów.

Ta chwila, to miejsce mówią im wszystko. Pozostaje im słowo niezrozumiałe, obce całkiem — Ostra Brama, zawierające w sobie, zwarte w kilku sylabach, to, na co się składa wizja wzrokowa i dźwiękowa i na co złożyć się musiała nieznana, ale intuicyjnie wyczuwana mnogość przeżyć.

Tak się wchodzi do Wilna. *Przez jakieś ucho igielne, by tem więcej dążyć, garnąć się potem do przestrzeni szerszych.*

Przez ulice starego miasta, które to rozszerzają się, to znów się zwężają, ciągnie nas ku tym zielonym ogrodom, ku temu placowi, gdzie w wielkim rozmachu Gucewiczowskim rozsiadła się Katedra-Bazylika.

Dziwnie przyjął się na gruncie wileńskim styl klasyczny. Na północy, gdzie śniegi mroźne, lub ślota mroczna, gdzie w maju i czerwcu *transparent nocy z niegasnącą zorzą* tak kontrastują z południem, z ojczyzną klasycyzmu — na naszej północy tęsknota za monumentalnością helleńską i rzymską znalazła podatny grunt. Nie sprzyjało niebo, nie przysparzała gleba ani granitu ani pias-



skowca, ani marmuru. *Nuta pokrewna ukryta była—w ludziach. W ich ambicji, fantazji, w dążeniu do posągowości.* Przy dzisiejszym powszechnym pędzie do niwelowania, do wtłaczania człowieka w przypadającą mu klatkę i kratkę, dziś, gdy każda jednostka ma jednakie prawo do numeru legitymacji, biletu kolejowego i autobusowego, *niepojętem jest tamto dążenie wzwyż, ta potrzeba, by linje szły nie wszerek a w górę, by zbiegały się wysoko.* Z jedyne go materiału stałego, z naszej cegły powstawały te olbrzymy, te kolumny najwyższe w Polsce — Katedry naszej. W okresie, poprzedzającym rozkwit Aten wileńskich, świątynia, pamiętająca Jagiełłę i Witolda, czasy gotyku i baroku, ale i tylokrotne pożary, dźwigała się nanowo, by w wymowie wielkich płaszczyzn i pionów współzawodniczyć z dalekimi — w czasie i przestrzeni—Atenami greckimi.

Lecz nie tylko w czasach, gdy rozsadzane były i rozpadały się zręby Rzeczypospolitej, stawiały nowe budowle czoło chmurom i burzom, jakby wbrew rozwadze i ponad siły. Tak było przez wszystkie wieki przeszłości. Każdy prawie kościół wileński jest przekrojem ziemi, gdzie widzimy warstwy gruntu, poprzegradzane warstwami popiołów i zwęgleń. *Każda świątynia wraz z miastem ulegała pożogom i każda wraz z wiarą się odradzała.* Wznoszono je nanowo i tylko inaczej zdobiono w nowo powstałym sposobie, według innej metody. Stąd to nawarstwienie stylów w kościołach wileńskich.

Ten wieczny opór i odpór—to cecha monumentów naszego budownictwa, jakby przyrodzona, bo powstała również na przekór prawdopodobieństwu. Gdy się spojrzy na wielometrowe okna gotyckie św. Jana nad niewysokimi dziś jeszcze domostwami ulicy Zamkowej, a tuż obok wzrok sili się objąć blok wieży Świętojańskiej, która z miejsca dolinnego sięga do poziomu najwyższych wzgórz okolicznych, gdy na Antokolu, dziś jeszcze zacisznem przedmieściu, wejdzie się do kościoła Św. Piotra i Pawła z jego światem parotysięcznych postaci skrzydlatych lub orężnych,—wtedy *porywa ten jakiś polot, poryw z niczem nie liczący się, ta chęć nieprzeparta, by tu dać, co najwyższe, by stąd, jak czytamy na ścianie uniwersyteckiej — szło się ku gwiazdom.* I przypomina



mi się uwaga, jaka wyrwała się młodemu wieśniakowi z moich stron, *gdy przechodząc ze mną w cieniu dzwonnicy*, spojrzal w górę i rzekł „i pomyśleć, że byli ludzie, co to budowali”!

Byli ludzie.

Zawsze i we wszystkim, w sztuce, czy w historii, rozstrzyga ten impuls, zawarty w człowieku, rozpierający go jak sprężyna, albo też—brak tego impulsu.

Jeśli w dziejach państw i narodów nasza historia, w rozkwicie czy w upadku, w uniesieniu czy w załamaniu, jest może najbardziej ludzka — to z miast naszych Wilno ma za sobą *dzieje jakby żywej istoty ludzkiej ze wszystkim, co może ona odczuć duszą i ciałem w przeciągu swego istnienia.*

.....

W samem sercu Wilna stanęliśmy u miejsca, skąd nie ustało nigdy tętno ogrzewające i wywołujące obieg nowej krwi. Kaplica Królewska.

Sanktuarjum. Posągi królów w srebrnej poświęconej zbroi, wśród powagi marmurów. Trumienka świętego Królewicza i ambona przenośna — *kielich niesiony na skrzydłach orła. Wielkie milczenie i wielka wymowa. Nuta najwyższa, jednobrzmiąca z kaplicą Wawelską.* Kraków i Wilno — w jednym zespole, jak te dwa płuca naszej historii.

„Najjaśniejsza Pani—czytamy słowa Jagiełły, zwrócone w akcie Unji Krewskiej z przed pięciu wieków do królowej węgiersko-polskiej Elżbiety—przyjmij wielkiego Księcia Jagiełłę za syna i oddaj mu w małżeństwo najukochańszą córkę swoją Jadwigę, królową polską. Ufamy, że z tego związku wyniknie chwała Bogu, zbawienie duszom, cześć ludziom, a pomnożenie Królestwa”.

Odtąd spojone ogniwa pomiędzy Wilnem a Krakowem i wieki wspólnych losów.

Wilno, z siostrzyc młodszą, zyskuje prawa grodów zachodnich. Twierdza na górze i pas obronny murów miejskich — to dzieło Jagiellonów. W czasach, gdy powiew włoskiego Odrodzenia wyczarowywał wizję Wawelu Zygmunta-Ojca, Wilno z Zamkiem Dolnym staje się ulubioną rezydencją Syna. Ostatni z Ja-



giellonów odbywa pielgrzymkę od Krakowa do Wilna za trumną swej miłości: zgasł uśmiech Barbary, co był tu nad brzegiem Wilji rozkwitł.

Złamany miecz nad grobem ostatniego z rodu królewskiego, zgaszony blask królewskiego Wilna.

Nowe sądzone jemu losy. Ma ono przekazać przyszłości nowy testament królewski. Znowu na drugim biegunie Rzeczypospolitej Wilno upatrzone jest do posłannictwa. I sądzonem było, by to dzieło Batorowe stało się kiedyś ostoją nietylko na krańcach, lecz dla Narodu całego.

Są idee wieczne.

Są idee—symbole, które unicestwić się nie dadzą.

Zdawało się, że w Wilnie już niema symbolów królewkości, że korona, mantja, insygnja ukryte są przed ludem wraz z tymi, co je nosili, pod wiekiem wieków. A tymczasem...

Gdy w roku wyzwolenia, w owym roku 1919-tym odrodzona została Wszechnica Batorowa, jesień, dzień 11 października dał Wilnu widok niezwykły. Wyruszył z Katedry długi pochód, prowadzony przez biskupów w infułach i kapach. Szli w pochodzie ludzie, ubrani w barwne płaszcze, togi, parami, a szedł z nimi starzec, ubielony szronem, Władysław Mickiewicz. Pochód posuwał się ulicami w pełni słońca. Mielśmy wówczas obawę, że ulica, tłum, gawiedź nie będzie umiała wytłomaczyć sobie widoku tych niewidzianych już strojów. Nie widzieliśmy, jak się zachowa ulica wileńska wobec tego, czego przejawu nie było już od trzystu lat. A tymczasem — usłyszał ktoś jak kobiecina na zapytanie, co to znaczy, powiedziała: „*Toż to królowie wygnani wrócili!*”...

Tak dochodzimy do trzeciego elementu w historycznej sylwecie Wilna. Po ognisku wiary, po ognisku myśli mocarstwowo-królewskiej—ognisko wiedzy i ducha.

Nasza Alma Mater.

Każde miasto, noszące przez wieki nazwę akademickiego lub uniwersyteckiego, jest związane ze swoją uczelnią, wie, że jest ona w pewnym promieniu magnesem. Ale niełatwo znaleźć drugie miasto, w którego dziejach wszechnica tak byłaby zespolona z glebą, z rodzajem miasta, kraju i ludzi, jak w wypadku Wilna i Uni-

wersytetu Wileńskiego. Mówię o dobie jego największego rozkwitu. Znowu złożyły się na to pierwiastki różne, elementy nawet niekiedy importowane, ale *jak w tyglu przetopiły się te metale w jeden wskutek jakichś szczególnych warunków*. Znowu przyczyny złożone, które dały skutki tak niebywale, że przez sto lat nie przestawano ich badać.

Pozorne sprzeczności: zogniskowuje największe napięcie myśli i najwyższy protest Ducha kraj nieobfitujący, kraj wstrząsany wypadkami, katastrofami rozbiorów, teren przemarszów pierwszej światowej wojny, kraj wreszcie politycznie bezsilny. Z uczelni, z pod auspicjów uczonych, świetnych specjalistów, wychodzą wychowankowie, co zdobytą wiedzę przetapiają w słowa wieszczce, w Piękno wiekuiste, Poeci, Prorocy Narodu...

Wytworzył to spiritus loci.

A jakim on był niech świadectwem będzie, że jeden z nich — uczeń i profesor Wszechnicy Wileńskiej w jednej osobie, Joachim Lelewel, wygnany, skołatany, z drugiego końca Europy świadek runięcia Aten wileńskich w gruzy, nie przestawał wierzyć i wszystko, co miał najdroższego ten bogacz-nędzarz, swoje zbiory — przekazał przyszłej odrodzonej uczelni. Księgi te wyprzedziły prochy wielkiego Mędrca i Obywatela, wróciły na swe miejsce w sklepieniu budowy, a On, wieziony w wymarzonej asyście polskiego wojska, spoczął na Rossie Wileńskiej.

Taka jest wizja dawnego Wilna.

Taka jest wizja niezniszczalnego, *niezłomnego Miasta, niezłomnego, jak prawa Natury i niezłomnego, jak prawa Ducha*.

Nie zdławiła miasta zmora niewoli, nie zaprzepaściła ohyda wschodniego nihilizmu, nie odbarwiła tandeta z okresu upadku architektury.

.....

Ale to, co odwieczne i istnieć ma dalej, winno się odmieniać i odradzać.

Winno się odradzać i stawać młodem w kolejności pokoleń Wilno nasze.



Muszą stawać nowi ludzie, wsłuchani w głosy tej Ziemi, ludzie dobrej woli, bo do takich ziemia ta przemówi.

Kiedyś, przed 11 laty, gdy przypadło mi w udziale mówić, jako artyście, w nowopowstałej Sali Śniadeckich o tradycjach Sztuki na Uniwersytecie Wileńskim, zakończyłem temi słowy:

„Przy odbudowaniu Wszechnicy dwie przyświecały nagrody: jedna, że zejdą się z Polski całej Wysłannicy Światła, co Wilno poznają, umiejętność swoją przyłożą, by to miasto i kraj nasz zbadać i podnieść, a gdy je poznają—by je pokochać. Druga—że wyrastać tu będzie Młodzież, że z tej ziemi powstaną nowe zastępy”.

Marzenie to się ziściło. Z Wilna wychodzą i rozchodzą się nasi, jakby dla wywdzięczenia się i żeby się przykładać do Sprawy ogólnej.

A im wierniejszym chce być każdy z nich Sprawie, tem wierniejszym pozostaje Wilnu. Nie może się wykorzenić z niego i, jak ów Pers, trochę swej ziemi nosi zawsze przy sobie.

Pragnę, by każdy widział w marzeniu to miasto i tę ziemię kwitnącemi tak, jak dziś, na wiosnę, gdy tam, koło Misjonarzy, jabłonie kwitnąć poczynają.

Niech bajka o Wilnie będzie dla każdego bajką o wiosnie w Wilnie.

Niech każdy patrzy na to miasto z Góry Zamkowej poprzez pajęczynę wiotkich liści wiosennych. Niech każdy wspominając Wilno, wspomni lata swe najwcześniejsze, najlepsze. Wówczas mu się Wilno otworzy, jak „światlisty ogród, pełen rajskich zorzy”, wówczas bliski będzie najszczytniejszych tradycji, bo jeden z ówczesnych pamiętnikarzy świadczy, że był czas, kiedy to Wilno, tak często widziane tylko jako miasto ponurych zmagañ lub szarej troski, było „*miastem uśmiechu*”.

Wówczas zrozumie owych cudzoziemców, obojętnych względem nas, a których Wilno fascynuje. Zrozumie owego literata z Wiednia, który na dalekiej północy spodziewał się śniegów, a zastał tu „wszystko tak pełne słońca i lata, tak orzeźwiające, tak bliskie natury i otwarte dla radości życia”. Znalazł, że „*natura i kultura stanowią tu jedno, jak obraz z ramą*”. I wdzięczny



będzie wilnianin jednemu z najdalszych turystów, że po powrocie do Kanady, do Montrealu, napisał entuzjastyczny wstępny artykuł, a nadał mu tytuł „Wilno urocze”—„Wilno la gracieuse”.

Przejdźmy się teraz po tem Wilnie. Znowu będzie to tylko przypomnieniem, bo nietylko wilnianie znają te motywy wileńskie. (Pokaz przeźroczy ze zdjęć J. Bułhaka)

Wedrówkę tę po Wilnie czem zakończę?

Przypomina mi się pewna chwila z przed dwóch lat. Przed koronacją miano zbadać obraz Ostrobramski dla konserwacji. Wobec niezliczonego grona osób, do tego aktu dopuszczonych, po wielogodzinnych żmudnych i starannych przygotowaniach ruszono obraz, od niepamiętnych lat nieruszony. Gdy go przeniesiono do zakrystji i pierwsze pobieżne badania specjalistów upewniły, że stan desek i malowidła nie wzbudza obaw, kilku nas wróciło do Kaplicy przed pusty ołtarz. W świetle lamp świeciły jedynie srebrne wota. Tu mogliśmy się im przyjrzeć. Wszystkie anonimowe. Nieczęsto napis, najczęściej tylko symbole wskazywały, jaka troska, jaki ból doprowadził do tego miejsca, o co było błaganie, lub za co dziękczynienie. Kształtów najrozmaitszych wota bardzo dawne, jak świadczył styl. I wota nowe, wota doby naszej. Echa wypadków dnia dzisiejszego, uniknięcia jakiejś katastrofy. Na jednym votum płaskorzeźba—samochód.

I wtem utkwiliśmy oczy w małą plakietę. Krótki napis, Te słowa tylko:

„DZIĘKI CI MATKO ZA WILNO”.



WRAŻENIA Z WYCIECZKI DO WĘGIER

Odczyt wygłoszony przez radio wileńskie w dniu 24 czerwca 1930 roku.

Pragnąc podzielić się ze słuchaczami wrażeniami swemi z wycieczki do Węgier, żałuję, że mogę tylko słowem posługiwać się, że, przywołując w pamięci to, co się widziało i przeżyło, nie mogę zmienności chwil i obrazów ilustrować za pomocą telewizji. Wprawdzie radio daje nam możliwość łączenia się z programem budapeszteńskim i wiem, jak chętnie wsłuchujemy się wszyscy w tęskne improwizacje cyganów węgierskich, jakby zrośniętych ze swojemi skrzypcami. A jednak intuicja nie może zastąpić wizji. *Trzeba widzieć, by poznać. Trzeba być w tym kraju, by zrozumieć, jak nań się złożyły: przyroda, historia i sztuka.*

I jeżeli dziś, jakby wzamian za owe tęsknę lub porywające melodie skrzypcowe chciałoby się, by również drogą radiową doszły od nas tam odgłosy zrozumienia osobliwej rytmiki i pełni, to pragnie się, by z odgłosami temi *doszło też ciepło wdzięczności za to, czegośmy tam od ludzi doznali.*

Jak przyszło do tego wyjazdu nas, pięciu z Wilna, na Węgry, opowiem.

Pamiętają Wilnianie, świadkowie zeszłorocznych uroczystości uniwersyteckich, ową delegację węgierską, przybyłą na obchód 350-lecia założenia Wszechnicy Batorowej. Wyróżniała się w długim korowodzie tóg uniwersyteckich lub ubrań cywilnych strojami narodowymi, tyle mającemi wspólnego w swem zacięciu z naszymi dawnymi ubiorami polskimi. Pamięta wielu, jak gdy pochód przechodził ulicę Zamkową, odezwały się samorzutnie okrzyki „Węgry niech żyją!”



Wśród tej delegacji był wysłaniec o rycerskiej postawie z Szegedu, prof. Bela Iwanyć. Rezaprezentował i w przemówieniach swych niejednokrotnie podkreślał—Uniwersytet związany szczególnie nićmi z wileńskim. Tradycje tego uniwersytetu sięgają również do Batorego. Tenże Stefan Batory, dla nas król Polski, dla nich, daleko na południu, Książę Siedmiogrodu, był założycielem, jak w Wilnie Akademji, tak w Transylwańskim Koloszwarcze liceum, które w następstwie wieków przekształcone zostało na uniwersytet. Gdy Siedmiogród po wojnie światowej został w myśl traktatu w Trianon, oderwany od Węgier i przyłączony do Rumunii, uniwersytet z Koloszwarcu przeniesiony został do Szegedu i tam odnowa powstał. Akt założenia owej pierwszej uczelni Koloszwarskiej podpisany został przez Batorego za bytności jego właśnie w Wilnie naszym.

Dziwne są sploty imion i nazw—dziwnie wracają i stają się aktualne reminiscencje historii.

To wspomnienie wspólne drogiego imienia i wydarzeń doniosłych dla obydwuch krajów przyczyniło się nietylko do zbliżenia ludzi w przeciągu kilku dni razem przeżytych na gruncie wileńskim. W drugiej połowie zimy Uniwersytet nasz otrzymał wraz z pięknym adresem na pergaminie, dar od Uniwersytetu w Szegedzie w postaci tysiąca przeszło wydawnictw z dedykacjami. Jednocześnie nadeszło pismo, w którym Uniwersytet Szegedski zaprasza do siebie całe grono profesorskie Uniwersytetu Stefana Batorego. *Nie delegację—całe ciało profesorokie. To gest.*

Dopiero w końcu maja miała ta rewizyta się zrealizować. Zajęcia w Uniwersytecie, zwłaszcza egzamina o tej porze, wreszcie trudności związane z daleką bądź co bądź podróżą spowodowały, że wyjechało nas z Uniwersytetu tylko czterech. Profesorowie Marjan Zdziechowski, Franciszek Bossowski, Stefan Glazer i ja. Wyjechał jednocześnie również zaproszony przez Szeged wiceprezes Towarzystwa Przyjaciół Węgier w Wilnie, Marjan hr. Broel Plater.

Był wiosenny szary dzień, gdyśmy drogą na Katowice i Cieszyn przejechali granicę polską, czeskosłowacką i wjechali w Słowaczczyznę, stanowiącą doniedawna północną część państwa Węgierskiego.



Odnogi Karpat. Łańcuchy wzgórz, piętrzących się jedne za drugimi, przybierających często kształty piramidalne, sylwety prawidłowych trójkątów. A dolinami, kędy mknął pociąg, dziwna obfitość rzek i potoków. Tam *na tle szarego nieba fioletowe wykroje gór, często przykrytych rzesami niskich chmur*, bliżej soczysta zieloność na wzgórzach, przypominających nasze wileńskie, i wreszcie tuż — najczęściej równolegle do toru kolejowego — żółtawe srebro rozlewnych lub pędzących wód. Dolina Wagu.

Czasem na którymś z bliższych szczytów lub cyplów wyszczerbione kontury zwalisk zamków i schodzących w dół murów. W panoramie, przesuwał się przed podróżnym, pozostają bezimiennie. Odnajdziemy później nazwy na mapach lub reprodukcjach. Dziś wiemy, że ten imponujący — to zamek Trenczyński.

Mijają godziny. Jest już dobrze po południu. Powoli, góry zaczynają się cofać, bliższe tereny opadać. To już — Dunaj. Widzimy na brzegu miasto z dominującym blokiem pięciowieżowym jakiejś katedry, nie ginącym wśród gór. Jest to Ostrzyhom, siedziba prymasa Węgier. Dalej — to miejsce, tak znane z map szkolnych jeszcze, gdzie Dunaj z kierunku na wschód skręca na południe. Z map pamiętamy prawie prosty kąt. Rektor Zdziechowski, który nie jeden raz tędy przejeżdżał, daje nam objaśnienia. I ciągle Dunaj, szeroki, majestatyczny. Ma się ku wieczorowi.

Przedmieścia. Znać zbliżenie się wielkiego miasta, stolicy. Godzina ósma wieczór. Budapeszt. Spotykają nas koledzy Węgierscy, prof. Aleksander Eckhardt z Uniwersytetu Budapeszteńskiego i prof. Stefan Csekay, obecnie wykładający na uniwersytecie w Dorpacie, dzisiejszym Tartu. Obaj byli w Wilnie. I spotyka nas polski chargé d'affaires, dr. Otmar Łazarski. Mamy tu spędzić tylko noc, by nazajutrz w południe ruszyć dalej na południe do Szegedu, pierwszego celu naszej podróży.

Przez ulice wielkomiejskie zawożą nas auta do hotelu Jägerhorn, po węgiersku Vadaszkurt-Szalloda. Po kolacji, przy dźwiękach pierwszego napotkanego kwartetu cygańskiego i przy pierwszym kielichu wina koledzy węgierscy proponują nam odbycie spaceru na brzeg Dunaju. Jest blisko. Na tych ulicach za rzędami hoteli czuje się rzekę, jak magnes. Dunaj, przedzielający Budę



i Peszt, jest prawdziwą centralną arterją. Przeływa środkiem przez całe Węgry i przeływa przez środek stolicy. Jesteśmy na ulicy nadbrzeżnej, oświetlonej rzęście, a o tej porze pustej. Jest wiatr i przejmujące zimno. A przecie to koniec maja, kiedy zwykle bywają tu upały. Po za otchłanią rzeki dalej mrok nocy i tylko rzędy—konstelacje migocących jak gwiazdy światel. Idą coraz wyżej, aż się stykają z gwiazdami firmamentu, innemi tylko w kolorze blasku. Rano, w świetle dnia przekonamy się, że to wysoki brzeg, skały Budy, uwieńczone twierdzą i zamkiem królewskim. O tej porze nocnej kontrast dwóch brzegów i wielkomiejskich bulwarów w pełni elektryczności, a tam—ciemni z nieprawdopodobnie wysoko powtykanemi światłami — to widok niesamowity. Nokturn nieoczekiwany.

Lecz *ranek z protokującym wszystko słońcem*, nie niszczy czaru, nie jest zawodem dnia po złudzeniach nocy. Inaczej, niż na fotografiach, obniżających w perspektywie poziomy, wyglądają te prostopadłe skały twierdzy i dumne wzgórza zamku, siedziba Głowy Państwa i sanktuarjum, gdzie wysoko ponad stolicą i krajem, spoczywa jego symbol najświętszy — korona Św. Szczepana. Znakiem tym oznaczony jest każdy list na pocztce, wyrazem udziału państwowości na uroczystościach są wizerunki tych insygnjów, sam Regent, zastępca króla jest właściwie strażnikiem korony Św. Szczepana. Zabytek ten, relikwia, jest punktem ogniskowym Państwa i Narodu.

Czujemy tętno życia stolicy, która nie chce się pogodzić z utratą dwóch trzecich terytorjum królestwa. Na stolikach w hallu hotelowym, w wystawach sklepowych, wszędzie mapy, odbitki, broszury informują przechodnia, przypominają o tem, jakim obszarem dysponują dziś Węgry i z czem pogodzić się nie mogą. Jest to leitmotyw, wracający co dnia i wszędzie. Te trzy sylaby — *Trianon*. Słyszy się je, zdaje się, nawet tam, w dzielnicach arystokratycznych Budy, jakoby zamkniętej w sobie poza wrzawą uliczną. W tem milczeniu ulic i niekrzykliwych pałaców starych rodów jest też mowa wyraźna. Tam, po przejechaniu przez most łańcuchowy i po wyjeździe koleją zębatą, dostajemy się na górę, by złożyć wizytę poselstwu naszemu. Mieści się ono



w starym, napozór skromnym piętrowym domu, szczęśliwie wybranym, a dziwnie przypominającym dwór polski.

Na tem kończymy nasze pierwsze przedpołudnie budapeszteńskie. Znowu w pociągu. Równina węgierska. Cała w kulturze. Rezerwatów dawnej „puszty” pozostało niedużo. Uprawa pól i pól lek doprowadzona do wysokiego poziomu. Wyzyskane warunki gleby i klimatu dla produkcji różnorodnej i specjalnej: tu morele, tam ogórki, po całym kraju winnice. Wpatrzeni wciąż w ten nieznanym kraj przez okna wagonu, po trzech godzinach jazdy zbliżamy się do drugiego po stolicy miasta, do Szegedu.

Oczekuje nas na peronie grupa panów w cylindrach, ze złotymi łańcuchami na czarnych ubraniach. Senat Uniwersytetu. Delegacja studentów. Chór i orkiestra. Witają nas dźwięki „Boże coś Polskę”. Właściwego naszego hymnu tu nie znają. Rector Magnificus, prof. dr. Gyorffy, zwraca się do nas z przemówieniem po węgiersku, a jeden z obecnych biegle tłumaczy po polsku. Dowiadujemy się później, że jest to asystent, Węgier, który dłużej przebywał w Polsce. W imieniu delegacji krótko odpowiada Rektor Zdziechowski. Po zapoznaniu się z naszymi gospodarzami i przywitaniu się z dawnym znajomym prof. Ivanyi'ciem przechodzimy na drugą stronę dworca, gdzie delegacje studentów przechodzą przed nami w takt muzyki krokiem marsza ceremonialnego.

W hotelu każdy z nas w pokoju swym zastaje białe czerwone goździki i numery miejscowych pism z powitalnymi artykułami wstępnymi.

Przyjemne w nastroju zebranie zapoznawcze w domu prof. Kohutowicza, wybitnego geografa, jest zakończeniem dnia. Są dwie rodaczki. Prof. Kohutowicz oraz jedna z pań obecnych wspominają swój pobyt z wycieczki w Wilnie przed sześciu laty.

Właściwe zetknięcie się z Uniwersytetem nastąpiło nazajutrz. Jest jeszcze jedna wspólność z Wilnem, poza łącznikiem z przed wieków. Przeniesiony z Koloszwaru Uniwersytet w Szegedzie musiał być zorganizowany, stworzony na nowo tak, jak nasz po dziewięćdziesięciu latach nieistnienia. Nie mógł również przewieźć dawnych swych zbiorów, a miał trudności tem większe jeszcze, że nie posiadał żadnych gmachów, więc jedne dopasowywał, inne

wznieść musiał. Gdyśmy w togach naszych wileńskich, a Senat tutejszy w czarnych swych togach zajęli w Auli miejsca, Rektor zagał zebranie, wspominając o dziejach naszych dwóch siostrzanych wszechnic i o dziejach dwóch narodów bratnich, złączonych od wieków okresami wspólnej dynastji lub podobieństwem walk o niepodległość. Jako botanik, wspominał o roślinie, która miewa czasy rozkwitu i kwitnienia, a czasem zachowuje tylko ciernie. Z gleby węgierskiej ofiarował gałązki tej rośliny w kunsztownem pudle jako dar-pozdrowienie dla Wszechnicy Wileńskiej. Wreszcie oznajmił, że Uniwersytet w Szegedzie mianował wypróbowanego przyjaciela Węgier Rektora Zdziechowskiego swoim doktorem honorowym. Odpowiedział przemówieniem po łacinie rektor Zdziechowski. Mnie przypadł zaszczyt złożenia w imieniu Uniwersytetu Stefana Batorego wieńca pod tablicą pamiątkową poległych z Uniwersytetu Szegedzkiego. Akt ten cały nacechowany był wielką powagą i wielką serdecznością.

Przejawiała się ona dalej, gdy nam pokazywano miasto, nowowzniesione gmachy różnych zakładów uniwersyteckich, bazylikę z potężnymi organami, trzeciemi co do ilości registrów na świecie, muzeum, klasztor Franciszkański, brzegi Cissy. Sympatje dla Polski, a w szczególności dla Wilna znalazły wyraz w toastach na oficjalnym obiedzie, wydanym tegoż dnia, a kiedy podczas wieczornego przyjęcia w wykwintnem mieszkaniu prof. Ivanyić'a na plac przed ich dom stawily się delegacje studentów, odśpiewały kilka pieśni, hymn po polsku i z latarkami ustawily się tak, że tworzyły litery V. P. (Vivat Polonia) — żałowałem, że z Wilnian tylko nas niewielu mogło to słyszeć i widzieć.

W programie naszego pobytu w Szegedzie przewidziane było—w celu zapoznania nas z okolicą w szerokim promieniu i ze specjalnościami produkcji krajowej—zwiedzenie dominium państwowego Mezöhegyes. O kilkadziesiąt kilometrów od Szegedu leży centrum administracji dwudziestu kilku folwarków. Pokazano nam w stadninie cudowne okazy rasy angloarabskiej, wzorowe obory, bażantarnię, a potem zawieziono nas na polacie pozostałej „puszty”, gdzie pasą się tabuny koni i stada bydła rasy węgierskiej.

Tak w skrócie kilkuminutowym mogłem wspomnieć o trzech



dniach spędzonych w atmosferze braterskiej przyjaźni. A przez kalejdoskop rzeczy widzianych przejawiało się jak nić, to rzadkie, a może najcenniejsze z wrażeń—obcowanie *z ludźmi o wysokiej kulturze i dlatego — z ludźmi naturalnymi.*

W drodze powrotnej do Budapesztu towarzyszył nam także prof. Csekay, prawie nieodłączny nasz cicerone przez dni następne. Po za niezwykłą życzliwością zawdzięczamy mu dużo ułatwień. Czekwały na nas paczki zaproszeń, dni były gęsto wypełnione. Przyjęcie urządzone przez Ministra Oświaty, niedawnego gościa Polski, hr. Klebelsberga, przyjęcie, wydane przez Rektora Uniwersytetu, prof. Doleżała, wieczór u prof. Eckhardt'a. Trafiliśmy zaraz na-
zajutrz po przyjeździe w Uniwersytecie stołecznym na rzadką uroczystość. Promocja sub auspiciis Gubernatoris (dawniej Regis). Uprawniają do tego stopnie celujące podczas całych studjów, po-
cząwszy od szkoły średniej do dysertacji włącznie. Tym razem dwóch było kandydatów, jeden z wydziału prawnego, drugi z humanistyki. Tu widziało się cały splendor tradycji i zwyczajów węgierskich. *Senat w strojach narodowych, niezmiernie podkreślających rasowe postacie.* Na wstępie swego przemówienia Jego Magnificencja Rektor powitał nas jako przedstawicieli Uniwersytetu Wileńskiego. Wyrazy: Polska, Wilno i Stefan Batory wywołały oklaski publiczności. Cały ceremoniał promocji, przemówienia, odczytanie streszczeń, prac doktorskich, przysięga, wreszcie sama promocja były doskonałą ilustracją tej cechy, uderzającej na Węgrzech na każdym kroku, *nie wyrzekania się tradycji i przeszłości, trwania przy swych odrębnościach.* To też zadziwia na Węgrzech, gdzie większość zabytków doszczętnie zniszczona została za czasów panowania tureckiego, *to dążenie do odbudowy przez nawiązanie do dawnej tradycji.* Wynika stąd jakieś zespolenie pierwiastków, nad którym dominuje i wszystko przepaja i cementuje jedno: umiłowanie ojczyzny, patriotyzm.

Stąd ta jednolitość obrazu. Stąd to godzenie epok różnych, bo wieloletni trwały wysiłek Narodu do uzmysłowienia i wskrzeszenia dawnej świetności... Stąd ten rozmach przy zakładaniu rzeczy nowych. I stąd to, co *mnie jako artystę ucieszyło niezmiernie: że sztuka jest powoływana pierwsza do apelu, że może ona*

nadawać piękno i razem z dźwiganem tworzyć oblicze. Charakterystyczny szczegół: w Szegedzie przed bazyliką, będącą na wykończeniu, powstaje jeden z centralnych gmachów uniwersyteckich z olbrzymim dziedzińcem, przypominającym włoskie cortile. Daleko jeszcze do końca budowy, różne części są jeszcze w stanie surowym, a jednak w dolnych krużgankach już są umieszczone popiersia wielkich ludzi, mające stanowić panteon historii węgierskiej. Drugi fakt: w Budapeszcie Minister hr. Klebelsberg pokazywał nam Archiwum Centralne przez niego stworzone, a umieszczone w przebudowanym na ten cel gmachu. Archiwum. Półki z krociami tek. A jednocześnie nadano tej instytucji charakter pogładowy historii oświaty na Węgrzech. Przez wszystkie piętra na ścianach korytarzy i plafonach freski, mające zobrazować historię kultury na Węgrzech, od najdawniejszych jej początków do dni dzisiejszych.

To samo tyczy się pielęgnowania sztuki ludowej we wszystkich jej objawach.

Dlatego też sam Peszt, pomimo że jest miastem o zakroju międzynarodowym, ma swoje cechy specjalne, to, co zaciekawia i przywiązuje.

W tym to Peszcie danem było nam przebyć całe cztery dni. Miewaliśmy często po dwa przyjęcia dziennie, a jednak wyzyskaliliśmy wszystkie pozostałe godziny dla zwiedzenia miasta, kościołów, muzeum, nawet owej słynnej wyspy Margaretheninsel, na Dunaju, ze słynnymi urządzeniami kąpielowymi i leczniczymi. Parki te stanowią jeden ogród zaczarowany. A któregoś wieczoru iluminacja brzegów Dunaju z bielą gmachów na wzgórzach stanowiła wizję feeryczną.

Z wrażeń muzeum niezapomniane pozostają dla mnie chwile przeżyte przed t. zw. portretem młodego człowieka — Giorgione, i portretem kobiecym Goyi. *Dodam, że w muzeum tem—Sztuk Pięknych—znajduje się cykl „Polonji” Grotgera.*

W dniu ostatnim złożyliśmy w obecności przedstawicieli miasta, Uniwersytetu i Politechniki przy pomniku Kossutha wieńiec o barwach polskich z nadpisem: „Bohaterom węgierskim walk o niepodległość—Uniwersytet Stefana Batorego w Wilnie”. Wieczór



zaś ostatni spędziłmy jakby na własnym terytorjum, w gościnnych apartamentach naszego posła P. Łazarskiego.

Przez czas pobytu w Węgrzech miałem satysfakcję wywdzięczenia się w imieniu Uniwersytetu Tym, co na uroczystości nasze przesłali nam adresy z życzeniami, przez wręczenie medalu medalu pamiątkowego i księgi naszej uniwersyteckiej.

Wyjeżdżając z kraju, spodziewaliśmy się wrażeń wielu, różnorodnych, głębokich. Kraj o tysiącletniej historii, naród rasy odmiennej nie może nie przykuwać i nie wzbudzać zainteresowania. Wrażenia jakieśmy wywieźli przeszły nasze oczekiwania.

W czasach, gdy sami wobec tylu stoimy zagadnień i tylu zadaniom sprostać musimy, *rozumie się innych, którzy z trudnościami walczą*. I oto poznało się kraj, w środkach swych i możliwościach ograniczony, kraj, zmniejszony do trzeciej części swego dawnego obszaru, a stawiający sobie ambitne zadanie, — *nie utracenia niczego ze swej kultury*. Państwo obszaru zaledwie 93 tys. klm. kw., a więc mniej niż jedna szóstą część Polski, przy ośmiu milionach ludności *utrzymuje cztery uniwersytety, kilka akademij i innych wyższych uczelni*. Poznało się lub obserwowało się ludzi, którzy na różnych szczeblach społecznych od najwyższych do najniższych po za pracą dnia codziennego i w tej pracy przejęci są wspólną ideą.

W tym wysiłku, dochodzącym do bólu, w tej wierności sobie leży najwyższa godność.

Gdy miał odejść pociąg i żegnałem się z jednym z naszych gospodarzy, cisnęły mi się na usta te słowa: „Z wilgotnemi oczami opuszcza się Węgry, bo się je poznało”.



XXVI.

P R Z E M Ó W I E N I E

W DZIESIĘCIOLETNIĄ ROCZNICĘ ODZYSKANIA WILNA
PRZEZ WOJSKA GEN. ŻELIGOWSKIEGO

wygłoszone w dniu 7 września 1930 roku.

Podróżnik z zachodu, który po zwiedzeniu Poznania i Warszawy i po przejechaniu przez równinne okolice tamtych dzielnic kieruje się w stronę Wilna, gdy w wagonie, najczęściej rano, budzi się, widzi przez okno kraj pagórkowaty. Nie spodzianką jest tunel, a dalej rozpościera się pejzaż coraz bardziej urozmaicony i falisty. Wśród malowniczych wzgórz porośniętych lasami, ukazują się w dali wieżycy miasta, położonego w szerokiej dolinie. To Wilno.

Gdy z dworca podąża podróżnik do miasta, dojeżdża na wstępie do bramy obronnej, wieńczonej atyką renesansową a zdobioną herbami Orła i Pogoni. Tu, stosując się do miejscowego zwyczaju, przechodzi pieszo i odkrywa głowę, gdyż przed sobą, w wąskiej ulicy zastaje tłum ludzi, modlących się i wpatrzonych w górę. Tam, w górze, nad przechodniem wznosi się kaplica. Przy ołtarzu z żarzącymi się świecami ksiądz odprawia modły, którym wtórują śpiewy i organy. Z ołtarza spogląda w dół na ulicę i na rozmodlony tłum obraz Madonny w złocistej szacie. Jest to świętość miasta i kraju. Obraz Matki Boskiej Ostrobramskiej, czczony i znany w całej Polsce, jak czczony i znany jest obraz Matki Boskiej Częstochowskiej.

To wrażenie wzrokowe i słuchowe, połączone z udzielającym się sentymentem, jest akordem wstępnym do dalszych wrażeń



miasta, które odtąd zaczyna wierać, pociągać do siebie, a przybyszowi zdaleka zaczyna mówić o tem, co było mu nieznane.

I odtąd podróżnik zmuszony jest tłumić w sobie sprzeczność dwojakiego rodzaju impresyj: jednych egzotycznych, trącających naleciałościami Wschodu i tych, które mu wysuwa i progresywnie mnoży miasto, ukazując motywy o niezatartej konstrukcji zachodniej, zabytki stylów kolejnych epok w obramieniu uroczych linii wzgórz. Po niełatwym oswojeniu się z okropnym brukiem ulic wileńskich, po ogarnięciu wyraźnej nędzy wojennej terytorjum przyfrontowego i trudności powojennych podróżnik zaczyna innem okiem patrzeć na to, co przeważa i wydaje się istotniejszym. Zaczyna przemawiać do niego historia, zaczyna pociągać go to nawarstwienie epok, z których każda pozostawiła swój ślad.

Mijając olbrzymi blok uniwersyteckiego kościoła Św. Jana ze stojącą obok wyniosłą dzwonnica, przez ulicę Zamkową, która prowadziła do dawnego Zamku Królewskiego, dochodzi wędrowiec do placu, jak się dopływa rzeką do jej ujścia. Tu z za kęp drzew szerokich skwerów ukazuje się sylweta Katedry-Bazyliki o klasycznych kolumnach i strzelista wieża — Campanile na warownej podstawie. Nie potrzeba znajomości historii i miejsca, by wyczuć, że ten plac, do którego schodzą się spadzisto arterje ulic, jest nie tylko centrem miasta, ale *że jest to również miejsce, skąd się zaczęła jego historia*. Góra z wystającą ruiną baszty — wymarzone miejsce dla twierdzy, dominującej nad rzeką i istniejącym w niej brodem — była klamrą dla dróg, schodzących się tu z zachodu, południa i wschodu. Czuwała i broniła. U stóp Góry Zamkowej powstało też miejsce główne kultu, ongiś pogańskiego, później świątyni chrześcijańskiej. Dziś szlakiem karawan, posuwających się w zamierzchłych czasach przez gąszcze leśne ku rzece, pędzą ku placowi modernizującymi się ulicami w świetle lamp elektrycznych samochody, ale panuje nad tem wszystkim milcząca sylweta Góry Zamkowej, porosłej zielenią drzew, jakby patyną czasu.

Wejdźmy na tę górę. Wygodnemi ścieżkami dostajemy się na szeroką szczytową płaszczyznę. Tu zwaliska, dające pojęcie o części mieszkalnej zamku obronnego, a między wysokimi to-

polami — krzyż drewniany z kwiatami u podnóża. Znaczy on miejsce, gdzie leżą prochy powstańców, których imiona chcieli po straceniu wymazać z pamięci zaborcy. Sprawiedliwość historii chciała, by właśnie ręką innych zaborców powstało to miejsce apoteozy bohaterów walk o wyzwolenie.

Stajemy na krawędzi góry. Za szerokim wąwozem, przez który przepływa bystra rzeczka-potok, ciągnie się długie pasmo wzgórz z bujną roślinnością. Obejmują one jednym ramieniem panoramę szeroko rozłożonego miasta. Tu dopiero orjentujemy się, że jest to miasto niemałe, zajmujące rozległe terytorjum. Zwarte kompleksy dachówkowych dachów są wyraźną oznaką starszych części śródmieścia. A przetykana jest cała panorama wieżycami kościołów. Wielością swą i różnorodnością dają one miastu urok szczególny. *Jest to miasto wieżyc strzelistych.*

Gdy idąc wzdłuż krawędzi góry posuwamy się wzdłuż panoramy, dochodzimy do miejsca, gdzie u dołu nieoczekiwanie wstęga rzeki przerywa szchownicę domów. Jak te ulice, wijące się po nierównym terenie, przewija się szeroką serpentyną rzeka. Lecz idziemy dalej, a wzrok, dążący za promieniem jednej z ulic, dochodzi do gobelinowego niemal tła, jakie od początku naszej drogi okrężnej stanowiły w oddali faliste wzgórza, zamykają pierścieniem miasto.

Z miejsca, gdzie stał Zamek Górny, schodzimy do miejsca dawnej rezydencji królewskiej, do Zamku Dolnego. Do miejsca tylko, bo z murów i komnat, z dzieła świetnej sztuki renesansowej, przeniesionej z Italii na daleką Północ, pozostała dla oka uświadomionego tylko wizja. Oto miejsce — *ubi Troia fuit*. Dwukrotny najazd ze Wschodu — jeden barbarzyński w połowie XVII wieku, drugi o stulecie później — cyniczny, bo spiskujący z sąsiadami dla rozszarpania i podziału łupu. *Dwa te najazdy zgmiotły i zmiotły królewski wieniec miasta.*

Odejźmy od tego miejsca zbrodni, które kojąca natura przykryła kobiercem bujnej zieleni. Idźmy tam, skąd spoglądają na nas ocalałe znaki królewskie — biały Orzeł i Rycerz z czarnego tła. Wejźmy do kaplicy dawnych Królów, których nieugięty rząd srebrnych posągów w ciszy ciemnych marmurowych ścian



wyniośle milczy. Tu chwila skupienia przed srebrnym sarkofagiem i przed złotymi zgłoskami imion Tych, co w koronie doczesnej tu spoczęli dla snu wiecznego.

Odeszli, jak odeszły wieki minione. Pozostała Idea niezniszczalna. *Pozostaje to, co zdawałoby się jest najbardziej przelotne i najmniej uchwytne—myśl i gest.* Widzimy je dziś po kataklizmach i po nocy niewoli, żywe w swej prawdzie i pięknie.

O myśli wielkiej monarszej, co rozkrzewiła na tym gruncie Wilna naukę, świadczą mury odrodzonej Wszechnicy i świadczy wysoko na tych murach umieszczony drogowskaz „hinc itur ad astra”.

O wielkim gościu hetmana, mecenasa, dumnego możnowładcy, a pokornego grzesznika składa świadectwo niezniszczalności szczytnie pojętego piękna jego twór, kościół o tysiącach świętych, aniołów i postaci ludzkich.

Tak podczas wędrówki po mieście przemawiają do nas mury, przemawia to, co je zdobi i to, co one w sobie kryją. Szliśmy w biały dzień, w pełni światła, *poddawaliśmy się jedynie wrażeniom wzroku, a jednak budzące się myśli zmuszały czasem oczy do opuszczania powiek.*

Przechodząc i obchodząc ulice, wzgórza i spady miasta, przeszliśmy razem koleje jego losu. Bo tu, temi drogami, kędyśmy szli, toczyły się wypadki, które nad tem miastem zaciążyły. Przez kraj ten i przez miasto, przez otwartą połąć, nie bronioną grzbietami wysokich gór, nie izolowaną morzami, *toczył się nieraz ciężki wóz dziejów. Toczył się i miażdżył.* Ginęły posiewy ludzkich wysiłków i kultury i wciąż musiały nowe pokolenia odbudowywać i nanowo tworzyć. *Tworzyły się pokłady jakby geologiczne, gdzie ślady zgłiszcz znaczyły epoki.* I dlatego jest Wilno jednym z tych pergaminów-palimpsestów, na których przez liter szeregi przeświecają inne dawniejsze, blade, zaledwie czytelne. Mury tego miasta niszczone i odnawiane, żyły i gasły i znowu wracały do życia. I zachowały się w nich echa, w których polifonję należy wsłuchiwać się.

I wytworzył się spiritus loci, co z ziemi tej ludzi wydawał i ich przenikał. *Potrzeba było złożonych składników tej*



gleby, potrzeba było całej mnogości przeżyć, by w ludziach tej ziemi rozgorzał duch, duch wytrwania i duch rozsadzającego więzy umiłowania. I dlatego z ziemi tej i z miasta tego wyszli nasi Najwięksi.

Jeżeli ze szczytów wzgórz lesistych spójrzymy ponad miasto w dal jego dziejów, uderza nas kontrastowość kolejnych okresów, uderza nas zmaganie się ciemni i światła. A ukazujące się postacie są tak każda sobą, imiona ich w historii tak się uwypukliły, że nazwanie tych kilku imion mówi o całych epokach.

Z bezkresnych przestrzeni, z czasów niemierzonych, sięgających do mitów, a kuszących do tworzenia legend, co miały je przeżyć, z walk bezustannych z niespokojnym i zachłannym sąsiadem teutońskim — wyłaniają się dwie postacie, których imiona przez pół tysiąca lat nie straciły na blasku, a raczej nowego do dni naszych nabierały. Jagiełło i Witold. Jeden, od którego datuje era chrześcijańska tym ziem, który związkiem małżeńskim złączył dwa narody, a którego imię symbolizuje szczytną ideę współżycia tych narodów. Drugi — wielki książę — wojownik i mąż stanu w wielkim stylu. Wieńczeni wspólnym laurem zwycięstwa grunwaldzkiego, spoczęli bracia na dalekich od siebie krańcach, jeden na Wawelu w Krakowie, drugi w Katedrze Wileńskiej. A odtąd miasta te, rezydencje, wspólną są złączone dynastją, dynastją najświetniejszą. A żeby obok królów — rycerzy, królów odnowicieli Państwa, nie zabrakło młodej duszy, wpatrzonej w zaświaty, wydaje dynastja młodzieńca, którego mitrę otoczyła aureola Świętego. Święty Kazimierz Królewicz, Patron tej Ziemi. Potem złoty wiek Zygmuntowski w tem tutaj Wilnie miał przebrzmieć ostatnim swoim akordem. Było ono ulubioną rezydencją ostatniego Jagiello-nidy. Zdobił miasto i siedzibę swoją, rozniecał kulturę i nie tylko w sztuce, lecz i w spojeniu i umocnieniu państwa pragnął utrzymać ducha Odrodzenia. Tu—nad Wilją, prześnił swój sen miłosny, a gdy w dalekim Krakowie utracił, co kochał, odbył przez Polskę całą pielgrzymkę, by tu złożyć królewskie szczątki Tej, co obok imienia Zygmunta Augusta łśni blaskiem wiecznego uroku — Barbary Radziwiłłówny.

Zbierały się chmury nad Polską, a zdaleka dochodziły po-



mruki burzy, ale nowy mąż, wielki bojownik i statysta, czujnem dokoła spoglądał okiem. Stąd wytknął „szlak Batorego” na wschód, mieczem znać granice, a patrząc w przyszłość, założył twierdzę wiedzy, by promieniowała światłem Zachodu na Wschód. *Zatarły się daty i nazwy grodów zdobywanych, ale Wszechnicy Batorowej sądzonem było przenieść ponad wieki wielkie imię swego Założyciela.*

W okresie walk religijnych, katolicyzmu z protestantyzmem, które zakończyły się zwycięstwem pierwszego, Wilno jest terenem współzawodnictwa w krzewieniu zasad jednych i drugich. Osiedlają się i rozsiedlają po kraju uzyskujący prawa Żydzi. Gdy nastąpił rozłam w państwie Moskiewskiem, w kościele wschodnim, wyznawcy dawnego obrzędu emigrują i tu znajdują schronienie. Razem z zamieszkałymi od dawniejszych jeszcze czasów Tatarami i Karaimami, współistnienie w mieście tem i kraju ośmiu wyznań tworzyło barwną mozaikę ludności, a zarazem było i jest świadectwem tolerancji w naszej historii, niespotykanej gdzieindziej.

Wieszczce przestrogi złotoustego kaznodziei Piotra Skargi, pierwszego rektora Akademii Wileńskiej miały się jednak sprawdzić. Przyszły czas, kiedy dawna świetność utracą powoli swój blask, kiedy ciężka poddawać się zaczęła rozkładowi, kiedy nawet heroiczne wysiłki nie mogły uchronić kraju od pochodu „ognia i miecza”, nie mogły umocnić tam dla powstrzymania „potopu”. Wilno na kartach dziejów, utraci dawny swój walor, aż wreszcie zaborcy usiłują wydrzeć z księgi historii same karty, na których słowo „Wilno” jest wypisane. Upadek, zdawało się, ostateczny...

Ale tu, właśnie tu, zaczyna się proces odżywczy, nabrzmiewają soki i wreszcie wybucha z wileńskiej „Celi Konrada” wulkan największego napięcia ducha Narodu. Tu w Wilnie w więziennej celi—genjusz wyrzec mógł słowa: „Ja kocham cały naród i objąłem w ramiona wszystkie przeszłe i przyszłe jego pokolenia... nazywam się Miljon, bo za miliony kocham i cierpię katusze”.

Ten sam Adam Mickiewicz, Narodu i ziemi tej syn największy, przewidział, że tylko wojna narodów wróci wolność jego ojczyźnie, gdy nawet pochód „boga wojny”, drogą na Wilno, był zawiódł nadzieje.



Już nie zmierzch przyszedł, a mroki, gdy targnięcie kajdanów rany tylko pozostawiło i gdy zgaszone zostało ognisko światła, wiedzy i kultury, a samo miejsce zdeptane. Wysiłek powtórny zrzućenia oków wzmógł tylko ból wrzynających się w ciało łańcuchów. Lecz duch, co miał wyzionąć trwał i żywym był. Były oznaki życia, objawiał się rumieniec na bladym obliczu ujarzmionego narodu. I oto miasto—męczennik, przez zakneblowane usta powtarzało szeptem swe credo: „contra spem spero”.

I nastąpiła nawałnica. Chmury przykryły nisko ten kraj. A pioruny i błyskawice wojny światowej raziły i spopielaly domostwa, miasta i wsie i ich dorobek pracy i kultury pokoleń.

A gdy odchodziły po walkach na tej ziemi obce osłabione potęgi militarne, wysunęły się za niemi na żer hjeny wschodniego nihilizmu. Trzeba było znieść i tę jeszcze próbę.

I stał się cud Zmartwychwstania.

W święto Zmartwychwstania na czele wskrzeszonego przez siebie wojska zdobył miasto i wszedł przez Ostrą Bramę Wódz, w entuzjastycznej wierności oddany Wilnu, Syn tej ziemi.

W upojnej radości wiosny i wyzwolenia zaczęło się przeżyć nowe życie i w przyspieszonym rytmie oddechu przywracać i tworzyć.

Razem z okowami spadały naleciałości niewoli. Zagorzał nownie Znicz Wszechnicy. Zatętniło nowe, młode życie.

Raz jeszcze były wróciły chmury duszące i trujące, raz jeszcze witali w Ostrej Bramie Wilnianie wybawcę—wodza-generała.

Dziesięć lat minie w roku tym, w jesieni, od owego dnia. Dziesięć lat minęło pracy wytężonej, nieustannej. *Ziemia i gród jej stołeczny wydały głos niezłomnej woli nierozdzielności ziem tych z Macierzą.*

Organizm kraju powracający po zmorach cierpienia do zdrowia i sił, świadczy o niespożytej swej mocy i wytrzymałości. *Wraca jego krasa i wróciła w pełni krasa tego dziwnego miasta.*

A jak oblubienica, ma ono wielu starających się. Lecz los dumnej ze swych wdzięków dziewczyny jest w jej ręku, w ucynionym wyborze i wierności.



MURY UNIWERSYTECKIE

24 kwietnia 1930 roku.

Wprzeciągu swego dziesięcioletniego istnienia wskrzeszona Wszechnica Wileńska dążyła głównie do zorganizowania nowego życia i nauczania akademickiego. Dziewięćdziesiąt lat snu niewolnego przykryły grobowem wiekiem miejsce zgaszonego i zdeptanego ogniska. Nie pozostało śladów dawnych zakładów ani gromadzonych w nich pomocy naukowych i zbiorów. Jedynie przypadkiem ocalałe spisy inwentarzowe o nich świadczą. *Do dnia dzisiejszego Uniwersytet Wileński nie odzyskał ani jednego przedmiotu, ani jednej pamiątki z Rosji, dokąd zostały zbiory wywiezione, zasilając pięć tamtejszych uniwersytetów oraz muzeum Rumiancewowskie w Moskwie.* Trzeba było nowe kłaść podwaliny pod gmach uczelni, organizować wydziały, tworzyć pojedyncze zakłady, pracownie, kliniki z całym niezbędnym aparatem naukowym. Na te pierwsze potrzeby iść musiały sumy z rocznych budżetów. Kolejno powstały i zasilone zostały poszczególne katedry i zakłady.

Trzeba było oczywiście dobierać i dostosowywać do nich lokale. Współczesna uczelnia nowe stawia wymagania. To też dawne historyczne mury nie mogły wystarczyć, uniwersytet musiał wyjść po za nie do rozrzuconych w szerokim promieniu kompleksów po mieście lub na przedmieściach. Te właśnie gmachy, nie pretendujące do żadnych walorów zabytkowych lub architektonicznych, ale mieszczące w sobie skrzętnie dobierane nowe urządzenia naukowe, świadczą o olbrzymiej pracy, dokonanej w bardzo trudnych warunkach materialnych.



Z Wszechnicą Batorową związana jest jednak przede wszystkim wielka tradycja wieków ubiegłych, zwłaszcza owego okresu porozbiorowego, gdy wbrew warunkom politycznym Uniwersytet promieniował na kraj cały, jedynie dzięki nowej organizacji na modłę europejską i dzięki wysiłkom ludzi o niezwyklej kulturze duchowej. Z tą wielką tradycją związane są właśnie mury w samym śródmieściu, o których myślimy w pierwszym rzędzie, gdy mowa o Uniwersytecie Stefana Batorego.

Jak się one były zachowały, jak wyglądały, gdy wrócili do nich spadkobiercy?

Pełne powagi i dostojności gmachy, połączone ze sobą tak, że tworzyły okazały dziedziniec na modłę starych akademii zachodnich, po zamknięciu Uniwersytetu zostały perfidnie rozparcelowane. Divide et impera. Dziedzińce te, jakby *atria* zacisznego życia dawnej Akademii i późniejszego Uniwersytetu, utraciły swą łączność, przejścia między nimi zostały zamknięte, zabarykadowane, arkady piętrowe, nadające charakter podwórców włoskich, wszystkie zamurowane, zakneblowane. Powstały typowe tylne podwórza kamieniczne, mające lice jedynie frontowe. Te fasady oskrobane, pozbawione sztukaterii i malatur, zafarbowane na kolor „rządowy” z rosyjskimi sztyldami, utraciły wszelki pozór ram do wnętrza podwórców, gdzie tętniło właściwe dawne życie. Z dawnego portalu na dziedzińcu głównym nie pozostało ani śladu. Zamurowano go, a wewnątrz urządzono mieszkanie dla stróża, wejście zaś główne przeniesiono na ulicę Świętojańską z charakterystyczną moskiewską przybudówką drewnianą. Na dachu zawieszono dzwony cerkiewne pod drewnianym daszkiem, wypilowanym w desenie laubzegą, a nieodłączne „zabory” — parkany, znowuż drewniane, dopełniły cynicznego obrazu. Po środku dzisiejszego dziedzińca Sarbiewskiego erygowano murowany parterowy budynek z blaszanym dachem i wysoką „trąbą” wentylacyjną w celach użyteczności publicznej. Coroczne „remonty” utracąły jakiś szczegół charakterystyczny dawnych epok, znęcając się nad wnętrzami, drzwiami, obramieniami, przegradzając korytarze i sale drewnianymi przepierzeniami. Ulubiona blacha wytępiła zewsząd dachówkę.



Na początku maja 1919-go roku, gdy Komitet Wykonawczy Odbudowy Uniwersytetu objął historyczną część murów uniwersyteckich, symbolicznem było odnalezienie w jednej z piwnic — tablicy marmurowej, jakby cudem ocalałej, z napisem „Academia et Universitas Societatis Jesu”. Wróciła na swe dawne miejsce w ścianie północnego skrzydła przy dziedzińcu Piotra Skargi. Tu też dawne swe zajął miejsce posąg Matki Boskiej, przechowywany po zamknięciu Uniwersytetu w kościele Św. Jana.

Odtąd, od owego maja 1919-go roku, w przeciągu kilku miesięcy do dnia otwarcia Uniwersytetu 11 października, trwała gorączkowa praca przywrócenia starym murom ich dawnego wyglądu. W krótkim okresie czasu było to tylko w części możliwem, bo i tu trzeba było przedewszystkiem myśleć o odtworzeniu dawnych sal wykładowych, o urządzeniu oświetlenia i zaopatrzeniu w katedry i ławki. Usunięte zostały najbardziej rażące i szpecące naleciałości, o których wspomnieliśmy wyżej. Przetknięte zostały nanowo bramy i przejścia, łączące historyczne dziedzińce, które otrzymały nazwy: imienia Piotra Skargi, Poczubutta, Sarbiewskiego, Smuglewicza i Mickiewicza. Położono na nich chodniki, urządzono kanalizację. Połączono wewnętrzne korytarze, odnowiono korytarze, aule i sale, przeznaczone dla Rektoratu, Dziekanatów i biur uniwersyteckich. Z sal dawnego Uniwersytetu najmniej zmieniona była Aula Kolumnowa, używana, jako „aktowyj zał” przy pierwszym rosyjskiem gimnazjum wileńskiem. Po całkowitem odnowieniu—podjum z miejscem dla Rektora i Senatu zostało przeniesione ze strony południowej do ściany północnej ze względu na warunki światła i na umożliwienie dokonywania zdjęć fotograficznych w czasie posiedzeń uroczystych. Jako upiększenie galerji, aula uzyskała sześć dużych waz, dar Magistratu m. Wilna, oraz portret założyciela Uniwersytetu, króla Stefana Batorego, kopję, wykonaną przez prof. Józefa Czajkowskiego. Złożony, bogato rzeźbiony stół-konsola z marmurowym blatem z czasów Stanisława Augusta, stał się dziś pamiątką historyczną, gdyż na nim podczas uroczystego posiedzenia w dniu 11 października 1919-go roku został podpisany pergamin z aktem wskrzeszenia Uniwersytetu.

Powstała nowa tak dziś w Wilnie popularna „Sala Śniadec-
kich”. Niegdyś mieściły się w niej trzy audytorja, a za czasów
rosyjskich cerkiew gimnazjalna. Po przerobieniu jej drewnianego
stropu z boazerjami, sala pomimo nienajlepszych warunków aku-
stycznych stała się dobrze znaną wilnianom dzięki urządzanym
w niej wykładom powszechnym i odbywającym się tam licznym
zjazdom. Rewelacją było odkrycie kilku małych sal w stylu Sta-
niławowskim na drugim piętrze przy dzisiejszym dziedzińcu
Sarbiewskiego, zajmowanych ongiś przez profesorów-architektów.
Sale te nie były znane nikomu z wilnian, a służyły za mieszkanie
urzędników rosyjskich. W jednej z nich sufit z galeryjką był pod-
bity deskami, co go uchroniło od zniszczenia. Śliczne w propor-
cjach, bogato zdobione stiukami na sufitach, sale zostały starannie
odnowione i w pierwszych latach służyły jako lokal Dziekanatu
Sztuk Pięknych (obecnie mieści się w nich jedno z seminarjów
prawniczych).

Biblioteka Uniwersytecka, nosząca za czasów niewoli nazwę
„Publicznej” zgruba tylko mogła uporządkować swe lokale. Po-
zostawać musiały przez pierwsze lata w dolnej sali malowidła
z ornamentacją rosyjską i w tymże stylu utrzymane szafy, gabloty
i balustrady. W tej sali odbyło się pierwsze zebranie nowomia-
nowanych profesorów pod przewodnictwem rektora Michała Sied-
leckiego. Na ścianie głównego gmachu przy ulicy Świętojańskiej
umieszczono tablice z datami 1578—1803—1919, z herbami Korony
i Litwy i z orłem Wszechnicy naszej, a na zewnątrz mury zostały
pomalowane na kolor, zbliżony do dawnego. Dokonane przeróbki,
choć niedostateczne, umożliwiły w jesieni 1919-go roku odbycie
uroczystości otwarcia Uniwersytetu Stefana Batorego, uroczystości
niezapomnianej dla Wszystkich, co w niej brali udział. Z przybyłymi
gośćmi *sami wilnianie wchodzili po raz pierwszy do odzyska-
nych dla kultury polskiej murów.*

Po dziewięciu miesiącach w pierwszym roku akademickim
Uniwersytetowi Wileńskiemu sędzonem było przejść próbę burzy
dziejowej — nawały bolszewickiej. Wyszły z niej mury nasze ręką



obronną. Nic nie ucierpiały. Niemalą ma w tem zasługę służba uniwersytecka,—ich najbliżsi stróże,—którzy pozostali na miejscu. Okupacja obca trwała na szczęście krótko. Powrót do przerwano organizowania dał możność przeprowadzenia studjów nad planami starej wszechnicy. W latach 1921-22 zostały wykonane przez prof. Juljusza Kłosa zdjęcia pomiarowe. Również pod jego kierownictwem w roku 1923-cim odsłonięto arkady parterowe w dziedzińcu Skargi i według jego projektu przywrócono tu schody zewnętrzne. Nową zdobyczą było w następnych latach odnalezienie fresków w skrzydle, zajętem przez zarząd Biblioteki, i malowideł ornamentacyjnych z akcesorjami astronomicznymi na górnej ścianie gmachu, zajętego przez Archiwum Państwowe. Malowidła te pochodziły z czasów dawnego Obserwatorium Astronomicznego.

Nadszedł rok 1929-ty, rocznica 350-lecia Wszechnicy i pierwsze dziesięciolecie nowej uczelni. Należało dokończyć dzieła odbudowy po latach organizowania, które doprowadziły do normalnego życia wszystkich wydziałów, — zakończyć uporządkowanie zewnętrzne murów, postawić kropkę nad „i”. To obowiązywało. Wprawdzie ułożony kosztorys przewidywał znacznie większe sumy, niż te, jakimi ostatecznie Uniwersytet rozporządzał, i trzeba było się ograniczyć do rzeczy zasadniczych i koniecznych. Ale przyszło tu z wydatną pomocą Ministerstwo nasze i umożliwiło wykonanie całego planu kosztorysowego. Do niezbędnych zmian należało przywrócenie dawnego wyglądu głównego wejścia Uniwersytetu. Znamy je z rysunków Smuglewicza i z planszy „Albumu Wileńskiego” Wilczyńskiego. Projekt wejścia tego wraz z szatnią i przejściem schodowem do Auli Kolumnowej został opracowany przez prof. Juljusza Kłosa, wykonaniem zaś kierowała Dyrekcja Robót Publicznych przy udziale Biura Budowlanego tej Dyrekcji. Do przywrócenia dawnego wejścia potrzeba było wyrównać teren tego dziedzińca do poprzedniego poziomu z przed lat wielu. Do wnętrza, otwartych nanowo przy wejściu, wyrzeźbił symboliczne figury Prawdy i Piękna prof. Bolesław Bałzukiewicz. Na frontonie umieszczono napis „Uniwersytet Stefana Batorego” oraz słynne hasło filareckie: „Ojczyzna, Nauka, Cnota”. Nad tablicą dawnej akademii Jezuickiej umieszczony został krzyż z pro-



mieniami wokoło godła „JHS”. Brama przy wejściu na dziedziniec pomiędzy dzwonnica Świętojańską a kościołem zaopatrzona została w żelazne kute kraty — cały zaś dziedziniec wyasfaltowany, a na środku centralnego trawnika oznaczone miejsce pod przyszły pomnik Króla Stefana Batorego. W skrzydle zachodniem przesunięto okna na dawne ich miejsce. Po tych przeróbkach dziedziniec Skargi odzyskał swój wygląd monumentalny.

Również inne dziedzińce — Poczobutta, Sarbiewskiego, plac przed Biblioteką zostały zniwelowane i rozplanowane, zaopatrzone w chodniki i trawniki. W dziedzińcu Poczobutta, w pięknym dawnym obserwatorium fundacji Puzyniny, zostały przywrócone okna dawnego kształtu. Nie starczyło niestety funduszy na odsłonięcie arkad tego dziedzińca, o którego właściwym wyglądzie świadczą stare ryciny. Naprawiono wszędzie gzymsy i dano przykrywające je dachówki na miejsce blachy, która tak szpeciła szkarpy przy plebanji Świętojańskiej od strony dziedzińca Sarbiewskiego.

Przy odnowieniu ścian zewnętrznych i pomalowaniu ich w dobranej według dawnych śladów barwie odnalezione zostały pod warstwami późniejszego tynku freski nad „Białą Salą” od strony Biblioteki. Małowidła te, przedstawiające symbole astronomji i fizyki, zostały odnowione przez p. Marjana Słoneckiego i stanowią na nowo piękną ozdobę murów uniwersyteckich.

Tak oto gmachy uniwersyteckie przybrały jednolity wygląd. Dodać należy, że do uporządkowania przyległych ulic i placów przyczynił się w miarę środków i czasu Magistrat m. Wilna.

Przechodząc do wnętrza, zaznaczyć należy, że wszystkie lokale dawnego kompleksu zostały w roku 1929-tym odnowione. Nową urządzono szatnię na parterze pod Aulą Kolumnową, nanowo przełożono płyty na pochyłościach, prowadzących do tej Auli, dokończono układanie posadzki w korytarzach, odnowiono wszystkie sale wykładowe, lokale Rektoratu, Dziekanatów i biur. Wprowadzono wszędzie nowe instalacje elektryczne. Przy naprawianiu tynku w przejściu z głównego korytarza do bocznego skrzydła, w miejscu słynnego karceru z czasów pobytu w gimnazjum Marszałka Piłsudskiego natrafiono na fresk, przedstawiający



przypuszczalnie św. Michała. Fresk ten został odsłonięty, jest jednak bardzo zniszczony.

W dolnej sali bibliotecznej — dawnym refektarzu jezuickim — i w pierwotnej auli pod kierownictwem p. Jerzego Hoppena zostały odsłonięte i przez niego odnowione freski Smuglewiczowskie. Piękno tej sali mogli ocenić zwiedzający Wystawę Jubileuszową podczas uroczystości uniwersyteckich 1929-go roku. Wówczas też został zawieszony w Auli Kolumnowej portret Odnowiciela Wszechnicy, Marszałka Piłsudskiego, pendzla prof. Ludwika Śleńdzińskiego.

.

Przybyły więc Uniwersytetowi nowe akcenty, związane z jego historią, dawną i najnowszą. Dla całkowitej jego odbudowy i dla przywrócenia całej minionej świetności pozostaje jeszcze niejedno do zrobienia. Skromne jest umeblowanie całego gmachu — dopiero na uroczystość jubileuszową możliwym było pozyskanie stylowych foteli do Auli Kolumnowej dla Senatu. Nie odsłonięto wszystkich arkad, nie zastąpiono odrzwi z nieszczęśliwego okresu nowemi, godnemi, by umieścić na nich nazwy auli. Przemawiać do nas winny tablice z upamiętnieniem historycznych momentów, nazwisk wielkich Dobroczyńców, Profesorów i Uczniów. Czekają miejsca na ich pomniki lub popiersia. Czekają miejsce, przeznaczone pod pomnik dla Króla-Założyciela.

Stanie się to możliwym dopiero z czasem. W okresie trudności gospodarczych niezbędna jest oszczędność. *Ale w każdym czasie marzyć wolno i należy. Należy mieć wytkniętą drogę, by przy pierwszej możliwości rzeczy uplanowane zrealizować. W murach zaś Uniwersyteckich obowiązuje skondensowana tu tradycja ofiarności i oddania się Idei.* O pieczołowitości, z jaką otaczano Mury te w dawnych czasach niech świadczy drobny, ale jakże znamienity fakt, ujawniony podczas robót restauracyjnych w roku 1929-tym.

Przy odnawianiu rzeźb, przedstawiających znaki zodiaku na ścianie dawnego Obserwatorium, murarz, zajęty odskrobywaniem nawarstwień tynku, odnalazł niespodzianie umieszczone wysoko na znakach zodiaku *złote gwiazdy*. Po usunięciu powłoki później-



szych farb ukazały się te gwiazdy w pierwotnej, doskonale zachowanej pozłocie. Z dołu, z dziedzińca przy znacznej odległości oko gwiazd tych prawie nie dostrzega. Umieszczone były one przed 150 laty jako uzupełnienie znaków Zodiakowych *nie dla efektu, nie przez próżność, lecz z potrzeby kultu rzeczy najwyższych*. Nie pustym frazesem był napis, umieszczony na tejże ścianie: „Hinc itur ad astra”.

A brzmi w sędziwych murach Uniwersytetu Wileńskiego jeszcze jedna nuta. Mówiłem o niej przy innej sposobności, właśnie w okresie zakończenia prac przygotowawczych do obchodu jubileuszowego. Wypowiedziałem wtedy zainteresowany zdanie, z którym pragnąłem się zwrócić przedewszystkiem do Wilnian:

„Nie pozostało w Wilnie śladu dawnej rezydencji królewskiej, renesansowego Zamku Dolnego. Z gmachów świeckich jedynie w podwórzach Uniwersytetu dźwięczą nuty dawnej świetności — epoki dalekich królów. Uniwersytet — to nasz Wawel Wileński”.



XXVIII.

WYDZIAŁ SZTUK PIĘKNYCH
UNIwersytetu Stefana Batorego w Wilnie

(„Tygodnik Ilustrowany” Nr. 37 z dnia 13 września 1930 roku).

Wydział Sztuk Pięknych U. S. B. jako odrodzona najstarsza w Polsce placówka nauczania artystycznego, sięgająca jeszcze czasów Stanisława Augusta, a zorganizowana nanowo przed jedenastu laty, pozostał wierny wytkniętym przez siebie zasadom. Po dziesiątkach lat, kiedy sztuka i nauka były tępione w Wilnie przez rządy zaborcze ze względów politycznych, kiedy o niezgasłej tradycji świadczyły jedynie wysiłki poszczególnych jednostek, zagadnienie odchwaszczenia i ożywienia miasta i kraju było i jest trudniejsze, a zarazem pilniejsze, niż gdzieindziej.

Wyjątkowa rola sztuki, jako świadectwa siły i odrębności rasowej i narodowej, konieczność zachowania dorobku dawnej twórczości, a także stwarzania warunków ciągłości kultury i przysparzania nowych sił—powinny być zrozumiane przez społeczeństwo, zwłaszcza w okresie powojennego rozprężenia i zbrutalnienia. Szerokie koła obowiązują zdamy sobie sprawy, jak *pieczołowicie należy pielęgnować tu, w pobliżu rubieży dwóch światopoglądów, grunt, nazwany nawet przez obcych „zapomnianą placówką sztuki”*.

To też Wydział Sztuk Pięknych wytknął sobie jako zadanie krzewienie zasad kultury artystycznej, przyczynienie się do odbudowy kraju z utrzymaniem cech sztuki rodzimej, wreszcie dostarczanie szkolnictwu nauczycieli rysunku. Do tych celów zastosował Wydział Sztuk Pięknych całokształt studjów, uzgodniając go z pro-

gramem innych wyższych uczelni artystycznych. Doroczne wystawy sprawozdawcze w siedzibie Wydziału w murach pobernardyńskich świadczą o stosowaniu zakreszonego programu, o rozwoju poszczególnych pracowni i zakładów i postępie słuchaczy.

Boleśnie został odczuty przez grono wykładowców i przez zespół słuchaczy fakt zlikwidowania — za względów oszczędnościowych — działu architektury. Właśnie Wilno, skarbnica zabytków architektonicznych z różnych epok o swoistym pięknie, jest wyznaczonym terenem studjów dla przyszłych budowniczych. Miasto i dzielnica, narażone na tyle obcych wpływów, wymagają szczególnego pielęgnowania na miejscu twórczych sił w tej dziedzinie.

Pomimo trudności i przeszkód, Wydział Sztuk Pięknych wykazać się może całym szeregiem prac swoich uczniów. Nawiązana została nie ze społeczeństwem, które od lat korzysta z pracy słuchaczy w dziedzinie sztuk plastycznych, w budownictwie, w malarstwie, rzeźbie, w sztuce dekoracyjnej, w szczególności w grafice. Wydział dostarczył prac słuchaczy z kilku ogłaszanych konkursów: na gimnazjum zboru kalwińskiego w Wilnie, na meczet w Lachowiczach, na kościół w Sołach, na stacje w Kalwarji podwileńskiej, na pomniki dla poległych, na malowidła ściennie. Wreszcie mapy inwentaryzacyjne zabytków na obszarze Rzeczypospolitej zostały wykonane dla Departamentu Sztuki przez słuchaczy Wydziału Sztuki w Wilnie. Słuchacze Wydziału zaprojektowali i wykonali panneau dekoracyjne w sekcji Wydziału Sztuk Pięknych na Wystawie Poznańskiej. Aleksander Kodelski, obecnie inżynier-architekt opracował projekt Domu Akademickiego w Wilnie, w Warszawie zaś — projekt pływalni sportowej przy ulicy Łazienkowskiej. Według projektu Anny Szczawińskiej-Kodelskiej zbudowana została kawiarnia w Ogrodzie Bernardyńskim w Wilnie. Byłemu słuchaczowi, a następnie asystentowi na Wydziale, Marjanowi Słoneckiemu powierzono odnowienie fresków w kościele Ostrobramskim świętej Teresy. Rafał Jakimowicz otrzymał za projekt swój drugą nagrodę na konkursie na pomnik Mickiewicza w Wilnie. Henryk Giedroyć wykonał medal, odbity z powodu 350-lecia Uniwersytetu Stefana Batorego. Jakób Jakimowicz opracował i wydał tekę graficzną widoków Wilna, Gracjan

Achremowicz — tekę rycin barwnych p. t. „Via Crucis”. Ukazujące się na gruncie wileńskim wydawnictwa akademickie zawierają również liczne prace graficzne słuchaczy Wydziału Sztuk Pięknych. Wreszcie dodać należy, że wielu absolwentów Wydziału na stanowiskach nauczycieli rysunku w szkołach średnich i powszechnych poświęciło się pracy pedagogicznej i przyczynia się do szerzenia i krzewienia w najmłodszym pokoleniu tych zasad, o które chodzi Wydziałowi, jako placówce nauczania artystycznego.

Prace wykładowców na Wydziale Sztuk Pięknych U.S.B. po za działalnością pedagogiczną (do roku 1930-go).

Prof. Ferdynand Ruszczyc — bierze udział we wszystkich objawach życia artystycznego w Wilnie. W latach 1928—1930 zorganizował Wystawę Regionalną, pierwszą w Polsce, (1928), czuwał nad odnowieniem murów uniwersyteckich z powodu obchodu 350-lecia w roku 1929-tym, oraz nad wykonaniem zaprojektowanych przez niego insygnjów (łańcuchów rektorskiego i dziekańskich i tog), opracował stronę graficzną wydawnictw, związanych z tym obchodem. Prócz wielu innych prac graficznych i dekoracyjnych, opracował układ ilustracyjny wydawnictwa „Wilno i Ziemia Wileńska”, którego tom I ma się ukazać w najbliższym czasie.

Prof. Juljusz Kłos — napisał: „Przewodnik po Wilnie” (wyszły wydania 1 i 2-gie), „O budownictwie drewnianem i mrowianem w Polsce” (w wydawnictwie „Polska w krajobrazach i zabytkach”), „Budownictwo ogniotrwałe na wsi” w mies. „Rolnictwo”, cykl artykułów o stylach w architekturze („Słowo” wileńskie). Przeprowadził badania i prace inwentaryzacyjne i konserwatorskie z ramienia Oddziału Sztuki Urzędu Wojewódzkiego, na terenie Wileńszczyzny i Nowogródziny.

Prof. Ludomir Śleńdziński — prezes Wileńskiego Towarzystwa Artystów Plastyków, organizował wystawy tego To-



warzystwa, wystawiał swe prace malarskie i rzeźbiarskie na wystawach krajowych i zagranicznych (w Europie i Ameryce). Organizował dział Wileński w Pałacu Sztuki na Powszechnej Wystawie Krajowej w Poznaniu w roku 1929-tym. W roku 1928 otrzymał nagrodę Barczewskiego od Akademii Umiejętności za „Portret żony”. Otrzymał pierwszą nagrodę na konkursie za projekt malowidła ściennego w gmachu Sejmu w Warszawie.

Prof. Ludwik Sokołowski — opracował projekt wznoszonego obecnie gmachu Państwowej Szkoły Technicznej w Wilnie.

Z. prof. Bolesław Bałzukiewicz — projektował i wykonał grobowiec Arcybiskupa Cieplaka w Bazylice Wileńskiej. Wykonał popiersie Marszałka Piłsudskiego do gmachu Senatu w Warszawie.

Z. prof. Jerzy Remer — (obecnie Konserwator Generalny) przeprowadził w Wilnie akcję restauracji Obrazu Matki Boskiej Ostrobramskiej i wydał pracę „Madonna Warowni Wileńskiej”.

Bonawentura Lenart — wydał pracę „Piękna książka”. Wykonał różne prace graficzne na zlecenie rządu. Został wyróżniony za prace swe z dziedziny grafiki książkowej i opraw artystycznych, wystawione w dziale polskim na wystawie Sztuk Dekoracyjnych w Paryżu.

Jan Bułhak — zasilał wydawnictwa artystyczne swemi zdjęciami zabytków z całej Polski, stworzył cykl „Polska w obrazach fotograficznych” złożony z kilku tysięcy zdjęć własnych, wydał album „Wilno”, pisał artykuły do fachowych pism fotograficznych, założył Wileńskie Towarzystwo Fotograficzne (Fotoklub Wileński).

Jan Borowski, inż.-architekt — prowadzi konserwację ruin zamku w Trokach i Krewie. Wykonał projekty i kieruje budową kilku kościołów na Wileńszczyźnie.

Prof. Marjan Morełowski — zjechał do Wilna z całym zasobem



prac z dziedziny historii Sztuki ze szczególnem uwzględnieniem sztuki polskiej („Arrasy Króla Zygmunta Augusta”, komunikaty w sprawozdaniach Akademji Umiejętności). Pracuje w dalszym ciągu w tejże dziedzinie.

Prof. Benedykt Kubicki, st. asystent Aleksander Szturman i st. asystent Tymon Niesiołowski wystawiali prace swe na wystawach obrazów.



XXIX.

PRZEMÓWIENIE

na Rossie przed bramą cmentarną podczas pogrzebu artysty-malarza
ś. p. Tadeusza Dmochowskiego

w dniu 10 grudnia 1930 roku.

Uprogu miejsca wiecznego spoczynku pragnę w gronie przyjaciół i kolegów pożegnać Kolegę. Odchodzi nie tylko sędziwy przedstawiciel dawnego pokolenia, odchodzi człowiek dawnego autoramentu, przedstawiciel dawnej, starej rasy, odchodzi piękna postać. Komu danem było poznać i zbliżyć się do ś. p. Tadeusza Dmochowskiego, zwłaszcza w okresie pełni jego sił i promieniowania, ten nie mógł nie poddać się urokowi Jego talentu, czarowi zupełnie niezwyklej erudycji. Pozostał sobą do końca dni. Długi był jego szlak życiowy. Ze stron pińskich przeniósł się na Inflanty polskie, które stały się krajem jego lat dziecinnych i najdroższych wspomnień, potem nad Wisłę i Nęwę, gdzie tworzył i uczył. Stamtąd z gehenny bolszewickiej w okresie wojny wrócił do rodzinnych stron dyneburskich, ale w jakże potwornych warunkach. Wydostał się wreszcie, przybył do wyzwolonego Wilna i tu wśród nas i z nami pracował. Werwa w pracy nie opuściła go nawet wtedy, gdy fatalny wypadek poślizgnięcia się na ulicy przykuł go do łóża, a potem do kuli i kija.

Był z tych artystów, co przez życie przeszli z paletą i ołówkiem w rękę, z błyskiem entuzjazmu w oczach i z dumą na czole.



A tak się złożyło, że gdy dziś dochodzisz, kochany Tadeuszu, do kresu swej wędrówki, możesz przystanąć przed szeregiem tych, o których przez całe życie marzyłeś, przed szeregiem tych, co bronili tej ziemi i wyzwolili Wilno, przed szeregiem—Żołnierzy Polskich. Tu spocznij. A w tem mieście i na tej ziemi naszej i w sercach naszych zachowamy pamięć o Malarzu-Rycerzu.



XXX.

PIĘKNO WILNA I ZIEMI WILEŃSKIEJ

Odczyt wygłoszony na Zebraniu Organizacyjnym Związku Pań Domu
w dniu 18 stycznia 1931 roku.

Gdy mam dziś tu mówić o pięknie Wilna i Ziemi Wileńskiej, to włamuję się w drzwi otwarte. Bo przecież ci, co dla Wilna i Wileńszczyzny pracują i pracować pragną, najbardziej są co do walorów tego miasta i ziemi uświadomieni. Charakterystycznym jednak jest, że inicjatorowie dzisiejszego zebrania, układając program, wysunęli na czoło moment właśnie piękna Wilna. To tak, jak kiedy ktoś wspominający drogą osobę i chcący mówić o jej cechach i zaletach i o tem, co jej zawdzięcza — pokazuje nam jej podobiznę, by przekonać do najbardziej osobistego określenia:... że *była piękna*.

A gdy Panie zebrały się tu, by radzić o domu swoim w czasie, gdy wskutek warunków powojennych dom ten jakby ostygł i wewnątrz jego wskutek brutalnych przeciągów grozi utratą ciepła w gnieździe—nic dziwnego, że stajemy przed progiem tego domu, by ogarnąć go oczyma, by pozwolić sobie na chwilę patrzenia tylko, bo

*patrzeć, to widzieć,
widzieć—to wiedzieć,
wiedzieć, to umiłować.*

.....

Wilno, to krótkie słowo, z pięciu liter złożone, nabrało magicznego uroku, gdy zaświeciło złotemi zgłoskami na firmamencie naszej poezji, to miasto, nierozłącznie związane z arcydziełami



dwuch naszych Największych, a co jeszcze dodaje nieśmiertelnego uroku — z Ich młodością, z młodei i chmurnemi laty Mickiewicza i Słowackiego.

Gdy po powstaniu — sto lat temu — zaryglowano podwoje Wszechnicy, gdy życie wileńskie zamrzeć miało, a tylko już w pieśni Moniuszkowskiej i w piosence Lirnika Wioskowego tętniło, jakby echo grało, — wtedy album Wilczyńskiego bez słów utrwaliło, wyniosło jakby w fatamorganie *piękno świata, który się zapadł*.

A potem, gdy trzeba było wnukom przypominać, wskrzeszać, przełamywać milczenie, zjawiają się na tym gruncie ludzie dobrej woli, zbieracze, *jak ci, co po odpływie szukają na brzegu bursztynu* — dr. Władysław Zahorski, Lucjan Uziębło, Wacław Studnicki. Już są przewodnicy.

Okupantów-Niemców czeka tu rewelacja. Posuwając się coraz dalej na wschód, zbrojne masy w niewiadomości swej spodziewały się wreszcie dotrzeć do typowego miasta gubernjalnego rosyjskiego, a ujrzały „perłę korony polskiej”, niebawem zaś w szeregach okupantów znawcy historii sztuki ujęci mnogością i osobliwym pięknem zabytków wileńskich, ustalili klasyczne dziś określenie: „Wilno — zapomniane ognisko Sztuki” „Wilna — eine vergessene Kunststätte”.

Gdy z wolnością wróciła tam wolność słowa i radość odzyskania, Wilno pozyskuje nowych głosicieli swego piękna, badaczy entuzjastów: profesor Juljusz Kłos wydaje swój przewodnik, jakiego co do odrębności i świeżości ujęcia nie posiada żadne z naszych miast; Prof. Jerzy Remer posługuje się piórem, falami radja i możliwościami konserwatorskimi, by odsłaniać i ratować ginące piękno, a prof. Mieczysław Limanowski korzysta ze sposobności każdej, by gorącym słowem uświadamiać, co posiadamy. A jakby przeźroczami rzucanemi w dalekie nawet zakątki świata, stają się komuż dziś nieznane obrazy fotograficzne Wilna i ziemi naszej, uchwycone przez Jana Bułhaka. Żyją wpatrzeni w urok Wilna malarze, entuzjasta wileński Stanisław Bohusz-Sięstrzeńcewicz, Mściśław Dobużyński, Ludomir Śleńdziński. Rylcem i pendzlem utrwalały motywy wileńskie Jerzy Hoppen i Bronisław Jamontt. Skrzy się, ostrząc o mury wileńskie pióro Czesława Jankowskiego. Wy-



dobywa „tutejszości” pani Helena Romer-Ochenkowska. Poeci ostatniej doby, Witold Hulewicz, Tadeusz Łopalewski, pani Wanda Dobaczewska ujmują słowem rymowanem swe impresje wileńskie.

Wreszcie od lat mnożą się niespodziewani propagatorzy piękna Wilna, przechodnie, przybysze, cudzoziemcy. Kanadyjczyk po przebyciu oceanu i zwiedzeniu w starym świecie cudów przyrody i techniki, — wraca na drugą półkulę i pisze długi entuzjastyczny artykuł pod tytułem: „Wilno la gracieuse”. Młody Francuz, uczestnik wycieczki słuchaczy paryskiej Szkoły Politechnicznej pisał do mnie po powrocie: „obraz Wilna pozostanie najbardziej pociągającym, najbardziej mistycznym i oryginalnym z tego, co danem nam było poznać w ciągu długiej naszej podróży”. W podobny sposób pisali też jego koledzy z Niemiec, gdzie obecnie jesteśmy tak niepopularni, zaczynają dochodzić pojedyncze głosy inaczej nastrojone tych, co Polskę zwiedzili, że wymienię tylko świeżo wydaną książkę pani Olgi Kern „O dawnej i nowej Polsce”, pełną sympatii dla nas. Opis miast naszych rozpoczyna się od Wilna i czytamy wnikliwą charakterystykę, którą autorka była się z nami dzieliła tu, w tej sali. A ileż jeszcze artykułów, listów i kartek przynosi nam poczta, jako dowody, że Wilno pozostaje w pamięci i przez soczewkę oka wpada do duszy!

Czemże się tłumaczy ta siła pociągająca Wilna? W czym jego urok? W czym odrębność jego piękna?

Przedewszystkiem jest to miasto, które daje wrażenie *żywego organizmu*. Czuje się, że ma swoją wewnętrzną strukturę i swoją fizjognomję. Musiało powstać nie przypadkowo i rozwijać się z siebie.

Jeżeli przyjrzymy się drzewu, to wyczuwamy, że od korzeni po przez pień, przez gałęzie do ostatniej gałązki i listka przechodzi coś, co je wytworzyło, co je kolejno wysunęło i nadało kształt, co je trzyma i żywi. Wyczuwa się życie. Tem właśnie różni się belkowanie od żywego drzewa, że powstało nie z siebie, że zostało zbite z różnych części, zestawionych według obcego drzewu planu. Nie stanowi organizmu.

Otóż organizmem jest Wilno. Czuje się, że gdy poczęło



życie w tem miejscu kiełkować, to rosło według naturalnych jakichś praw. Ulice pobiegły jak płyną ruczaje, powstawały domostwa i wały ochronne tak, jak zieleni się trawa i wyrastają kępy drzew. *Miejsce zaczęło porastać miastem.* Znowu jak gałęzie tego drzewa rozwidlały się ulice, domy ustawiały się, jak im teren nakazywał, nie według schematu, co bezduszny szablon wytwarza. Poczęły ulice i zaułki więc się, jak się wiję Wilja i Wilenka kapryśna, czyniąc zwroty niespodziewane, gdzieś uciekając i kryjąc się. Mogło się miasto rozwijać lub być wstrzymywane w rozwoju, mogło zamierać, mogło w ewolucji swej wybierać pierwiastki, asymilować je lub modyfikować, mogło wzbogacać się niemi lub ubożać, ulegać wpływom lub się im opierać — ale nie przestawało być sobą. Wytwarzało się jego swoiste oblicze. *Przeżycia rzeźbiły rysy.* I oto dlaczego przybysz, niezależnie od mniej lub bardziej życzliwej uwagi, pomimo nawet uprzedzeń przyznać musi, że jest to miasto, które ma swoje oblicze. Nie jest przypadkiem, że właśnie mówiąc o Wilnie, pani Olga Kern porównywa los miast do losu ludzi, że los ten jest raz tylko możliwym wydarzeniem, a los Wilna nazywa głęboko osobliwym, dziwnie burzliwym, a pełnym w przeszłości i w teraźniejszości nierozwiązanych zagadek. Stąd ta mistyczność, która tylu uderza i pociąga. A jeżeli prawdą jest, że kamienie mówią — a u nas mówią niestety nawet brukowe — to mury wileńskie w swych nawarstwieniach, nawet w swych zniekształceniach od blizn i ciosów, mają specjalną wymowę. *Musi więc w nich być więcej, niż wykazuje powierzchnia. Tyleż pod wodą, ile nad wodą.* A to pociąga.

Jest cecha druga tego miejsca i tego miasta, nie często spotykana. *Proporcjonalność* w układzie pejzażu. W tem właśnie malowniczość tego miasta. Bo cóż stanowi o pięknie, jeśli nie harmonijne ustosunkowanie części?

Są liczne miasta, położone nad szerokimi, imponującymi rzekami. Są takie, nad którymi dominują wysokie wzgórza. Są miasta o wielowiekowej historii, z górą, uwieńczoną zamczyskiem. Ale najczęściej ta rzeka płynie wśród obojętnych brzegów, jakby samotna, wzgórza nie mają odpowiednika, a na górę dochodzi się w osobnej dłuższej wyprawie.



Nie może się nasze Wilno poszczycić rzeką szeroką, skromne są wzgórza nasze, a jedną z najmniej wysokich jest Góra Zamkowa z niedobitkami dawnej, prawie tylko legendarnej twierdzy. Ale rzeka przepływa przez samo miasto, tuż koło centralnej świątyni, nad nią bezpośrednio wznosi się to wzgórze, co tu nabiera jakby innych rozmiarów i inną w rozmiarach wydaje się na niem każda zachowana cegła. A wraz za tą górą i jakby od niej zaczyna się pasmo wzgórz, co zgarniają ramieniem i ramę tworzą dla splotu ulic i domów, kościołów i wieżyc, z przepasującą je zielenią. Jest to jakby umyślona, skomponowana scenerja, w której, jak na każdej scenie, nie decydują rozmiary, bo te są względne, lecz wrażenie tworzy tylko ich wzajemna proporcja. I dlatego gdy oglądamy z Góry Zamkowej panoramę miasta, doznajemy jakiejś rozkoszy. Jak stojąc na wyspie rozkoszujemy się widokiem falującego wokoło morza i wsłuchujemy się w gwar rytmicznych fal, tak tu poddajemy się grze wzbierających i opadających pagórków i wzgórz, łagodnych, falistych ich linii i koronkowej na ich grzbietach zieleni.

A jeśli miejsce i czas były temi czynnikami, które uwypukliły i spatynowały po swojemu Wilno, to był trzeci współczynnik, co ten twór przyrody i przeznaczenia rzeźbił, cyzelował.

Nieustannie przez wieki, po przez czasy pogodne lub słotne szły pokolenia, uginając się i wyprostowując w trudzie, za pługiem kultury. I zasiewy do bruzd, wyrastające, a w plonach żęte, lub przez grady zbite, ręką oraczy nowych obsiewane, dawały płodozmian rodzajów ludzkich usiłowań. *I pozostawił każdy czas swój ślad i każde pokolenie swój znak.* Naprzekór wrażym siłom, naprzekór złym mocom napastującym lub podminowującym z zewnątrz, *pozostawały kunsztowne wiechy, znaczące pochod twórczości.* I kładły się nawarstwienia epok i stylów i nagromadzały, jako świadectwo ducha niezłomnego w wybrańcach i krasy ich marzeń, dzieła natchnionego Piękna. Z ciemni wieków ponad prozą życia codziennego dochowały się i wyrastają strzeliście wieżyce świątyń, ze skromnej miejscowej cegły jakgdyby z marmuru rzeźbione, jakby w inne, stale pogodne niebo wpatrzone. Trwają budowle monumentalne, pomniki Wiary i Wiedzy, zakrojone nie



na skalę małego środowiska ludzkiego i ambitnie narzucające mu dalszy rozwój.

A wnętrza?

Zaludniały się tłumnie wnętrza kościołów: stawały posągi wyznawców, wpatrzonych wzwyż, zlatywali skrzydlaci aniołowie, jakby chcieli ulżyć tym, którym brzemie życia ciąży, a na Antokolu u świętego Piotra gromadzili się bezimienni wilnianie, których sztuka zakłęła w kamiennych rycerzy, dając im godła świętych patronów.

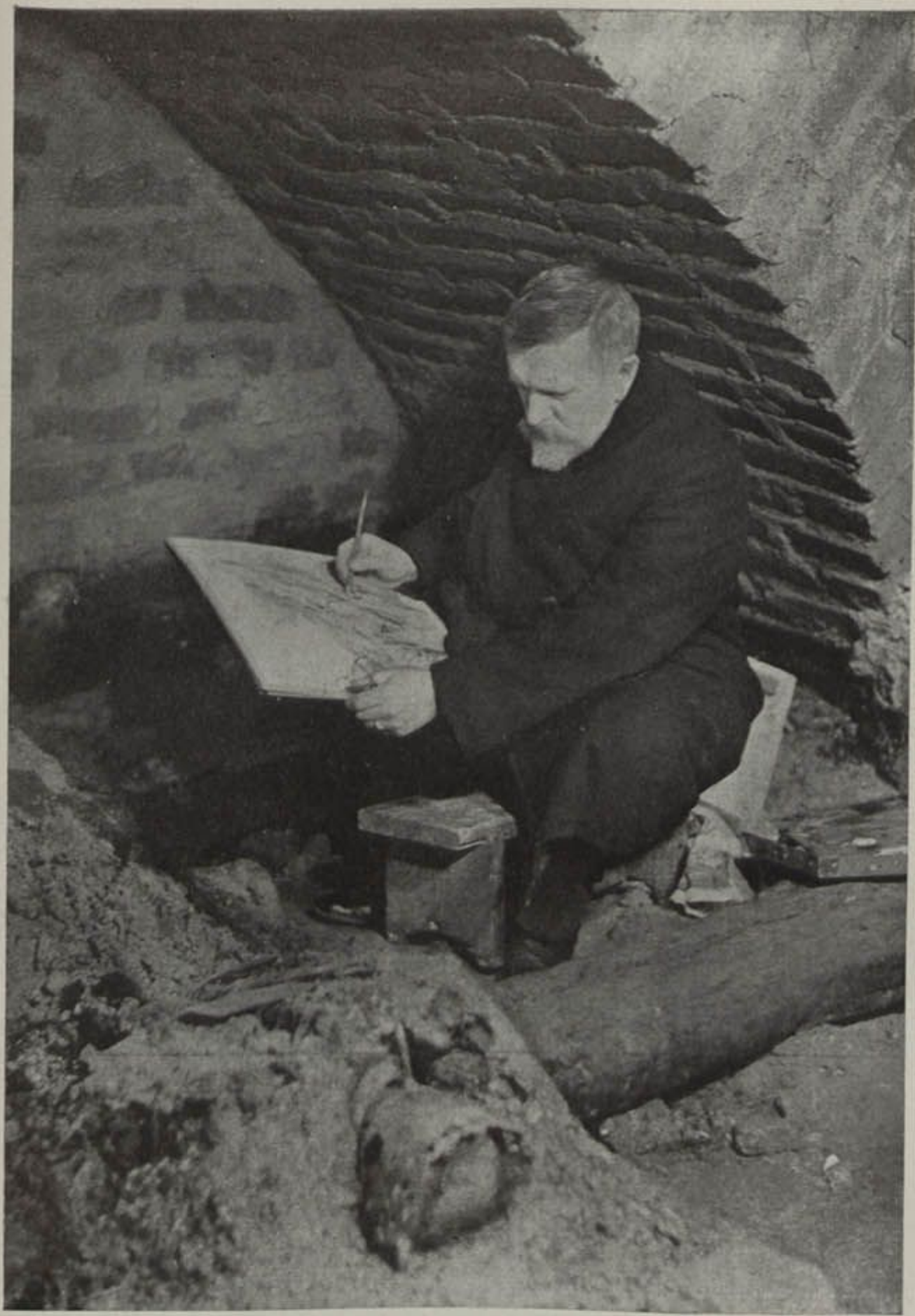
Nie liczyła się Sztuka w Wilnie nigdy z przeciwnościami. W mieście długich zim pootwierała arkady, jakby szukając cienia w południowym skwarze. Z pospolitych cegiełek tkła ażurowe welum fasady kościołka Św. Anny, składała i lepila kryształowe sklepienia u Bernardynów. A w najwęższym przejściu, nad zgiełkiem ulicy, wprawiała wieczysty klejnot uspokojenia i łaski, niebiańskie piękno tej, co z Ostrej promienieje Bramy.

Te arcytwory piękna, tu na tej ziemi powstałe, świadczą nie tylko o genjuszu ich twórców, ale jeszcze o czymś z tem miejscem związanem, o genjuszu miejsca—genius loci.

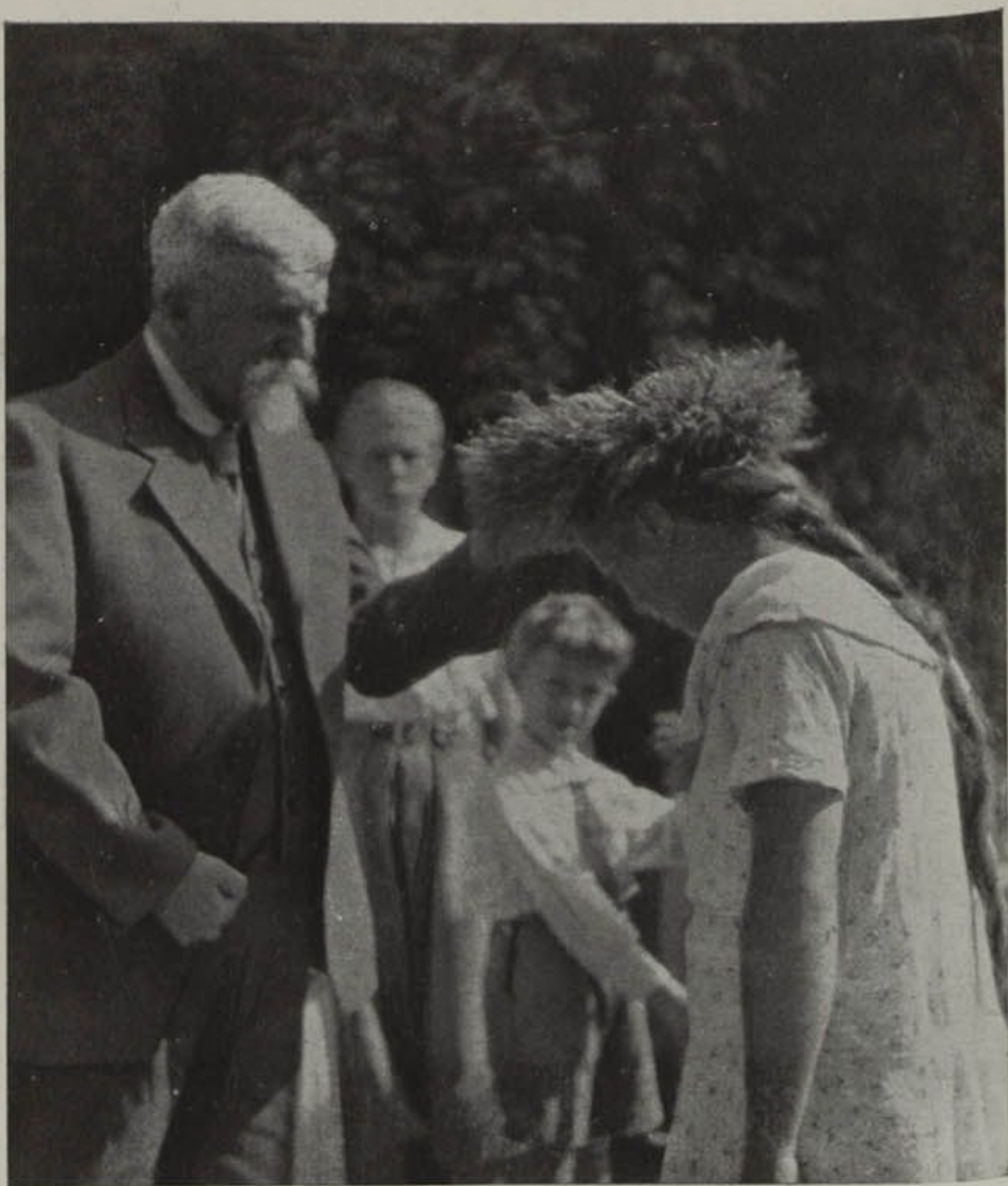
W tem zespoleniu akordów i harmonij tak różnych tkwi może zagadka, że sędziwe, niezniszczalne piękno zabytków przemawia do nas najbardziej wśród młodocianej zieleni wiosennej. Bo każde jest sobą i każde świadczy, że jest coś, co nie ginie, co wraca...

Taką, jak Wilno, jest Ziemia Wileńska. Bo Wilno jest tylko jej syntezą. To samo piękno. Tylko tu — zwarte, ześrodkowane, tam — rozrzucone, rozwiane. Tu — jakby wielogłosowa symfonia, tam — rozłożone na głosy i dalekie echa. I tu i tam jakiś czar, jakiś wdzięk, który ujmuje i przykuwa. Ziemia, która co do zasobów, bogactw przyrodzonych nie może porównać się z wieloma innemi częściami kraju. Tamte siostry większe mają posagi. Ale niezawsze ta, co ma największy, bywa najprzystojniejsza. I jeśli Wileńszczyzna dziś tylu ma starających się, co marzą o jej posiadaniu, to nie dla tych dóbr materialnych, jakieby komuś wniosła.

Nie można oprzeć się jej urokowi. W czymże jej piękno? Najpierw cechuje pejzaż tu *naturalność*. Pomimo zasiedlenia



FERDYNAND RUSZCZYK
w grobach królewskich Katedry w r. 1931 w Wilnie



FERDYNAND RUSZCZYK
w roku 1935 w Bohdanowie

oc
ni
zl
Bo
W
str
len
sar
jeg
cz
og
dz
na
wi
bo
mu

prz
dr
nat
dle
Ws
brz

len

leśn
twi
pot
je z

Nie
tu,
szar

od zamierzchłych czasów, ludzie nie potrafili zmienić jej oblicza, nie mogli narzucić jej sztuczności. Raczej sami z ziemią tą się zlewają, zrastają i na obszarach jej nikną. Ona dominuje.

„Krajobraz nasz jest pierwotny, nieujarzmiony” — mówi Jan Bułhak o krajobrazie wileńskim w monografii *Wilno i Ziemia Wileńska* — krajobraz ten — sam dla siebie ogromem przestrzeni i dali, rzeźbą powierzchni, pełną wyrazu i wdzięku, otuleniem w leśne obszary, gęstwiny i smugi. Ma nieobjętą wielkość, samotną ciszę i wewnętrzne zadumanie żywiołu i wieczności. Ma jego niezmierzoną samoistną moc, wobec której człowiek i sprawy człowiecze są znikomym dodatkiem, ginącym jak pyłek w jego ogromie i dla tej znikomości tolerowanym pobłażliwie. Gdzieindziej ludzie zdołali opanować przyrodę i przekształcić krajobraz na własną modłę o wątpliwej wartości estetycznej. U nas człowiek nie tylko nie potrafił tego uczynić, ale nie chciał nawet próbować nierównej walki z niezwyciężonym mocarzem i wolał sam mu poddać się dobrowolnie”.

Jak w Wilnie szlaki ulic nie zostały narzucone terenowi, lecz przeciwnie, zastosowały się do niego, tak po całym kraju arterje dróg, najcięższe żyłki ścieżek polnych lub leśnych stanowią jakąś naturalną sieć, jakby potrzebną przyrodzie, są jakby odzwierciedleniem pagórków i wzgórz, nie znoszących matematycznej równi. Wstęgi te podnoszą się i opadają, falują, wibrują, jak modre srebrzyste serpentyny naszych strumieni i rzek.

Szerokie połacie złocistych pól, poprzątkane są kępami zieleni, a obwarowane wałami chroniących je lasów.

Patrzmy na drzewa nasze, czy w szeregu innych w gąszczu leśnej, czy samotnie stojące. Są one niczem nieskrępowane. Roztwierają bezpiecznie swe ramiona, powiewają długimi kosmykami, potrzęsają na wietrze czupryną lekkomyślnie, niepomne, że może je zranić, podciąć ręka człowieka.

My sami zapominamy o swoich bogactwach.

Nad nami bezkresna kopuła, wokół niezmierzone obszary. Niebo i ziemia. Tylko one. A to, co się dzieje u góry, odbija się tu, w dole, w taflach lustrzanych jezior. Śmiejące się światło, lub szarość ponura, wszystko się w nich wiernie odbija.



Wszystko niestrzeżone, pozostawione swojej zadumie, istniejące tylko dla siebie.

A kiedy ludzie biorą ziemię w posiadanie i chcą ją ujarzmić, ona się broni. Rozczesywana w bruzdy, rozkrajana, zaciera ziemia ślady chciwych palców ludzkich puchem traw, chwastami, a między-granice przetyka ciemnymi plamami jałowca, jak linje kropkami nut.

Człowiek tutejszy, z usposobienia nienarzucający się i niegłośny, w żywiole natury całkiem tonie i poddaje się. Ale właśnie wskutek tego poddania następuje zrost człowieka z ziemią, duszy człowieka z duszą ziemi. Ktoś nazwał krajobraz rezonatorem duszy. Dla naszego krajobrazu daje się to zastosować w szczególności. W nim, niezmierzonym, wolnym, *sami stajemy się sobą*.

Drugą cechą krajobrazu jest *różnorodność*. Nie jest jednakiem przez rok cały niebo nasze. Od spokoju błękitu, od lekkich białych pajęczyn, kłębiących się obłoków do gradowych chmur jest w niebie naszym cała skala rzewnej liryki, heroicznego eposu aż do druzgoczącego dramatu.

A pod tem niebiem zmiennem, zmienną jest ziemia—kobie-rzec wciąż inny, jak inne są pory roku, to pozszywana szarobrunatna płachta, to poprządkany wzorami wszelkimi złocistozielony kilim, to biały całun zimowy.

I jeżeli ta zmienność nieba i pór roku bywa też gdzieindziej, to tu najbardziej różnorodnym jest, jak się sama ziemia układa i to, co z siebie wydaje. Dość przyjrzeć się lasom naszym mieszanym. Zamiast monotonji zalesień tylu krain, słynnych nawet z malowniczości, a mających każda jakby monopol na jeden rodzaj zadrzewienia, — u nas, w naszych gajach i zaroślach dęb współżyje z sosną, osina ze świerkiem, a lipa z jarzębiną. To tak, jak wyznawcy naszych ośmiu wyznań żyją obok siebie, czują się u nas każdy, jak u siebie.

Wreszcie cecha trzecia: *zespoleńie z ziemią*, zrośnięcie się z nią osad i siedzib ludzkich. Te chaty nasze w uwłosieniu strzech są jakby w glebie zakorzenione, przyrośłe. Szarzyzna strzech ścian drzewnych jest pokrewna zabarwieniu ziemi, tylko w różnem stopniowaniu. Ogrodzenia, płoty stanowią tylko części rysunku,



złożonego z miękkich linii, z których żadna nie chce się wyrwać. A gdy zwarte kępy wysokopiennych drzew oznaczają, że to dawny dwór, to on też w nich chowa się dyskretnie, rozłożysty i też do ziemi przywarty.

Tu człowiek nie wnosił krzyku, a tylko nucił dla siebie cichą i rzewną melodię. I tak, jak się żegnał do pracy, tak żegnał tę ziemię krzyżem przydrożnym i krzyżem z nad kościołków. A ciche przez dzień cały, wtulone także w gąszcze drzew dzwonnice, odzywają się jedynie wieczorem i miarowem uderzeniem w spiż powierzają opiece nocy wszystkie dzienne sprawy...

.....

Tak mnogie jest piękno ziemi naszej.

„Naszej”..... W tem słowie jest więcej, niż powiedzieć może tłumaczenie wszelkie....

I w tem słowie jest klucz do porozumienia się i do zrozumienia.

Jeśli z pól ornych lub z ulic życia miejskiego wracamy do domostw swoich, by w sobie się skupić — *kto, jeśli nie kobieta, władczyni domu, ma dać mu ciepło, mnożyć żar i strzec, jak kapłanka dawnych czasów, świętego ognia umiłowania?..*



XXXI.

STOSUNEK MARSZAŁKA PIŁSUDSKIEGO DO WILNA I DO SZTUKI

(Przemówienie na Akademii ku uczczeniu Marszałka Piłsudskiego w Auli
Kolumnowej U. S. B. w dniu 19 marca 1932 roku w Wilnie).

DOSTOJNE ZGROMADZENIE!

Jeżeli w tym uroczystym dniu stoję tu, to nie po to, by kreślić całą sylwetę historycznej postaci Solenizanta. Pragnę podzielić się jedynie kilku wspomnieniami i wrażeniami. Pragnę mówić tak, jak kiedy się w domu swoim obchodzi święto rodzinne, mówić tak, jak jedynie w domu rodzinnym mówić można.

Wiemy wszyscy, jakie jest, jakie było od najwcześniejszego dzieciństwa umiłowanie przez Marszałka tej ziemi, tego miasta.

Miłość syna do matki, tak głęboka, że ukrywana, jako to, co najbardziej osobiste, co nie szuka, nie potrzebuje ujawnienia.

Zdajemy sobie wszyscy sprawę, że gdyby nie synowskie przywiązanie Józefa Piłsudskiego, gdyby nie bunt duszy nowego Powstańca przeciw gwałtom, nie byłibyśmy w tej chwili tu i nie siedzielibyśmy w tej sali. Wiemy to wszyscy i o tem winniśmy pamiętać.

Któż z Wilnian nie poczuwa się do obowiązku spłacenia chociażby w drobnej części długu, który wobec Syna tej ziemi zaciągnął?

Widzimy za sobą całą perspektywę lat i długi łańcuch wydarzeń epokowych, co zaciążyły na szalach historii, a które zarazem odbiły się na osobistym życiu każdego z nas.

Gdy po długich latach przygotowywania się do czynu na-

deszła chwila dziejowa i stał się czyn, sprawca wyzwolenia nie przestawał o Wilnie pamiętać, o Wilno się troszczyć i żyć życiem Wilna i ziem tych. Do Wilna i w zacisze wiejskie wracał i wraca, spragniony, jak Anteusz, dotyku tej ziemi, spragniony miejsca, gdzieby nie było, jak powiedział „ni zgrzytów, ni goryczy”.

Taka jest treść, ale treść ta ma swoją formę.

Oto pragnę przypomnieć, i podkreślić, jaki wyraz nadawał Marszałek swemu przywiązaniu do Wilna.

Człowiek, który miłuje, stara się wypowiedzieć swe uczucie w sposób jaknajbardziej delikatny. W tem dobieraniu, tworzeniu wyrazu jest artyzm. Człowiek, gdy miłuje, jest artystą, bo sztuka nie jest niczem innem, jak wielkiem odbiciem, formą umiłowania. Jak mówi Norwid: „kształtem jest Miłości”. I dlatego niech nikogo nie dziwi, że związałem w nazwie swego przemówienia pojęcie przywiązania z pojęciem artyzmu...

Stosunek swój do Wilna Marszałek ujął sam w jednym słowie. Nieraz szukał w samotności słowa tego, słowa, któreby zawierało w sobie, jak potem mówił: „czar i urok, silniejsze nad moce i piękniejsze nad piękno”. I w poszukiwaniu wyrazu najpięściwszego widzi go w uroku dziecka, „co czarownie się uśmiecha, co dłońmi pieści tak, jak jedwab, co zmarszczki wygładza i troskom zamilczeć każe”.

I znajduje słowo i łączy je z Wilnem:

„Miłe miasto”.

Odtąd te dwa słowa są nierozzerwalne. Po wymienieniu tego słowa prawie szeptem wobec przepełnionej sali, Marszałek na owym zjeździe legionowym w Wilnie w roku 1928-ym mówił dalej. Mówił o wieńcu wzgórz naszych:

„Gdy na który z pagórków wyjdiesz, ku niebu przez mgłę oparów błyszczą do góry wieżyce, wieżyczki, na których gdy dzwony zadzwonią, niewiadomo, czy się skarżą, czy o łaskę proszą, czy tęsknie tylko do nieba głos wznoszą”.

I mówił o mieście:

„Miłe mury, co mnie dzieckiem niegdyś pieściły, co kochać wielkość prawdy uczyły, miłe miasto z tylu, tylu przeżyciami. Miasto-symbol naszej wielkiej kultury i państwowej ongiś potęgi. Dynastia Jagiellonów, co nad wieżyczkami Krakowa i wieżami Wilna potężnie niegdyś panowała. Wilno Stefana Batorego, co Uniwersytet zakładał i mieczem nowe granice wybijał. Wielcy poeci i wieszczowie, co naród pieścili słowem i w czar zakuwanymi słowami życie narodowi dawali. Nie gdzieindziej jak tu, w tej samej szkole, gdzie ja biegałem, w tych murach, pięknie wołających do Boga, uczyli się”.

„Wszystko piękno w mej duszy przez Wilno pieszczone. Tu pierwsze słowa miłości, tu pierwsze słowa mądrości, tu wszystko czem dziecko i młodzieniec żył w pieszczocie z murami i w pieszczocie z pagórkami. Jedno z najpiękniejszych miast w świecie”.

I roztaczając wizję miasta i przeżyć w nim, dochodzi Marszałek do fortissima owych ongi utęsknień, ślubowań i niezłomnego postanowienia:

„Wilno musi być moje”.

W roku bojowym już, bo w roku 1915-tym, daleko pod Łowczówkiem marzy Komendant i mówi do zaufanego wysłannika do Wilna: „A ja wjadę do Wilna od Lidzkiego traktu przez Ostrą Bramę...”, a po chwili dorzuca: „...tylko kasztanka to się będzie bała w tym wąskim przejściu”...

W tym cały człowiek z tutejszego gruntu: upór woli i marzycielskość.

To marzenie miało spełnić się dosłownie.

Gdy do wyzwolonego Wilna w Wielką Sobotę 1919-go roku miał zjechać Naczelnny Wódz, oczekiwały go przed dworcem samochody z eskortą ułanów. Widziałem, jak w podjeżdżającym powoli pociągu stał w oknie wagonu Komendant nieruchomy, jakby wpatrzony w dal. Przeszedłem na plac przed dworcem, by widzieć odjazd do miasta. Nastąpiła przerwa, dłuższe oczekiwanie. W tłumie nie wiedzielibyśmy, dlaczego odjechało od dworca cwałem kilku ułanów. Gdy wrócili z osiodłanymi końmi, zrozumieliśmy.

Komendant nie chciał wjeżdżać do Wilna samochodem. Chciał by marzenie urzeczywistniło się także w szczegółach. Kazał sprowadzić swoją kasztankę i na niej w otoczeniu generała Rydza Śmigłego i innych dowódców odbył swój wjazd przez Ostrą Bramę. Jako świadkowi niezapomnianym pozostał widok tego hufca z poprzedzającym i zamykającym, unoszącym się nad nim rojem chorągiewek na lancach ułańskich, jak rój różnobarwnych motyli.

Nazajutrz inny moment wkroczenia przez wyzwolone z pęt niewoli podwoje. Pierwsze „Te Deum” w Katedrze. Było się przygotowanym na moment niezwykły. Marzyło się o takim momencie ze wzruszeniem. Nie wiedziało się, że dodana będzie nuta osobliwa. Po wejściu przez główne drzwi, ciż w szare szynele ubrani z Wodzem na czele uszykowali się pod chórem w szeregi i krokiem żołnierskim ruszyli. *W tym krótkim rytmicznym przemarszu od drzwi otwartych do żarzącego się ołtarza—brzmiało mocne uderzenie historii.*

Jedenastego października tegoż 1919 roku.

Tu, w tej kolumnowej sali.

Uroczysty akt obudzenia ze snu, przywrócenia do życia Wszechnicy Batorowej. Były wychowanek gimnazjum rosyjskiego w tychże murach, co o kilkadziesiąt kroków od tego miejsca pokutował w szkolnym karcerze za język ojczysty, przemówił jako Naczelnik Państwa Polskiego.

Przemówienie to było jednym z najmocniejszych, jakie wygłosił Józef Piłsudski. Nie było ono niestety stenografowane.

I w tejże sali w jeden z następnych dojazdów Ojciec pokazywał córeczce swej miejsce, gdzie siedział na rosyjskiej maturze.

Tak każdy pobyt w Wilnie wywołuje w Józefie Piłsudskim—uczniu, spiskowcu, żołnierzu i wodzu—wspomnienia czy to z kraju lat dziecinnych, czy z lat chmurnych czy górnych. Tak „z miastem miłem” więź Marszałka nie urwała się nigdy, a nie dalej jak wczoraj czytaliśmy w gazetach, że na statku rumuńskim płynąc wzdłuż brzegów Grecji, słuchał wieczorem przez radio nabożeństwa w Ostrej Bramie.

A komu danem było słuchać, w jaki sposób Marszałek o prze-

życiach swoich opowiada, raczej przedstawia je plastycznie, szkicuje, rysuje i rzuca obrazy, — ten zrozumie, dlaczego użył już słowa „artyzm”...

Kiedyś w pierwszych latach, na audjencji w Belwederze, Marszałek zwrócił się do mnie z zapytaniem: „dlaczego ludzie przypuszczają, że sztuka jest mi bliska, kiedy jestem daleki od sztuki?”. Odpowiedziałem: „Bo Pan Marszałek jest artystą”.

„Dlaczego?”

„Bo Pan Marszałek widział i widzi rzeczy, których inni nie widzą, i które innym wydają się niemożliwe”.

I tu Marszałek poprowadził rozmowę na temat tej stałej u nas niepewności siebie, niewiary w możliwości, lęku. „Ojoj, czy nie za wysoko?” I jeszcze dodał: „Z ludzi u nas zamróż jeszcze nie wyszedł”.

W nieustannym dążeniu do upewnienia, do zrzucenia z siebie śladów i nawyków niewoli, Marszałek nie jeden dał dowód, że wśród ogromu troski i trudów pamięta również o szczególnych zagadnieniach sztuki. Możemy i my to w Wilnie zaświadczyć.

Kiedy w roku 1924-tym Uniwersytet nasz miał do zwalczania trudności budżetowe, Marszałek w liście do ówczesnego Rektora niespodziewanie i samorzutnie wspomniał, że byłby rad, gdyby wśród potrzeb pamiętano i o drogim jemu Wydziale Sztuk Pięknych.

*„Dumny zawsze jestem, że Wilno ma taki Wydział, jakiego niema gdzieindziej, a tak się boję, że zimne podmuchy poziomego * rozumku zdmuchnąć mogą i ten ledwie tlejący płomyk piękna w życiu...”*

* W oryginale listu z d. 11 marca 1924 r. ustęp ten brzmi tak:

„..... obok tego gdyby jakaś część, chociażby niewielka, była dana na najniepraktyczniejszy, lecz tembardziej drogi mi Wydział Sztuki, byłbym rad. Dumny zawsze jestem, że Wilno ma taki Wydział, jakiego niema gdzieindziej, a tak się boję, że zimne podmuchy poziomego głupiego rozumku zdmuchnąć mogą i ten ledwie tlejący płomyk piękna w życiu, że chciałbym choćby trochę protestu z mojej strony złożyć”.....

(Przyp. redaktora).

Tego głosu, który samorzutnie odezwał się w momencie trudnym, nie zapomnimy nigdy.

A w trosce o młode siły, o tych co mają tworzyć ciągłość w pracy, Opiekun Wszechnicy, przekazując jednocześnie część osobistych pborów dla nagradzania prac naukowych, przewidział jednocześnie odznaczenie dzieł wybijających się młodszych sił na polu sztuki.

Tak ten, którego dziś dzień obchodzimy, wierny w oddaniu się Matce - Ziemi swojej, przepojony jest troską o nią zawsze i o każdej godzinie. Usiłuje, gdy do ziemi tej przypada, gorącym tchnieniem tętno jej przyspieszyć, by z tej ziemi zamróż odszedł, by zamróż wątpienia, niewiary do reszty stopniał.



A R T Y K U Ł Y
Z LAT 1910—1911
W TYGODNIKU
W I L E Ń S K I M



XXXII.

TYGODNIK WILEŃSKI

PRZEDMOWA.

Już wychodzące i mające wychodzić pisma periodyczne w rozległym kraju języka polskiego, sędzę, że nie są i nie będą przeszkodą do otworzenia tu w Wilnie jeszcze jednego rodzaju pisma periodycznego...

Temi słowy przed 95 laty powitał swych czytelników „Tygodnik Wileński”.

Dzisiaj — potomni — znaczymy tym nagłówkiem i temi samemi słowy pierwszą stronicę nowego wydawnictwa. Dajemy mu dawną nazwę ufni, że *ciągłość jest rękojmią nieustannego odradzania się*.

Pismo nasze ma zapełnić lukę, którą wielu uczuwa: brak pisma ilustrowanego, a poświęconego życiu na Litwie i Rusi.

Życie jak potok płynie,—czasem wartki, wezbrany, i nawet ciężkie gromadzące się nad nim chmury powstrzymać go nie mogą.

Niechże w ręku każdego będzie lustro, które te prądy życia wiernie odbijać pragnie.



KOMU NIE JESTEŚMY POTRZEBNI.

Wjeżdżamy do miasta. Między sterczącymi wzdłuż ulicy, prowadzącej od dworca, domami, widzimy głęboko w dole leżące miasto. Pomimo ohydy, otaczającej zwykle za miastem leżący dworzec, czujemy, że tam dalej leży dolina Świętoroga i ten gród Giedyminowy.

Aż tu—kleks.

Jak gdyby kto na piękną rycinę plamę atramentu rzucił. Na bocznej ścianie domu olbrzymia czarna ociekająca plama i jedno słowo. Jedno słowo—nazwisko i to w jednym tylko języku*.

Prawda! Toć jesteśmy w tym mieście jednym krazkiem z tylu innych uniformowych, znaczonych jednakową farbą na mapach olbrzymiego imperjum. I cóż może obchodzić jakiś zakład w prowincji nadbałtyckiej, że jej reklamy będą z murów patrzyły na różne kraje i różnych ludzi. Skoro koleje i poczta nie uwzględniają różnic dzielnicowych, to byłoby chyba słabością stawać na innem stanowisku, chociażby twórca i kierownik firmy nic nie miał wspólnego z elementem w państwie dominującym.

.....

Jedziemy ulicą, prowadzącą od dworca wprost do miasta. Tu szereg przedstawicielstw generalnych, składów hurtowych, tak zwanych „optowych”, skąd czerpią handle detaliczne. I tu czujemy się posunięci o kilkaset mil dalej na wschód. Poco rzeczywiście pamiętać o języku i narodowości tych, co będą kupowali? Kupować muszą.

* Po rosyjsku (przyp. red.).



Idziemy ulicą pierwszorzędną, „prospektem”. I wtem—miga przed nami jakiś olbrzymi barwny kwadrat, znowu z jednym słowem. Tym razem nie o farbowaniu mowa, lecz o napoju. „Nie — sen”. Tak, bo na jawie widzimy, że można nas zupełnie ignorować, postponować, a my haracz swój nieść będziemy. Można odwrócić się do nas plecami, a my do tych firm chodzić będziemy w codziennem szarem naszym życiu.

I gorzki śmiech się budzi!

Widocznie ludzie zarabiający odróżniają pieniądze. Tak, jak cena ziemi zależna jest u nas — trudno to cudzoziemcowi wytłumaczyć — od wyznania kontrahentów, bo nie każdemu wolno od każdego kupować, tak widocznie firmy, pewne zwłaszcza, o brzmieniu obcem, apelują głównie do pewnej narodowości wybranej lub panującej, uważając, że grosze i ruble, wpływające od innych, można przyjąć z łaski.

Zresztą poco ma się dawać tekst kilkujęzyczny, kiedy w mowie nawet tak dobrze wystarcza jeden. (Dowodem — telefony. Żaden Ollendorf lub Berlitz nie nasuną nam tak dobrych okazji do ćwiczeń językowych, jak nasze — głuche na polski dźwięk — telefonistki).

Nie jesteśmy więc niezbędni, nie jesteśmy potrzebni.

A możebyśmy o tem trochę pamiętali przy naszych stosunkach handlowych i zakupach?



24 GRUDNIA — 6 STYCZNIA.

Wieczór wigilijny, gdy po domach zasiadano do stołu, wysyłaliśmy z tłoczni naszej na miasto pierwsze zeszyty tego pisma—opłatek, na jaki nas w dniu tym stać było.

A gdy dzwony biły na pasterkę, na tę od 19 wieków obchodzoną przez ludzkość rocznicę przyjścia Zbawiciela, szliśmy z tłumem przez ciche ulice.

Wieczór rozmyślań...

Ostatnie dni roku i pierwszego Nowego — to jakby dwulicowy Janus, zwrócony jedną twarzą w przeszłość, drugą—w przyszłość. Wiemy, co było, wypatrzyć, odgadnąć pragniemy, co będzie.

Nie wiemy. *Lecz wiemy, jak było, i w tem, że było, moc nasza.*

.....

I był Człowiek, który przyszedł, iżby świadectwo dał o światłości. Przyszedł, by to światło nieść, aby przezeń wszyscy wierzyli. A ktokolwiek uwierzył, dał im moc, aby się stali prawdziwymi synami ziemi swojej.

I widzieliśmy sławę Jego, pełną łaski i prawdy, i widzieliśmy mękę Jego, cierpienia za miliony...

Adam Mickiewicz...

, ,

Przed 55 laty zamknęły się na zawsze oczy, których powieki ból tak często zamykał, ból bez słów, niemy...



A gdy Prometeusz spętany, miotany rozpaczą, targał więzy swoje, te oczy wielkie musiały w przerażeniu pytać strasznej dziejowej zagadki...

55 lat temu żyć przestał. A jednak czujemy, że patrzy na nas. Bo też nie przestał i nie przestanie być naszym „Guślarzem”, za którym idąc obchodzimy święto „Dziadów” przeszłości naszej lub w mroku nocy gwiazd przewodnich szukamy.

Z nim też wchodzimy w Rok Nowy. *Biedni, wyrzuci z praw, jakie przysługują nawet narodom bez nazwy, jakżeż bogaci jesteście!* Jakie dziwne misterjum — te dzieje nasze, i jak dziwnie przez dni roku obchodzić możemy pamiątki naszych narodzin, potęgi, upadku i nadziei.

I oto w dniu, w którym ongi szli wiedzeni blaskiem gwiazdy Betlejemskiej Trzej Królowie, w dniu, kiedy wierne tradycjom na ich pamiątkę ludy wszystkich stref wypisują nad progiem domostw swoich imiona ich, wspomnijmy naszych Trzech Wielkich Mocarzy - Wieszczów i w skupieniu i braterskim zespoleniu znaczmy drzwi domów ducha naszego literami:

M. S. K.



JAK OZDABIAMY NASZE ZABYTKI

Między dwiema starożytnymi, a pełnymi powagi kamienicami przy głównej ulicy, u wejścia do cichego charakterystycznego dla dawnego Wilna zaułka, pozostał nietkniętym dotychczas łuk, łączący te dwie kamienice.

Niedawno dopiero zrozumiano, jak dalece miejsce to nie było wyzyskane. Pewnego pięknego poranku czyjaś troskliwą o „ożywienie” naszego miasta ręką zawieszony tu został cały system sztyków z wieńcem medali.

Łuk pod tą ozdobą znikł. Nie przypuszczam, by to się stało za zgodą właścicieli sąsiednich dwóch kamienic, gdyż z pewnością tego sposobu umieszczania reklam nie aprobuja, a powtórze zakład reklamujący się nie znajduje się w żadnym z tych dwóch domów. A więc pozostaje tylko możliwość przypuszczenia, że bez czyjegoś pozwolenia i bez protestu wolno u nas każdemu zawieszać reklamy na każdym mniej lub więcej neutralnem miejscu. Jeżeli dzisiaj w ten sposób dekoruje się łuk nad ulicą, to możemy się spodziewać, że jutro ujrzymy dolną część dzwonnicy katedralnej lub zwaliska na Górze Zamkowej opancerzone sążnistymi blachami znaków rozmaitych zakładów — oczywiście *koloru „kumaczu”*.

Zamiast monotonnych nagich murów kokieteryjnie spoglądać na nas będą litery dwóch alfabetów, złote, srebrne i brązowe medale wystawowe, oraz konterfekty wyrobów i artykułów aż do toaletowych włącznie.



XXXVI.

PIĘKNO NASZEJ KATEDRY

Kto z wilnian nie zna tej chwili, kiedy het gdzieś za Zwierzyńcem słońce zachodzi, a nad wzmożonym ku wieczorowi ruchem ulicy Ś-to Jerskiej, u jej wylotu, zaczyna płonąć majestatyczna fasada Katedry wileńskiej. Obok niej strzelista, a na cyklopicznym osadzona fundamencie wieża, jak kompas na cyferblacie zegara słonecznego, rzuca długi cień na plac...

Zapada zmrok. Gasną kolumny Katedry, rozplývają się cienie, zanurzają się w mrok szeregi klęczących figur u ofiarnika na szczycie, jeszcze widzą słońce trzy figury symboliczne, aż wreszcie i one szarzeją i tylko złoty krzyż, jakby zawieszony nad mgłą długo jeszcze jak pochodnia się żarzy.

A potem noc.

I tu nowe dziwy. Stań, czytelniku, pod portykiem i po przez kolumny-olbrzymy spójrz w górę i patrz, jak dziwnie głębokiem jest niebo i jak się snują łańcuchy gwiazd...

Czy mogą być godniejsze ramy dla nich, jak te proste w linjach filary, które Geniusz grecki do istnienia powołał, a którym tęsknota do tychże ideałów kazała stanąć w stolicy litewskiej?

Gdy po pożarach i kataklizmach dziejowych stanęła świątynia odrodzona na placu tym, otaczały ją gmachy, pamiętające czasy potęgi, a także małe domki garnące się do możliwych pro-



tektorów. W nocy zapadała ciemność, która i świątynię całunem przykrywała.

Przyszły inne czasy.

Szczęśliwy Jundziłł, że los zaoszczędził mu bólu dla niego największego—oglądania dziś swego ukochanego dziecięcia. Wielki ongi rozsadnik jak swojskiej, tak i obcej flory, po gruntownem wytrzebieniu, jest dzisiaj terenem innych „nasażdienij”.

Szczęśliwy Poczobutt, bo zapłakałby gorzko, gdyby wszedł na podwórze swego obserwatorium i tam wśród pustki cmentarnej odczytał umieszczony przez siebie, a dziś tak dziwnie brzmiący napis:

Addidit antiquo virtus nova lumina coelo.

Ale Gucewicz, twórca Katedry, ujrzałby dzieło swoje niemniej wspaniałe, jak przed wiekiem. Jakże byłby zdumiony widząc wieczorem Katedrę w pełni światła. Jest to bajka, o jakiej sam twórca-artysta marzyć nie mógł. Gdy zapłonie białe światło elektryczne, świątynia staje jakby z lodu lub kości słoniowej wykuta, jasna na tle nocy.

.....

A teraz wejdźmy do wnętrza.

Tam na prawo, do Sanctuarium. Ciemny granit, czarne marmury i srebrne posągi. Przed laty, gdy oglądał tę kaplicę poraz pierwszy Jan Stanisławski, stanął w niemym zachwycie, wreszcie rzekł: „To Wawel”. I nic lepiej nie określa tej najwyższej, nie potrzebującej aprobaty, wystarczającej sobie królewskości. Kto był na Wawelu, w Katedrze i podziemiach, a potem nad Wilją stanie w mauzoleum świętego Królewicza, ten odczuje tam i tu tę samą nutę, nutę, której równej nie posiada żaden naród w swej historii. Tylko Matejko znalazł wyraz plastyczny dla tego Majestatu, czy to w postaci przyjmującego hołd pruski Zygmunta I, czy w Stefanie Batorym, czy wreszcie w nieszczęsnym dumnym Wazie w „Kazaniu Skargi”.

.....

Słyszysz się nieraz protekcyjne o pięknie Katedry naszej sady. Przy takim do niej stosunku Katedra nie przemówi...



Natomiast kto pragnie doznać bezpośrednio wzruszeń wzniosłych, kto podziwiać chce śmiałość — prawie zuchwałość — budowniczych, niech zestawia akordy na jakie złożyły się ubiegłe wieki i wielkie talenty. Czy stając w krużgankach, czy przechodząc koło kaplic i nagrobków bocznych naw, czy to wreszcie podczas uroczystego nabożeństwa, niech zapomni o kanonach erudycji stylowej, a niech się wsłucha w organowe uderzenia — echa trzech epok. Podwaliny pogańskie wieży, królewska apoteoza patrona Litwy, wreszcie kamienne niewzruszone oblicze klasycznego piękna—oto trzy części składowe symfonji Katedry Wileńskiej.



PRZEDSTULATY

Nie tylko „ów rok” 12-ty był rokiem, o którym „dotąd pieśń marzy”, rokiem, kiedy „ogarnęło serca z wiosny słońcem jakieś oczekiwanie, tęskne i radosne”. Lat kilkanaście, cały początek ubiegłego stulecia był jedną „wiosną ludów”.

Po burzy, jaka w ostatnich latach wieku XVIII-go przeszła ponad Europą, powietrze po złamanym absolutyzmie wydawało się oczyszczonem, a znikające lodowe więzy odsłoniły młodą ruń nowego życia. Narody w wezbranem poczuciu swych sił, a w nieustającej potrzebie personifikacji swych ideałów czekały niecierpliwie na przyjście nowych Wybrańców. Ci przyszli, stanęli na czele rzesz, by prowadzić na pola chwały. A w kulcie dla bohaterów społeczeństwa wiły im wieńce laurowe i schylały przed nimi umajone sztandary.

Lecz nietylko wśród szczęku broni i dymu pożarów niosła ludzi wezbrana fala. W owych to latach padły z ust największych genjuszów natchnione wieszczce słowa, dziś jako wielkie *Sursum corda* złotemi głoskami wypisane na Panteonie owej epoki.

* * *

I nie tylko bory się ugiwały pod żywiołowemi podmuchami wiosny. Nie tylko po polach szła ona. Była i w sadach przy cichych domach, gdzie kwitły krokusy, troskliwą polewane ręką, a przez szyby okien barwne przeglądały się pelargonje.

A gdy „oni” byli daleko, w zaciszu domu przy lampie pochylały się nad stołem nad misterną robotą jasne główki, lub



drobne rączęta cierpliwie kreśliły girlandy róż i niezapominajek w imionniku.

Obok, w półmroku pokoju, ktoś grał rzewną piosenkę na klawikordzie.

* * *

Nikt nawet z najstarszych żyjących dzisiaj tych lat do swego życia zaliczyć nie może, a tymczasem najmłodszy nawet wśród nas przywłaszczają je sobie, zaliczając do swych wspomnień.

Dlaczego?

Bo jest w owym czasie czar wiosny, młodości zapal i utracone później głębokie wczuwanie się.

Zaczeliśmy od tego, że *ostudziliśmy nasze mieszkania. Wpuściliśmy do nich tandetę bezduszną, tanią i zasypaliśmy nią to, co było drogiem. Żyjemy sami wśród tych rzeczy bezsensownych i wychowaliśmy wśród tych brutalności młode dusze. Bezmyślnem brzdąkaniem rozstroiliśmy delikatne struny i sami zatraciliśmy słuch.*

I domy dawne z cichem, ciepłym światłem, ze sprzętami stanowiącymi z niemi jednolitą całość, stały się zbiornikami okropności, reklamowanymi na 4-ej stronie dzienników lub wystawianymi w oknach spekulujących pałaców tandety.

Nieznaczenie, nieświadomie zaczęliśmy schodzić do poziomu tych pierwotnych ludów, które sobole oddają za perkal, a kość słoniową za kulki szklane i ołowiane spinki. W dziedzinie wartości zatraciliśmy w swem codziennym otoczeniu wszelki krytycyzm.

Takie były nasze mieszkania, nasze domy, gmachy, które stawialiśmy, wreszcie całe życie nasze. Czy umeblowanie, czy książka, czy rozrywka, któreśmy szukali, — *to zatrwajające projekcje naszych stanów wewnętrznych.*

Odnajdźmy siebie, — tamtych dawnych. Odnajdźmy harmonię, jaką ci ludzie z przed stu lat mieli w sobie i na około siebie wytwarzali. Zacznijmy od rzeczy małych, codziennych. W nich już wypróbujmy siebie.

Bo jeżeli wszędzie po wiosnianym poranku wieku rozpoczął



się był okres panowania wdzierającej się do siedzib i do dusz tandety, to u nas obok upadku ducha — zdziczenie było największe.

Wprawdzie pogasły znicze, pogaszono wielkie ogniska, ale następnie — zniechęceni, bez wiary — *zaczęliśmy sami gasić światła koło siebie i w sobie. Od własnych ognisk też zacznijmy. Przecież z płomyków wątłych świec, bronionych dłonią, powstają morza światła.*

Pamiętajmy o tem.



XXXVIII.

S N Y O P I Ę K N I E

ŻYWE OBRAZY WEDŁUG OBRAZÓW ANGIELSKICH PRERAFaelitów

Układ, inscenizacja i tekst F. Ruszczyca.

Melodeklamacja: J. Osterwa.

.....
Wobec wypowiedzianego z wielu stron życzenia, by cykl żywych obrazów Wieczoru Artystycznego z dn. 2 (15) lutego został utrwalony, a wobec niemożliwości oddania wrażenia żywych obrazów za pomocą fotografii, „Tygodnik Wileński” podaje reprodukcje samych oryginałów, według których obrazy były ułożone.
.....

Piękno! Tyś wieczne... Pokolenia ludzkie wyrastają, rozkwitają bujnym kwiatem życia, by — nadłamane — paść, a Ty — wieczne jak słońce, jak niebo, roztaczasz nad nimi uśmiech niewzruszonej swej potęgi.

I. WSTĘP W ŚWIAT PIĘKNA

Wchodzimy do życia, czujemy młodości swej moc i oto ze wstrzymanym oddechem stajemy wobec Krasy niespodziewanej, a ona patrzy w dal, jakgdyby widziała tę drogę długą, która do Niej prowadzi, do Tej, którą przeczuwamy.

II. MIŁOŚĆ U STÓP PIĘKNA

I oto Młodość u stóp piękna. Oto król zdjął z siebie koronę,



bo czymże korona jego wobec korony, wieńczącej skroń
kochanego dziewczęcia. I Ty patrzysz w dal? Co widzisz?

III. MIŁOŚĆ PROWADZI.

Idźmy. Prowadź mnie. Przez ciernie, przez skwar południa
po skałach prowadź mnie. Ufam Ci.

IV. ONA. To Ty!

V. ŁÓDŹ POETY.

Schodzisz do mnie, do mej łodzi. Spływasz jak obłok. Jesteś
rosą i cudem moim.

VI. SEN DANTEGO.

VIII. ZŁOTE SCHODY.

Już dalekie jest wszystko. Po złotych schodach wspomnienia
schodzą One, jasne, promienne, wiosny moje.



XXXIX.

DWA ŚWIATY

(MIŃSK LITEWSKI).

Dziwne miasto...

Dziś całe podobne do owych dzielnic, jakie powstają przy dworcach kolejowych, naprędce zbudowane dla jak-największego wyzysku.

Długie szeregi mniejszych lub większych domów, przypadkowo ustawionych wzdłuż bezdusznie trasowanych ulic, zasłoniły fizjonomję miasta.

Jedna z niewielu wysp, ocalałych z tej powodzi, to Katedra i mury ją otaczające, gdzieś jeszcze jakaś kamienica o tradycyjnem poważnem obliczu, dalej piękny nowy kościół.

Na ulicach dalszych nieliczne już siedziby typu dawnych drewnianych dworców, przeznaczonych dla użytku jednej rodziny, rozłożystych i wygodnych.

Po za tem jedna olbrzymia zmora zdziczenia, znieczulenia na wszelkie tradycje i aspiracje—barbarja.

Tryumf napływowego nihilizmu.

A na tych architektonicznych straszydłach — maski-szyldy, cyniczne swą jakby umyślną ohydą.

A nad niemi skalpowane szczyty i stropy dawnych świątyń.

.....

Pochód Szczedrynowskich „Czyngischanów z telegrafem”.
Specyficzny splendor. Różnobarwne światła i lustrzane ściany... kinematografów, w metalowe kwiaty i akwarja strojnych,



zaćmiły, murzyńskie gramofony zagłuszyły ciszę, zatarły powagę dawnych murów i domów, wtulonych w resztki sadów.

A jednak...

W tem mieście, siedzibie tryumfującego wandalizmu lub zczajonego wyzysku byli i są tacy, których wysokie poczucie obywatelskości, wytrwała praca, wielkie przywiązanie do skarbów zagrożonych wysuwają na czoło społeczeństwa.

Im wdzięczność za to wytrwanie.

A ziemia ta—to ziemia od wieków użyźniona kulturą naszą.

Nie statystyka urzędowa, nie nazwy: „kresy”, „prowincja in partibus”, „oazy-kolonje” decydują; *decyduje pierwiastek etyczny, to co lepsze.*

W tem słuszność i przyszłość.



XL.

WILNO—WARSZAWA

Dlaczego umieściliśmy te słowa w zestawieniu na czele niniejszego numeru?

Pragniemy, byśmy się nie stali sobie obcymi.

Pragniemy, byśmy byli świadomi, jak dużo — pomimo różnic — łączy.

Pragniemy, byśmy poznawali siebie wzajemnie coraz lepiej.

Pragniemy, byśmy czerpali z bogactw jednych i drugich, bo *pomimo klęsk nie powinniśmy zapomnieć o tem, co dały wieki, natura, własne przeżycia.*

Chcemy więc dzisiaj złożyć tylko wiązanek z kwiecica uzbieranego tu i tam, dla *tych tu i dla tamtych tam.*

Niejedno zawdzięczamy wymianie wrażeń. Niechże się ona powtarza jaknajczęściej.



PRZEDMOWA
DO BALLADYNY

Warszawa, Teatr Polski 1914



Wi
zes

nej
wys
i p
przy
huk
ludz
na
zadz
zadr
od s
odn
I oc
pięk
mor

prze
ecie

XLI.

WIELKIM CIENIOM

(Warszawa 5/18 maja 1914 roku).

W dniu ukazania się „Balladyny” w nowej interpretacji i w nowej szacie uprzytomnijmy sobie przed podniesieniem kurtyny, że u wejścia do tej krainy Wieczystej Poezji wypisane zostały przez Autora dwa odtąd zawsze zespolone imiona:

Autorowi Irydiona — Juliusz Słowacki.

Tylko te słowa zamierzał na wstępie do swej „fantastycznej legendy” umieścić Juliusz, lecz „cienie różne ludzi niebytych wyszły ze mgły przedstworzenia i otoczyły go ciżbą gwarzącą” i przypomniał mu się „stary i ślepy harfiarz z wyspy Scio, co przyszedł nad brzegi morza Egejskiego, a usłyszawszy z wielkim hukiem łamiące się fale, myślał, że szum ów pochodził od zgietku ludzi, którzy się zbiegli pieśni rycerskich posłuchać. Oparł się więc na harfie i śpiewał pustemu morza brzegowi, a kiedy skończył, zadziwił się, że żadnego ludzkiego głosu, żadnego westchnienia, żadnego pieśń nie zyskała oklasku. Rzucił więc harfę precz daleko od siebie, a te fale, które śpiewak mniemał tłumem być ludzkim, odniosły złote pieśni narzędzie i położyły mu je przy stopach. I odszedł od harfy swojej smutny Greczyn, nie wiedząc, że najpiękniejszy Rapsod nie w sercach ludzi, ale w głębi fal Egejskiego morza utonął”.

I oto po wiekach dwudziestu inny Harfiarz „tęczą z myśli” przelatuje nad „mórz rozległe błękity” i szepce Bratu-Poecie, Poecie Ruin „nigdy wprzód niesłyszane wyrazy, a oczom pokazując

nigdy we śnie nawet niewidziane istoty, wskazuje na morza zwierciadło, gdzie niedawnymi czasy wędrował okręt, jak łabędź żaglami nakryty”.

„Powiedz, czy nie dojrzysz jakiego rysu na fali, jakiego śladu po zniknionym okręcie?... Słuchaj w ciszy powietrznej, czy echo tego hymnu, który mi serce uciszał, nie drga dotąd w kryształowej atmosferze? Szukaj mojego śladu w powietrzu i na fali, a jeśli o mnie na fali i w powietrzu nie słychać, to znajdź mnie w sercu twojem i niech ja będę jeszcze z tobą przez jedną godzinę”.

Niechże i w wieczór dzisiejszy na „grę kolorów i cieni”, na chóry prorockie spłynie „z wyższej krainy” wieczyste światło Gwiazd Bliźniaczych.



SPIS ILUSTRACJI

Rysunki i ozdoby w tekście Ferdynanda Ruszczyca, zastawka zdobnicza u dołu strony Edwarda Kuczyńskiego, portrety fotograficzne Jana Bułhaka.

Portrety idą w następującej kolejności :

Ferdynand Ruszczyc 20 kwietnia 1919 r. w Wilnie	przy str. 4
Ferdynand Ruszczyc w roku 1911 w Bohdanowie	przy str. 5
Ferdynand Ruszczyc w r. 1911 w Bohdanowie	przy str. 54
Ferdynand Ruszczyc w r. 1911 w Bohdanowie	przy str. 55
Ferdynand Ruszczyc, Dziekan Wydziału Sztuk Pięknych U. S. B. w r. 1919 w Wilnie	przy str. 102
Ferdynand Ruszczyc w r. 1920 w Warszawie	przy str. 103
Ferdynand Ruszczyc w Grobach Królewskich Katedry w r. 1931 . . .	przy str. 176
Ferdynand Ruszczyc w r. 1935 w Bohdanowie	przy str. 177



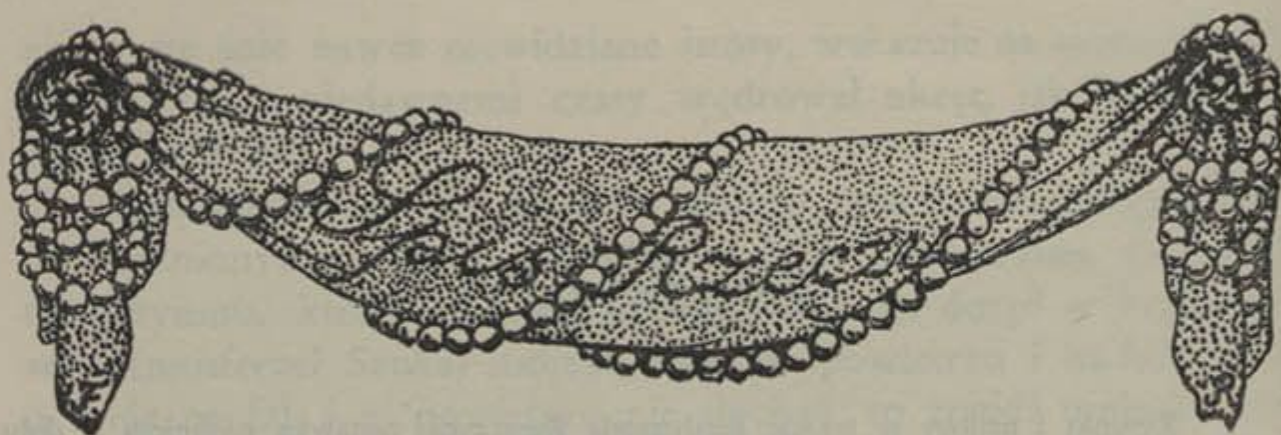
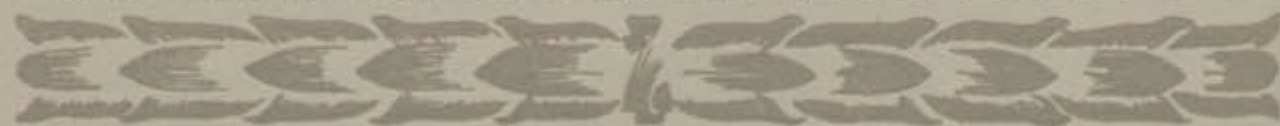


TABLE DE MATIÈRES

Avant - propos	5
I. Discours au Syndicat de la Presse Artistique de Paris, 1921	7
II. La beauté de Wilno, imprimé 1934	9
III. Wilno, imprimé 1930	17
Przedmowa redaktora	22

A. PRACE Z OKRESU POWOJENNEGO 1919—1932.

IV. Wspomnienia świadka, artykuł drukowany 1919	29
V. Tablice Historji, słowo wstępne drukowane 1919	38
VI. Tradycje Sztuki w Wilnie, wykład wygłoszony 1919	40
VII. O Pięknieniu powszechnem, odczyt wygłoszony 1919	45
VIII. Wieczór Rafaela, słowo wstępne wygłoszone 1920	55
IX. O niewidzialnych bogactwach, odczyt wygłoszony 1920	59
X. Przemówienie do studentów na uczcie wigilijnej, wygłoszone 1920	62
XI. Przemówienie na obchodzie Powstania Styczniowego, wygłoszone 1921	63
XII. Wrażenia paryskie (Wystawa Sztuki Polskiej w Paryżu) odczyt wygłoszony 1921	65
XIII. Przemówienie do studentów na uczcie sylwestrowej, wygłoszone 1921	76
XIV. Piękno Wilna, artykuł drukowany 1922	78
XV. Wilno i Sztuka, odczyt wygłoszony 1922	80
XVI. Łańcuch rektorski U. S. B., artykuł drukowany 1922	84
XVII. Wilno, przemówienie wygłoszone 1922	86
XVIII. Wilno i jego warunki zewnętrzne, artykuł drukowany 1922	90
XIX. Tradycje sztuki w Wilnie i w Wileńszczyźnie, odczyt wygłoszony 1922	93
XX. Przemówienie na otwarciu Sali Architektury U. S. B., wygłoszone 1923	102
XXI. Mowa na cześć Gości Bułgarskich, wygłoszona 1923	106
XXII. Sztuka na Wystawie Regionalnej, odczyt wygłoszony 1928	108



XXIII.	Wspomnienia dni Mickiewiczowskich w Paryżu, artykuł drukowany 1929	114
XXIV.	Wilno, odczyt wygłoszony 1930	130
XXV.	Wrażenia z wycieczki do Węgier, odczyt wygłoszony 1930	140
XXVI.	Przemówienie w dziesięcioletnią rocznicę odzyskania Wilna, wygł. 1930	149
XXVII.	Mury Uniwersyteckie w Wilnie, odczyt drukowany 1930	156
XXVIII.	Wydział Sztuk Pięknych U. S. B. w Wilnie, artykuł drukowany 1930 . .	164
XXIX.	Przemówienie podczas pogrzebu ś. p. Tadeusza Dmochowskiego 1930 .	169
XXX.	Piękno Wilna i Ziemi Wileńskiej, odczyt wygłoszony 1931	171
XXXI.	Stosunek Marsz. Piłsudskiego do Wilna i do Sztuki, odczyt wygł. 1932	180

B. PRACE Z OKRESU PRZEDWOJENNEGO 1910—1914.

XXXII.	Przedmowa	: : 189
XXXIII.	Komu nie jesteśmy potrzebni	190
XXXIV.	24 grudnia — 6 stycznia.	192
XXXV.	Jak ozdabiamy nasze zabytki	194
XXXVI.	Piękno naszej Katedry	195
XXXVII.	Przed stu laty	198
XXXVIII.	Sny o Pięknie	: 201
XXXIX.	Dwa światy (Mińsk Litewski)	203
XL.	Wilno — Warszawa	205
XLI.	„Wielkim Cieniom“, słowo wstępne do inscenizacji Balladyny w Teatrze Polskim, wygłoszone w Warszawie 1914	209
	Spis ilustracji	: : 211
	Spis dat z życia i działalności Ferdynanda Ruszczyca i jego prac plastycznych	str. I—XVII



Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...
 Wpisy do zbioru...

II. ZAWARTOŚĆ TOMU II (1910-1911)

180	Wpisy do zbioru...
185	Wpisy do zbioru...
190	Wpisy do zbioru...
195	Wpisy do zbioru...
200	Wpisy do zbioru...
205	Wpisy do zbioru...
210	Wpisy do zbioru...
215	Wpisy do zbioru...
220	Wpisy do zbioru...
225	Wpisy do zbioru...
230	Wpisy do zbioru...
235	Wpisy do zbioru...
240	Wpisy do zbioru...
245	Wpisy do zbioru...
250	Wpisy do zbioru...
255	Wpisy do zbioru...
260	Wpisy do zbioru...
265	Wpisy do zbioru...
270	Wpisy do zbioru...
275	Wpisy do zbioru...
280	Wpisy do zbioru...
285	Wpisy do zbioru...
290	Wpisy do zbioru...
295	Wpisy do zbioru...
300	Wpisy do zbioru...
305	Wpisy do zbioru...
310	Wpisy do zbioru...
315	Wpisy do zbioru...
320	Wpisy do zbioru...
325	Wpisy do zbioru...
330	Wpisy do zbioru...
335	Wpisy do zbioru...
340	Wpisy do zbioru...
345	Wpisy do zbioru...
350	Wpisy do zbioru...
355	Wpisy do zbioru...
360	Wpisy do zbioru...
365	Wpisy do zbioru...
370	Wpisy do zbioru...
375	Wpisy do zbioru...
380	Wpisy do zbioru...
385	Wpisy do zbioru...
390	Wpisy do zbioru...
395	Wpisy do zbioru...
400	Wpisy do zbioru...
405	Wpisy do zbioru...
410	Wpisy do zbioru...
415	Wpisy do zbioru...
420	Wpisy do zbioru...
425	Wpisy do zbioru...
430	Wpisy do zbioru...
435	Wpisy do zbioru...
440	Wpisy do zbioru...
445	Wpisy do zbioru...
450	Wpisy do zbioru...
455	Wpisy do zbioru...
460	Wpisy do zbioru...
465	Wpisy do zbioru...
470	Wpisy do zbioru...
475	Wpisy do zbioru...
480	Wpisy do zbioru...
485	Wpisy do zbioru...
490	Wpisy do zbioru...
495	Wpisy do zbioru...
500	Wpisy do zbioru...

FERDYNAND RUSZCZYC

SPIS PRAC I DAT Z ŻYCIA I DZIAŁALNOŚCI

SPORZĄDZONY

WE WRZEŚNIU 1937 R.

W BOHDANOWIE

PRZEZ

JANA BUŁHAKA

WILNO 1937

FERDYNAND RUSZCZYC

SPIS PRAC I DAT X ZYCIA I DZIAŁALNOŚCI

SPRZĄDZONY

WE WRZESNIU 1937 R.

W BONDANOWIE

PRZED

JANA BUCHARA

WILNO 1937

W Y J A Ś N I E N I E

Podając tu spis prac plastycznych Ferdynanda Ruszczyca i ciąg dat z jego życia i działalności artystycznej, jakie udało mi się sporządzić, zdaję sobie sprawę z tego, że są one z pewnością i niedokładne i niezupełne. Chociaż bowiem poświęciłem całe ubiegłe półrocze na studjowanie bogatego i wielostronnego archiwum i zbiorów w Bohdanowie, to jednak czyniłem to przedewszystkiem w celu przygotowania do druku książki samego Ruszczyca, zawierającej jego „słowo“*) i właśnie dlatego miałem zamało czasu na zajęcie się gruntowniejsze jego plastyką. A oprócz tego pisałem własne wspomnienia o Ruszczycu, które utworzyły sporą książkę, już doprowadzoną do końca. Może te okoliczności usprawiedliwią braki tego spisu w oczach osób, któreby mi chciały zarzucać — zapewne nie bez słuszności — dorywczość mojej inwentaryzacji. Jest oczywistem, że na przestudjowanie i opisanie dzieła takiego artysty trzeba o wiele więcej czasu, niż mogłem mu poświęcić. Jednakże książka ze „słowem“ Ruszczyca nie może czekać na dojrzalsze przetrawienie materiałów inwentaryzowanych, ponieważ musi ukazać się w druku zaraz, jeszcze przed rozpoczęciem jesiennej wystawy Czterdziestolecia Ruszczycowskiego.

W tym stanie rzeczy podaję spisy w takiej formie, w jakiej je zdołałem ułożyć do dnia dzisiejszego, wiedząc, że w każdej nowej sprawie dobrze jest zrobić początek, osnuć pierwsze wiązania przyszłego gmachu. A że gmach inwentaryzacji Dzieła Ruszczycowskiego w Wilnie jest potrzebny i pilny, a wyrośnie napewno wysoko, więc na dziś wystarczy mi poczucie, że oto kładę pod jego fundamenty pierwsze kamienie, choćby niedość obrobione. W każdym razie udało mi się spisać 514 pozycji prac plastycznych Ruszczyca, a w tem 355 obrazów, rysunków i szkiców, 52 książki ilustrowane lub zdobione, 12 inscenizacji

*) F. Ruszczyca. „Liść wawrzynu i płatek róży“. Wilno 1937.



widowiskowych, 36 plakatów i programów, 15 medali, pieczęci i sztandarów i 44 innych luźnych prac graficznych. A to z pewnością nie jest jeszcze wszystko i spis, który kiedyś sporządzą inni na podstawie mojego, powiększy się znacznie. Widziałem bowiem w Bohdanowie mnóstwo pomniejszych prac i rysunków z różnych epok życia artysty; są tam rzeczy tak piękne, że nie można się im dość napatrzeć — i tego już nie zdołam spisać — sama rodzina jeszcze nie zna wszystkiego i znajduje wciąż nowe rzeczy w tym nieprzebranym skarbcu Ruszczyrowskim.

W nawiasie dodam, że archiwum Bohdanowskie zawiera prócz prac samego artysty obfite materiały, dotyczące plastyki, historii i kultury Wilna, a nierzadko całej Polski. Z tego archiwum łącznie z piękną biblioteką i dużym zbiorem prac malarskich i graficznych Zmarłego ma być utworzone przez rodzinę Muzeum Ruszczyrowskie w Bohdanowie.

Jan Bułhak

Bohdanów, we wrześniu 1937 roku.



DATY BIOGRAFICZNE DOTYCZĄCE ŻYCIA I DZIAŁALNOŚCI FERDYNANDA RUSZCZYCA

- 1870 Urodzony w Bohdanowie, w Ziemi Oszmiańskiej, 27 listopada — 10 grudnia.
- 1882—1890 Uczy się w gimnazjum klasycznym w Mińsku Litewskim, które kończy 1890 ze złotym medalem.
- 1890—1897 Przebywa dwa lata na wydziale prawa w Uniwersytecie w Petersburgu, a następnie kształci się pięć lat tamże w Akademii Sztuk Pięknych pod kierunkiem prof. Kuindzi.
- 1896—1897 Odbywa podróże wakacyjne dla studjów malarskich po Krymie i Bałtyku. Zwiedza Rugję i Bornholm. Otrzymuje dyplom Akademii Sztuk Pięknych 1897.
- 1898 Odbywa dłuższą podróż po całej Europie. Powraca do Bohdanowa. Maluje „Ziemię”.
- 1899 Wystawia pierwszy raz w Warszawie „Ziemię”, „Młyn”, „Stare jabłonie”, „Krew”, „Wieczór wiosenny” („Młyn”). „Ziemię” nabywa Zachęta w Warszawie.
- 1900 Maluje „Baladę”. Zaproszony na członka krakowskiej „Sztuki”, bierze udział we wszystkich jej wystawach w kraju i zagranicą. Jako delegat „Sztuki” organizuje dwukrotnie wystawy polskie w Wiedniu, w „Hagenbundzie” i w gmachu „Secesji”.
- 1901 Maluje „Jabłonie”, „Na Anioł Pański”, „Po balu”, „Pokój Babuni”.
- 1902 Otrzymuje od Akademii Umiejętności w Krakowie nagrodę imienia Barczewskiego za działalność malarską. Maluje „Wychodźców” i „Pustkę”.
- 1903 Organizuje w Wilnie wystawę krakowskiej „Sztuki” pod nazwą „Ars”. Maluje „Stary dom”, „Przeszłość”.
- 1904 Bierze udział w dalszym organizowaniu Szkoły Sztuk Pięknych w Warszawie. Maluje „Bajkę zimową”.
- 1904—1906 Zaproszony na profesora Szkoły Sztuk Pięknych w Warszawie, przybywa tam i wyklada. Mieszka w pałacyku we Włochach pod Warszawą. Zbliża się z malarzami Karolem Tichym, Edwardem Trojanowskim, Konradem Krzyżanowskim i Kazimierzem Stabrowskim. Rysuje wiele motywów i wnętrz z Włochów.
- 1906—1908 Jesienią 1906 jest zaproszony na profesora Akademii Sztuk Pięknych w Krakowie. Współpracuje tam z Mehofferem. Rysuje projekt medalu dla Orzeszkowej. Maluje „Nec mergitur” i wystawia je 1907 w Warszawie.

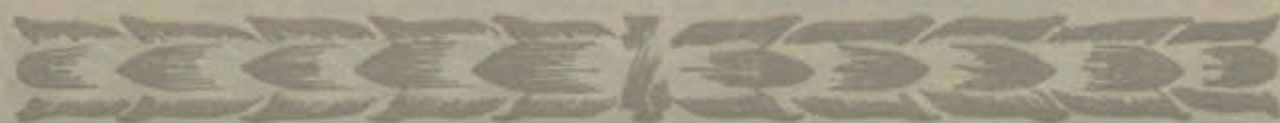


- 1908 W końcu roku opuszcza Kraków, przyjeżdża do Wilna i zamieszkuje tam przy ulicy Wileńskiej, róg Mostowej, w domu Łęskiego. Następnie urządza sobie pracownię i mieszkanie na Zarzeczu pod N-rem 24 i tam zamieszkuje do roku 1915.
- 1909 W dniu 30 maja inscenizuje dla teatru Nuny Młodziejowskiej w Ogrodzie Bernardyńskim „Lillę Wenedę” Słowackiego. Wykonuje akwarelę i pastelami 14 szkiców do tej sztuki. Jesienią inscenizuje „Bazar” na kolonje letnie w sali „Apollo” przy ulicy Dąbrowskiego. W tymże roku przyjeżdża do Wilna Józef Wierzyński, jego kolega i przyjaciel z lat dzieciennych, przyszły współpracownik w „Tygodniku Wileńskim” i zamieszkuje w tymże domu, co Ruszczyc, Zarzecze 24.
- 1910 Inscenizuje w teatrze miejskim „Księcia Niezłomnego” w dniu 16 listopada. Wydaje zdobione przez siebie „Żórawce”, almanach literacki i „Immortele” wybór myśli Słowackiego. Rysuje program Teatru Wileńskiego oraz „Dawne obserwatorium astronomiczne”. Wydaje zdobioną przez siebie książkę Józefa Wierzyńskiego p. t. „Wspomnienie wielkich dni—Grunwald 1410—1910”. W dniu 4 sierpnia traci ojca, Edwarda Ruszczyca, który umiera w Bohdanowie.
- 1911 W dniu 11 lutego inscenizuje „Sny o Pięknici” podług obrazów prerafaelitów angielskich. W dniu 12 marca urządza i otwiera Wystawę Plastyki w Mińsku Litewskim, gdzie wystawia swój obraz „Nec mergitur”. W listopadzie urządza u siebie na Zarzeczu stylowy „Bal kostjumowy”. W grudniu wydaje pierwszy numer pisma p. t. „Tygodnik Wileński”, który redaguje wspólnie z Wacławem Gizbert-Studnickim, przy udziale literatów wileńskich i między innymi Józefa Wierzyńskiego.
- 1912 Wydaje w dalszym ciągu „Tygodnik Wileński” aż do chwili jego zawieszenia przez władze rosyjskie w kwietniu tegoż roku. 14—15 stycznia urządza w Sali Miejskiej widowisko „W świecie bajek i zabawek”, rysując do niego projekty kostjumów. Zdobi licznymi rysunkami i daje okładkę do zeszytu „Litwy i Rusi” p. t. „Pamięci Syrokomli”. Wydaje album „Wilno z przed stu lat” z reprodukcjami widoków Wilna Smuglewicza, któremu daje cały układ graficzny i liczne rysunki własne. W zarządzie Miejskim zapoczątkowuje utworzenie „Miejskiego Archiwum Fotograficznego”, czyli konserwatorskie i inwentaryzacyjne fotografowanie zabytków architektonicznych miasta i tę czynność powierza Janowi Bułhakowi.
- 1913 W dniu 13 stycznia inscenizuje w Teatrze Polskim na Łukiszkach „Wieczór Poezji”, złożony z trzech części: 1) Mickiewicz w Paryżu, 2) Wizja Uniwersytetu Wileńskiego i 3) Warszawianka Wyspiańskiego. Ta ostatnia wytrzymuje 25 przedstawień pełnokasowych. W miesiąc potem inscenizuje „Orle” Rostanda. We wrześniu zapoczątkowuje i urządza „Bazar przemysłu i sztuki ludowej”. Maluje afisz tej wystawy i okładkę do numeru „Wsi Ilustrowanej”, poświęconego tej wystawie. Zbiera palmy, tkaniny i paski ludowe, poucza o ich wysokiej wartości artystycznej i roz-



- powszechnia ich ocenę, znajomość i używanie. W dniu 13—26 października zaślubia pannę Reginę Rouckównę.
- 1914 W dniu 30 maja inscenizuje w Warszawie w Teatrze Polskim „Balladynę” Słowackiego. Maluje postacie, wnętrza i sceny. Wygłasza słowo wstępne p. t. „Wielkim Cieniom”.
- 1915 Rysuje okładki i zdobi w tekście numery pism wileńskich „Jutrzenka” i „Przyjaciół”. Maluje plakat na zbiórkę dla ofiar wojny w Królestwie Polskim z orłem polskim, którego cenzura rosyjska nie przepuszcza. Porządkuje i zabezpiecza zbiory artystyczne Towarzystwa Przyjaciół Nauk. W końcu lata likwiduje mieszkanie na Zarzeczcu i przenosi się z rodziną do Bohdanowa.
- 1916—1918 Przebywa w Bohdanowie, na froncie, w samym niemal ogniu działań wojennych i znosi uciążliwe warunki okupacji. W roku 1917 w porozumieniu z redakcją pisma niemieckiego „Zeitung der X Armee” dostarcza materiałów do numeru Ruszczyckiego tego pisma. Rysuje „Pokój stołowy w Bohdanowie”. W dniu 7 czerwca 1918 roku traci matkę, Alwinę Ruszczykową, pochowaną w Bohdanowie.
- 1919 19 kwietnia wjeżdża do Wilna wraz ze zwycięskimi oddziałami wojska polskiego, które spotyka po drodze w Turgielach. Opisuje tę podróż w „Tygodniku Ilustrowanym” z 17 maja tegoż roku. Przystępuje do organizowania odbudowy Uniwersytetu Wileńskiego i fundowania Wydziału Sztuk Pięknych, których staje się profesorem i dziekanem. Rysuje i maluje liczne prace związane z Uniwersytetem, „Klucze Wilna” dla Marszałka Piłsudskiego, „Karty Żywnościowe” dla Magistratu, Sztandary i Godła. Inscenizuje „Wieczór przy otwarciu Uniwersytetu Stefana Batorego” w dniu 11 października. Wygłasza na Uniwersytecie dwa odczyty p. t. „Tradycje sztuki w Wilnie” i „O pięknie powszechnem”. Ilustruje numer „Tygodnika Ilustrowanego”, poświęcony całkowicie Uniwersytetowi Stefana Batorego i umieszcza w nim swój wstęp uroczysty p. t. „Tablice Historji”. Nazywa dziedzińce i sale Uniwersytetu imionami wielkich ludzi, związanych z Uczelnią i Wilnem. Pracuje w ścisłym porozumieniu z rektorem Michałem Siedleckim nad uporządkowaniem gmachu Uniwersytetu i wewnętrzną organizacją Uczelni.
- 1920 W lipcu współdziała w ewakuacji Uniwersytetu przed nawałą bolszewicką, pozostając czynny na miejscu aż do ostatnich chwil, by przy pierwszej możliwości powrócić do niego po odzyskaniu Wilna przez generała Żeligowskiego. W międzyczasie w Warszawie wstępuje jako ochotnik do wojska i rysuje zabytki w miejscowościach, uwolnionych od wroga. Odbywa wycieczkę artystyczną do Płocka i daje z niej rysunki do „Tygodnika Ilustrowanego”. Od 16 października jest znowu w Wilnie i wznowia pracę uniwersytecką i ogólną wileńską. Rysuje znaczki pocztowe „Litwy Środkowej”. Wygłasza odczyt „O niewidzialnych bogactwach” z powodu odzyskania Wilna.

- 1921 Organizuje Wystawę Sztuki Polskiej w Paryżu, dokąd jest delegowany przez Zrzeszenie Artystów Polskich. Rząd francuski nabywa jego obraz „Powiew wiosny” do Muzeum Luksemburskiego i dekoruje go orderem Legji Honorowej. Po powrocie Ruszczyc wygłasza odczyt o Wystawie Paryskiej. Rysuje banderole dla akcyzy zapalczanej Zarządu Cywilnego Ziem Wschodnich. Jest radnym miejskim w Magistracie miasta Wilna do roku 1927.
- 1922 Bierze czynny udział w Sejmie Wileńskim, mającym określić stanowisko Wileńszczyzny („Litwy Środkowej”) względem Polski. Jest za bezwzględną inkorporacją Wilna. Rysuje pieczęć Sejmu Wileńskiego ze świętym Krzysztofem. Staje się nieoficjalnym reprezentantem mocarstwowości i kultury polskiej wobec komisji i dostojników zagranicznych, przyjeżdżających do Wilna dla badania na miejscu i w tym charakterze oddaje w ciągu lat następnych niepospolite usługi sprawie polskiej. Otrzymuje za te zasługi polityczne Komandorję Orderu Polonia Restituta w roku następnym 1923. Wygłasza sześć odczytów o polskości Wilna i jego walorach artystycznych i kulturalnych. Współpracuje w wydawnictwie akademickim „Alma Mater Vlnensis”, do którego rysuje okładkę.
- 1923 Wygłasza dwa dalsze odczyty tejże treści i prowadzi dalej dzieło uświadamiania cudzoziemców o polskości i walorach Wilna. Rozbudowuje Wydział Sztuk Pięknych na Uniwersytecie, a w szczególności dział architektury. Rysuje okładkę do książki L. Janowskiego „W promieniach Wilna i Krzemieńca”.
- 1924 Inscenizuje „Cyda” w teatrze „Lutnia”. Układa afisz do „Cyda”. Rysuje okładkę do książki „Sokolstwo Polskie — Gniazdo Wileńskie” i plakat tejże treści. Daje okładki do książki Michała Brensztejna „Zarys dziejów ludwisarstwa W. Księstwa Litewskiego” i do „Przewodnika po Wilnie” Juliusza Kłosa.
- 1926 Sprawując bez przerwy dziekanstwo Wydziału Sztuk Pięknych od roku 1919, zabiega w tym charakterze o rozszerzenie Wydziału i działu architektury, jako najbardziej potrzebnego Wilnu i najliczniej uczęszczanego przez młodzież. Zmuszony jest przeżyć likwidację tego ostatniego mimo świetnego rozwoju, i na mocy rozporządzenia Ministerstwa W. R. i O. P. przystępuje do stopniowego rozwiązania działu architektury ku powszechnemu żalowi Wilna. Bierze udział w Jury konkursu na pomnik Mickiewicza i urządza wystawę projektów tego pomnika.
- 1927 Uczestniczy w Komitecie Odnowienia i Koronacji Cudownego Obrazu Matki Boskiej Ostrobramskiej. Rysuje afisz na Koronację. Wygłasza 7 czerwca odczyt p. t. „Trzecie Wilno”, poświęcony projektom rozbudowy urbanistycznej miasta.
- 1928 Urządza Wystawę Regionalną w murach Bernardyńskich i otrzymuje za nią Złoty Krzyż Zasługi. Wygłasza w radio wileńskim odczyt o tej Wystawie. Rysuje zaproszenie na otwarcie Kliniki Ocznej U. S. B. w pałacu Sapieżyńskim na Antokolu.



- 1929 Jako Delegat Uniwersytetu Stefana Batorego jedzie do Paryża na odsłonięcie pomnika Mickiewicza. Wygłasza po powrocie odczyt o tej delegacji i drukuje go w „Źródłach Mocy“, do których daje okładkę. Rysuje okładkę do Szymańskiego „Corpus tabularum ophtalmicarum“. Kieruje ceremoniałem przy sprowadzeniu zwłok Joachima Lelewela do Wilna i przy grzebaniu ich na Rossie, oraz przy obchodzie 350-lecia istnienia Uniwersytetu Wileńskiego. Rysuje programy, zaproszenia i akt pamiątkowy tej uroczystości. Daje okładkę do „Księgi Pamiątkowej dziesięciolecia wskrzeszenia Uniwersytetu Stefana Batorego“.
- 1930 Inscenizuje „Noc Listopadową“ Wyspiańskiego, rysuje szkic sceny przy moście Sobieskiego, oraz afisze i programy. Jedzie z rewizytą ciała profesorskiego do Uniwersytetu w Szeged na Węgrzech. Zdaje sprawę z tej podróży w odczycie. Wygłasza cztery inne odczyty o Wilnie i o Uniwersytecie.
- 1931 Bierze udział w odkryciu i uświetnieniu odkrytych Grobów Królewskich w Katedrze Wileńskiej. Dekoruje na tę uroczystość wnętrze Katedry. Rysuje sześć szkiców kolorowych, przedstawiających szczątki króla Aleksandra, królowej Elżbiety Rakuskiej i królowej Barbary Radziwiłłówny. Wygłasza odczyt „O pięknie Wilna i Wileńszczyzny“. Rysuje plakat i okładkę na „Archidiecezjalny Kongres Eucharystyczny“. Rysuje okładki do innych książek i wydawnictw periodycznych. Redaguje i zdobi Wydawnictwo „Wilno i Ziemia Wileńska“. Otrzymuje za zasługi położone dla Wilna nagrodę miasta Wilna, pierwszą przy ustanowieniu jej raz na czterolecie.
- 1932 Rysuje okładkę do książki Czarneckiego „Rzut oka na historię książki wileńskiej“. Układa plakat „Wystawy projektów na pomnik Adama Mickiewicza“. Wygłasza *ostatni swój w życiu odczyt* o „Stosunku Marszałka Piłsudskiego do Sztuki i do Wilna“ w dniu imienin Marszałka. Od dnia 28 października z powodu ciężkiej choroby wycofuje się z działalności artystycznej, społecznej i uniwersyteckiej.
- 1934 Przenosi się do Bohdanowa na stały pobyt. Otrzymuje z Ministerstwa Spraw Zagranicznych udzielone mu w roku 1932 odznaczenia zagraniczne: order Izabelli Katolickiej w Hiszpanji i order św. Jakóba (Santiago de Espada) w Portugalji.
- 1934—1935 Urządza w Bohdanowie bibliotekę, uporządkowuje rodzinne i własne obfite zbiory.
- 1935 Rysuje i maluje *lewą ręką*, ponieważ prawą ma bezwładną. Pomimo kalectwa wykańcza urządzenie biblioteki i zbiorów w osobnych salach i tworzy zawiązek Muzeum Ruszczyckiego w Bohdanowie, które jest jego *ostatnią w życiu inscenizacją artystyczną*. Zostaje mianowany przez Prezydenta Rzeczypospolitej Profesorem Honorowym Uniwersytetu Stefana Batorego w Wilnie.
- 1936 W dniu 30 października o godzinie 5 popołudniu zakańcza życie. W dniu 3 listopada zostaje pogrzebany w grobach rodzinnych w Bohdanowie.



OBRAZY FERDYNANDA RUSZCZYCA ZNAJDUJĄCE SIĘ PO ZA WILNEM

A. W ROSJI

- | | |
|-------------------------------------|--------------------------------------|
| 1. Wiosna, olej, 1896. | Akademja Sztuk Pięknych, Petersburg. |
| 2. Wiosna (Stary most), olej, 1897. | Galerja Tretjakowska, Moskwa. |
| 3. Noc nad kanałem, olej, 1897. | Żukowski, Petersburg. |
| 4. Gwiazda wieczorna, olej, 1897. | Petersburg. |
| 5. Młyn (w zimie), olej, 1898. | Morozow, Moskwa. |
| 6. Kościół, olej, 1898. | Żukowski, Petersburg. |

B. W WARSZAWIE

- | | |
|--|---|
| 7. Kaplica drewniana, olej. | P. Edwardowa Słomska, Piękna 24. |
| 8. Potok wiosenny, olej, 1900. | Zachęta Sztuk Pięknych, Nr. 327. |
| 9. Ziemia, olej, 1899. | Państwowy Bank Rolny, Nowogrodzka. |
| 10. Białe noce, olej. | <div style="display: inline-block; vertical-align: middle; font-size: 3em; line-height: 1;">}</div> P. Witold Sławiński, Ossolińskich 4—6,
tel. 20966. |
| 11. Szkic do „Potoku wiosennego“, olej. | |
| 12. Chmura, olej. | |
| 13. Wrzosa, olej. | |
| 14. Jabłonie, olej, 1901. | <div style="display: inline-block; vertical-align: middle; font-size: 3em; line-height: 1;">}</div> Senat Rzeczypospolitej, Wiejska. |
| 15. Na Anioł Pański, olej, 1901. | |
| 16. Po balu, olej, 1901. | |
| 17. Dzwonnik, akwarela, 1907. | P. Szymczak, Salon de Beauté, wiadomość u architekta T. Burschego. |
| 18. Ballada, olej, 1900. | P. Jadwiga Korniewiczowa, córka H. Sienkiewicza. |
| 19. Wieczor wiosenny (Młyn), olej, 1899. | Spadkobiercy Karola Szymanowskiego. |
| 20. Pustka, olej, 1902. | dr. Wł. Orłowski. |
| 21. Noc Listopadowa, pastel, 1930. | P. Zelwerowicz, aktor. |
| 22. Stary dom, olej. | Muzeum Narodowe. |
| 23. Brzegi Wilejki, olej, 1901. | |
| 24. Kominiek, olej. | |
| 25. Sady, olej. | |



C. W KRAKOWIE

- | | |
|-------------------------------|--------------------------------|
| 26. Most, olej, 1901. | Hr. J. Mycielski. |
| 27. Krzyż przy drodze, olej. | Muzeum Narodowe. |
| 28. Nad upustem, olej. | Prof. St. Tomkowicz. |
| 29. Wychodźcy, olej, 1902. | Prof. Reiss. |
| 30. Białe słońce, olej, 1904. | Prof. Łepkowski. |
| 31. Bajka zimowa, olej, 1904. | } Depozyty w Muzeum Narodowym. |
| 32. Młyn (St. Tomkowicz?). | |

D. W INNYCH MIASTACH PRÓCZ WILNA

- | | |
|--|---|
| 33. Kościół Misjonarzy w Wilnie, olej. | Bydgoszcz, Muzeum. |
| 34. Potok wiosenny, olej, 1901. | Rogalin pod Poznaniem, Galeria Raczyńskich. |
| 35. W świat, olej, 1901. | Lwów, Muzeum Miejskie. |
| 36. Kościółek na Litwie. | (Reprodukcja w Tece Stow. Polsk. Art. Grafików, Kraków 1903). |
| 37. Powiew wiosny, olej 1904. | Paryż, Muzeum Luksemburskie. |
| 38. Pokój Babuni, olej, 1903. | Wiedeń. |
| 39. Młyn nad stawem, olej. | } P. Olga Ranisch, Göttingen, Jenaer strasse 10, Niemcy. |
| 40. Biały mazur, olej. | |
| 41. Babie lato, olej. | |
| 42. Katedra Wileńska, pastel, 1930. | } Rzym, Watykan, (w albumie dla Papieża). |
| 43. Ostra Brama, pastel, 1930. | |

OBRAZY ZNAJDUJĄCE SIĘ W WILNIE

- | | |
|---|---|
| 44. Wnętrze w Bohdanowie, pastel. | Dr. Łukowski, Zawalna 2. |
| 45. Synod Ewangelicki, pastel. | Synod Ewangelicki, Zawalna 11. |
| 46. Szkic do „Synodu Ewangelickiego“. | Wacław Studnicki, Teatralna 4. |
| 47. Przeszłość, olej, 1903. | Uniwersytet Stefana Batorego, Konklawe. |
| 48. Nec Mergitur, olej, 1907. | } Muzeum Towarzystwa Przyjaciół Nauk, ul. Lelewela. |
| 49. Zaulek Bernardyński w Wilnie, ołówki. | |
| 50. Podwórze domu p. Romerowej przy ulicy Wielkiej, ołówki. | |
| 51. Szczyty kościoła Św. Jana w Wilnie, kredka kolorowa. | |



- | | |
|---|---|
| 52—57. Sześć szkiców ołówkowych i akwarelowych do inscenizacji Lilli Wenedy, 1909, dar p. Nuny Młodziejowskiej. | } Muzeum Towarzystwa Przyjaciół Nauk, ul. Lelewela. |
| 58—65. Ośiem obrazów pastelowych do Lilli Wenedy, 1909, dar tejże. | |
| 66. Obserwatorium astronomiczne w Wilnie, pastel, 1910. | } Biblioteka im. Wróblewskich, ul. Zygmuntowska. |
| 67. Krewa, olej, 1899. | |
| 68. Kościół Św. Jana (Szczyty wileńskie), 1926, pastel. | |
| 69. Szkic do inscenizacji „Orlęcia” (Schönbunn), pastel, 1913. | } Józef Wierzyński, Zarzecze 40. |
| 70. Szkic do „W Świat”, olej. | |
| 71. Głowa uskrzydłona, rysunek piórkiem, 1912. | } Jan Bułhak, Orzeszkowej 3 m. 2. |
| 72—77. Sześć szkiców pastelowych „Karolinki”, 1911. | |
| 78—80. Trzy studia pejzażowe, olej. | Janina Błażewiczowa, Antokolska 8. |
| 81. Szkic do „Ballady”, olej. | } Jan Worobjew, Dobra 1 m. 2. |
| 82. Róża pod śniegiem, olej. | |
| 83. Wiosna, olej, 1909. | |
| 84. Strumień w Bohdanowie, olej. | |
| 85. Krewa, rysunek. | |
| 86. Obłok, olej, 1901. | Prof. Jan Oko, ul. Słowackiego 6 m. 16. |
| 87—92. Sześć rysunków pastelowych „Grobowów Królewskich”, 1931. | Bazylika Wileńska. |
| 93—94. Dwa motywy architekt. z Warszawy, rys. kolorowe. | Dziekanat Wydziału Sztuki U.S.B. |
| 95. Pejzaż, olej. | Kpt. Plackowski, Inspektorat Armji, ogród Zamkowy. |
| 96. Zboże, studjum do „Anioł Pański”, olej. | P. Marja Weysowa, Skopówka 5 m. 5. |
| 97. Studjum do „Ziemi”. | Prof. Aleksander Januszkiewicz, Uniwersytecka 5. |
| 98. Studjum pejzażowe, olej. | |
| 99. Mur i obłoki, olej. | Aleksander Szturman, Wydział Sztuki U. S. B. |

100. Wnętrze, olej, 1906. P. Wanda Nielubowiczowa, Antokolska 8.
 101. Dwór (Bohdanów), 1901.
 102. Dożynki, olej, 1903. Zaginiony w Mińsku, (negatyw reprodukcji posiada J. Bułhak).

OBRAZY, SZKICE I RYSUNKI ZNAJDUJĄCE SIĘ W BOHDANOWIE I STANOWIĄCE WŁASNOŚĆ RODZINY RUSZCZYCÓW

- 103—152. 50 studjów olejnych z Krymu i z Rosji 1896—97.
 153—172. 20 studjów olejnych z Bornholmu i Rugji, 1897.
 173—252. 80 studjów olejnych z Wileńszczyzny i Bohdanowa, 1897—1900.
 253 Kościół w Wiszniewie, fragment wnętrza, olej.
 254 Kościół w Wiszniewie, fragment wnętrza, olej.
 255 „Dunikowski” (trzy posągi) olej.
 256 „Wyspiański” (wnętrze) olej.
 257—279. Cykl 23 rysunków jednobarwnych i kolorowych z „Włochów” pod Warszawą
 280—285. Cykl „Rügen-Hiddensee” 1897. Sześć rysunków ołówkiem i węglem.
 286—289. Bereza Kartuska. Cztery rysunki, 1910.
 290—291. „Jesiata” dwa rysunki, pastel i ołówek kolorowy.
 292 Wilenka (rzeka) 1899 ołówek.
 293 „Koniecpol” 1910, ołówek.
 294 „Lida” 1906, ołówek.
 295—296. Dwa pastele — ś. p. Edward Ruszczyc, ojciec artysty na łożu śmierci 1910.
 297 Fragment z pogrzebu Wyspiańskiego, Kraków 1907, ołówek kolorowy.
 298 „Wnętrze”, Warszawa 1904, ołówek.
 299—300. „Kazimierz nad Wisłą” dwa rysunki ołówkowe.
 301—314. Cykl „Bohdanów” 14 rysunków (w tem 5 ołówkowych, 7 ołówek kolorowy, 2 akwarele).
 315—319. Projekty dekoracji teatralnych 1911—1913, pastele.
 320—326. Cykl „Płock” 1920, ołówki kolorowe i akwarela.
 327 Stare jabłonie,, obraz olejny 1900 — depozyt w Muzeum Pałacu Rządowego w Wilnie.
 328 Gniazdo, obraz olejny, — depozyt w Muzeum Pałacu Rządowego w Wilnie.
 329—331. Trzy rysunki ołówkowe z czasu choroby 1934—36 (portrety rodzinne).
 332—334. Trzy studia pejzażowe olejne z czasu choroby 1935—36.
 335 Portret córki (Ini R.) pastel.
 336—341. Sześć małych szkicowników z lat 1902—1906. ołówek.
 342—354. 13 kartek z notatnika, ołówek.
 355 Portret p. Eugenji Korffówny, węgiel, 1874 — własność p. Eugenji Adamowiczowej w Porudominie, p. Czarny Bór.



WYDAWNICTWA ILUSTROWANE
ZDOBIONE PRZEZ FERDYNANDA RUSZCZYCA

A. KSIĄŻKI.

1. „Immortele“ Słowackiego, Wilno 1910. Oprawa, okładka, karta tytułowa i liczne rysunki i ozdoby w tekście.
2. „Żórawce“. Wilno 1910. Okładka i rysunki w tekście.
3. J. Wierzyński. Grunwald. Wspomnienia wielkich dni 1410—1910. Wilno 1910. Okładka, karta tytułowa i rysunki w tekście.
4. Wilno z przed stu lat. Album widoków Wilna Smuglewicza. Wilno 1912. Okładka, karta tytułowa i 5 rysunków w tekście.
5. Z. Kleszczyński. Pogrzeb lalki. Wilno 1913. Okładka, karta tytułowa, wyklejka.
6. J. Bułhak. Moja Ziemia, Wilno 1919. Okładka.
7. Rzut oka na 125 lat walk narodu polskiego o niepodległość. Wilno 1919. Okładka.
8. H. Romer. Jak odzyskaliśmy niepodległość. Wilno 1920. Okładka.
9. Halina Zawadzka. Śniegi wiosenne. Wilno 1921. Okładka.
10. Ludwik Janowski. W promieniach Wilna i Krzemieńca. Wilno 1923. Okładka.
11. Sokolstwu polskiemu — Gniazdo Wileńskie, Wilno 1924. Okładka.
12. M. Brensztejn. Zarys dziejów ludwisarstwa w b. Wielkim Księstwie Litewskim. Wilno 1923. Okładka.
13. J. Kłos. Przewodnik po Wilnie. Wilno 1924. Okładka.
14. J. Szymański. Corpus tabularum ophtalmicarum. Wilno 1929. Okładka.
15. Koronacja Matki Boskiej Ostrobramskiej. Przemówienie biskupa Michalkiewicza w dniu 1 lipca 1927. Wilno 1928. Okładka.
16. Syrokomla. Gawędy i piosenki. Wilno 1929. Okładka.
17. Księga Pamiątkowa Uniwersytetu Stefana Batorego w Wilnie w 350-lecie wskrzeszenia, Wilno 1929, 2 tomy. Okładki.
18. Jadwiga Wokulska. Płonący dom. Wilno 1930. Okładka.
19. Wilno i ziemia Wileńska. Księga zbiorowa. Wilno 1930. Okładka, karta tytułowa, układ całości.
20. Archidiecezjalny Kongres Eucharystyczny. Wilno 1931. Okładka.
21. Czarnecki. Rzut oka na historię książki wileńskiej, Kraków—Wilno 1932. Okładka.
22. Józef Bieliński. Szubrawcy w Wilnie. Wilno 1910. Okładka.
23. St. Falkowska. Lilje cmentarne.

B. PISMA PERJODYCZNE, ALBUMY, KATALOGI.

24. Katalog wystawy „Sztuka“. 1901. Okładka.
25. Katalog wystawy „Ars“ w Wilnie 1903. Okładka.
26. Katalog wystawy „Sztuka“. Warszawa 1905. Okładka.
27. Katalog wystaw Tow. „Sztuka“ w dziesięciolecie 1897—1907. Warszawa 1907. Okładka.
28. Katalog wystawy „Sztuka“ w Wiedniu, Wiedeń 1908 (Hagenbund i Kaiser Huldigung Ausstellung).



29. The Studio, Londyn 1907.
30. „Apołlon“ (pismo rosyjskie).
31. Pobudka, Nr. 6. Wilno 1913. Rysunek na okładce.
32. Tygodnik Wileński. Wilno 1910—1911, 16 zeszytów. Okładka i liczne rysunki w tekście.
33. Sztuka Litwy i Białorusi. „Wieś Ilustrowana“. Warszawa 1913. Okładka i karta tytułowa.
34. Balladyna, rysunki do inscenizacji. Tygodnik Ilustrowany, Warszawa 1913.
35. Świątynie Wileńskie. Album fotograficzne J. Bułhaka, Wilno 1913 — karta tytułowa.
36. Przyjaciół, Nr. 12. Wilno 1915. Okładka.
37. Jutrzenka, Nr. 15. Wilno 1915. Okładka i rysunki w tekście.
38. Alma Mater Vilnensis. Rocznik Akademicki. Wilno 1922. Zeszyty 1 i 2. Okładka
39. Kwartalnik Teologiczny, Wilno. Okładka.
40. Targi Północne, Wilno 18.VIII 1928. Okładka.
41. La Pologne Contemporaine. Paris, Edition Pelletan. Okładka z motywem z „Ziemi“.
42. Ateneum Wileńskie. Okładka.
43. Źródła Mocy, miesięcznik. Wilno. Okładka.
44. Chimera, Warszawa, 1905—1910. Dwie okładki.
45. Aleksander Guttry. Wspomnienia. Okładka.
46. Głosy z przed wieku. Okładka.
47. Duch Akademii Wileńskiej. Okładka.
48. „Żyjemy“. 1919. Okładka.
49. „Urodzony Jan Dęboróg“. 1928. Okładka.
50. Straż nad Wisłą. (?).
51. Księga pamiątkowa ofiarowana Ameryce. Okładka.
52. 1963 rok. (?).

INSCENIZACJE TEATRALNE I WIDOWISKA

1. Bazar na kolonje letnie, Wilno 1909.
2. Lilla Weneda, Wilno 30 maja 1909.
3. Sny o Pięknici. Żywe obrazy według prerafaelitów angielskich. Wilno 1911.
4. Wieczór Poezji, Wilno 1913.
5. Warszawianka, Wilno 1913.
6. Orle, Wilno 1913.
7. „W świecie bajek i zabawek“, Wilno 1912 (16 rysunków akwarelowych w Bohdanowie).
8. Balladyna, Warszawa 5/18 maja 1914.
9. Wieczór w teatrze przy otwarciu Uniwersytetu Stefana Batorego. Wilno 1919.
10. „Igrzyska“ i inne na balach akademickich.
11. Cyd. Wilno 1924.
12. Noc Listopadowa, Wilno 29.XI 1930.



MEDALE I PIECZĘCIE

1. Medal dla L. M. Rogowskiego, dyrygenta. 1910.
2. Medal dla Elizy Orzeszkowej. 1907.
3. Medal dla Uniwersytetu Stefana Batorego. 1919.
4. Medal dla Wystawy Sztuki i Rzemiosł w Wilnie. 1924.
5. Pieczęć „Sejmu Wileńskiego” (ze św. Krzysztofem). Wilno 1922.
6. Pieczęć Uniwersytetu Stefana Batorego w Wilnie (mała i duża). 1919.

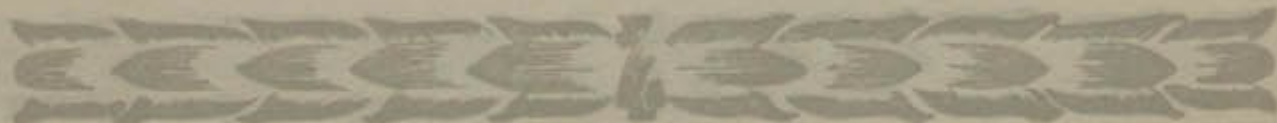
SZTANDARY

1. Sztandar Uniwersytetu Stefana Batorego w Wilnie 1919.
2. Sztandar dla 11 Pułku Piechoty w Wilnie 1919.
3. Sztandar dla Gimnazjum im. Adama Mickiewicza w Wilnie 1926.
4. Sztandar dla Gimnazjum im. Juliusza Słowackiego w Wilnie. 1927.
5. Sztandar dla Cechu Rzeźników w Wilnie 1925.
6. Sztandar dla Cechu Szewców w Wilnie 1931.
7. Sztandar dla Tow. Gimnast. „Sokół” w Oszmianie.
8. Sztandar dla Koła Młodzieży Polskiego Czerwonego Krzyża w Wilnie.
9. Sztandar dla Cechu Krawców w Wilnie 1930.

PLAKATY — PROGRAMY — ZAPROSZENIA

A. AFISZE.

1. Afisz Wystawy Rolniczej w Szawlach. 1910. Litografia wielobarwna.
2. Medaljon do afisza i programów teatru „Lutnia” (w owalu muza z pochodnią, pędząca na koniu). 1909. Druk.
3. Afisz „Pogotowia Ratunkowego” Zarządu Miejskiego w Wilnie. Przed r. 1914.
4. Afisz wieczoru „Sny o Pięknici” Wilno 11 lutego 1911. Druk jednobarwny.
5. Afisz Wystawy Sztuki i Przemysłu Ludowego w Wilnie. 1913. Litografia wielobarwna.
6. Afisz „Wieczór Poezji” (Warszawianka) w dwóch językach. 1913. Druk dwubarwny.
7. Afisz „Budowa Pomnika Wyzwolenia w Wilnie”. 1919. Druk dwubarwny.
8. Afisz „Liga Obrony Powietrznej Państwa”. 1920. Wilno. Druk jednobarwny.
9. Afisz „W rocznicę Powstania Styczniowego — Ku uczczeniu bohaterów 1863 roku”. Wilno 1921. Druk jednobarwny. Dwa wymiary, — duży i mały.
10. Afisz „Polska Macierz Szkolna”. Wilno 1922.
11. Afisz „Uroczysta Akademia z powodu 400-lecia kanonizacji Świętego Kazimierza w Wilnie”. Wilno 1922. Druk dwubarwny.
12. Afisz „Odsłonięcie pomnika Stanisława Moniuszki w Wilnie”. Wilno 1922. Druk jednobarwny.



13. Afisz „Złot Kresowy Sokolstwa Dzielnicy Mazowieckiej w Wilnie“. Wilno 1924. Litografia wielobarwna.
14. Afisz „Wystawa prac konkursowych na pomnik Adama Mickiewicza“. Wilno 1926. Druk jednobarwny.
15. Afisz „Wystawa Marjańska“. Wilno 1927. Druk dwubarwny.
16. Afisz „Do ludności miasta Wilna“ (Z powodu Koronacji Cudownego Obrazu Matki Boskiej Ostrobramskiej). Wilno 1927. Druk jednobarwny.
17. Afisz „Noc Listopadowa — w 100-letnią rocznicę Powstania Listopadowego“. Wilno 1930. Litografia trójbarwna.
18. Afisz „Archidiecezjalny Kongres Eucharystyczny w Wilnie“. Wilno 1931. Litografia wielobarwna.
19. Afisz „Wystawa projektów na pomnik Adama Mickiewicza“. Wilno 1932. Druk jednobarwny.
20. Afisz obchodu 25-lecia „Lutni“. Druk jednobarwny.

B. PROGRAMY.

1. Program Lilli Wenedy w inscenizacji F. R. Wilno 1909. Druk jednobarwny.
2. Program „W świecie bajek i zabawek“. Wilno 1912. Druk kolorowy.
3. Programy „Wieczór Poezji“ (Warszawianka) Wilno 1913. Druk kolorowy, jeden polski, drugi rosyjsko-polski.
4. Program Uroczystości z powodu wskrzeszenia Uniwersytetu Wileńskiego. Wilno 1919. Druk dwubarwny.
5. Program uroczystości w pierwszą rocznicę Wyzwolenia Wilna. Wilno 1920. Druk dwubarwny.
6. Program „Ucieczka w przestworza“. „Wieczór Bratniej Pomocy U. S. B. Wilno 1923. Druk dwubarwny.
7. Program „Cyda“ w inscenizacji F. R. Wilno 1924. Druk dwubarwny.
8. Program Pierwszego Zjazdu Prawników Polskich w Wilnie. Wilno 1924. Druk jednobarwny.
9. Program Wystawy Marjańskiej w Wilnie. Wilno 1927. Druk dwubarwny.
10. Program Uroczystości Koronacji Obrazu Matki Boskiej Ostrobramskiej w Wilnie. Wilno 1927. Druk jednobarwny.
11. Zaproszenie-Program Uroczystości 350-lecia Uniwersytetu Wileńskiego. Wilno 1929. Druk jednobarwny.
12. Akt (zaproszenie) 350-lecia Uniwersytetu Wileńskiego w języku łacińskim. Wilno 1929. Druk trójbarwny.
13. Program „Nocy Listopadowej“ w inscenizacji F. R. Wilno 1930. Druk jednobarwny.

C. ZAPROSZENIA.

1. Na otwarcie Uniwersytetu Stefana Batorego w Wilnie. Wilno 1919. Druk dwubarwny.
2. Na doroczny Raut Akademicki 6 lutego 1926. Wilno 1926. Druk jednobarwny.
3. Na otwarcie Kliniki Ocznej U. S. B. na Antokołu. Wilno 1928. Druk dwubarwny.



LUŻNE RYSUNKI I PRACE GRAFICZNO-RYSUNKOWE

ZNACZKI DLA POGOTOWIA RATUNKOWEGO MAGISTRATU MIASTA WILNA.

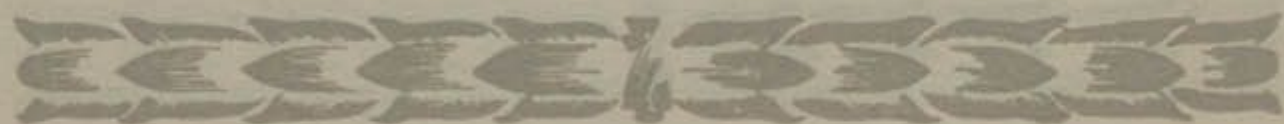
1. 5 odmian. Wilno 1910. Druk wielobarwny.
2. 4 odmiany. Wilno 1911. Tłoczone w barwnym reljefie.
3. 6 odmian. Wilno 1912. Litografia wielobarwna.
4. Znak do papieru listowego „Archiwariusz Miasta Wilna”. Wilno 1911.
5. Rysunek „Zaduszki” (mogiła Syrokomli na Rossie). Dla „Litwy i Rusi”. Wilno, październik 1912.
6. Szkic rozszerzenia organu w Katedrze Wileńskiej. Rysunek tuszem, 1911.
7. „Grunwald”, projekt tablicy pamiątkowej w Katedrze Wileńskiej. 1910.

GODŁA I ZNACZKI DLA J. BUŁHAKA.

8. Głowa uskrzydłona. Rysunek piórem. 1912.
9. „Pogoń”, nalepka. 1912.
10. „Portal Katedry”, rysunek tuszem, 1913.
11. „Słońca”, dwa znaczki do kopert. 1912.
12. Zaproszenie na otwarcie Zakładu Fotograficznego. 1912.
13. „Kirkor”. Szkic akwarelowy do „Balladyny”. 1914.

DLA UNIWERSYTETU STEFANA BATOREGO W WILNIE.

- 14—21. Osiem kart rysunkowych (tusze jednobarwne). 1919.
- 22—25. Sztandar i togi. Cztery akwarele. 1919.
26. Dyplomy Wydziału Lekarskiego Uniwersytetu Stefana Batorego w Wilnie. 1919.
27. „Róże”. Znaczki do papieru listowego Wydziału Sztuk Pięknych (Godło Wydziału).
28. Klucze Wilna. Ofiarowane Marszałkowi Józefowi Piłsudskiemu. 1919.
- 29—31. Trzy karty żywnościowe Magistratu Miasta Wilna. 1919. Litografia dwubarwna.
32. Banderole Akcyzy Zapalczanej Zarządu Cywilnego Ziem Wschodnich. Wilno 1919.
33. Emblemat „Towarzystwa Miłośników Wilna” większy do zaproszeń, mniejszy do listów. Wilno 1919. Druk barwny.
34. Znaczki pocztowe „Litwy Środkowej”, 6 odmian. Wilno 1920. Litografia wielobarwna.
35. „Za Wilno”. Znaczek w rocznicę odzyskania Wilna 9 października 1921. Druk.
36. „Związek Obrony woli ludności”. Wilno 1921. Znaczek, druk jednobarwny.
37. Polska Macierz Szkolna. Nalepki dwóch wymiarów. Wilno 1922. Litografia.
38. „Żłobek Imienia Maryi”. Wilno 1923. Nalepka. Druk jednobarwny.
39. „Posąg skrzydlaty na tle morza”. Rysunek tuszem, 1927.
- 40—42. „Noc listopadowa”. Trzy szkice ołówkowe do inscenizacji. 1930.
43. Znaczki na święto „Trzech Krzyży”. 1921.
44. Adres dla generała Józefa Hallera.



13/II-80г. — 14/a
19/II 80 — аб





M

